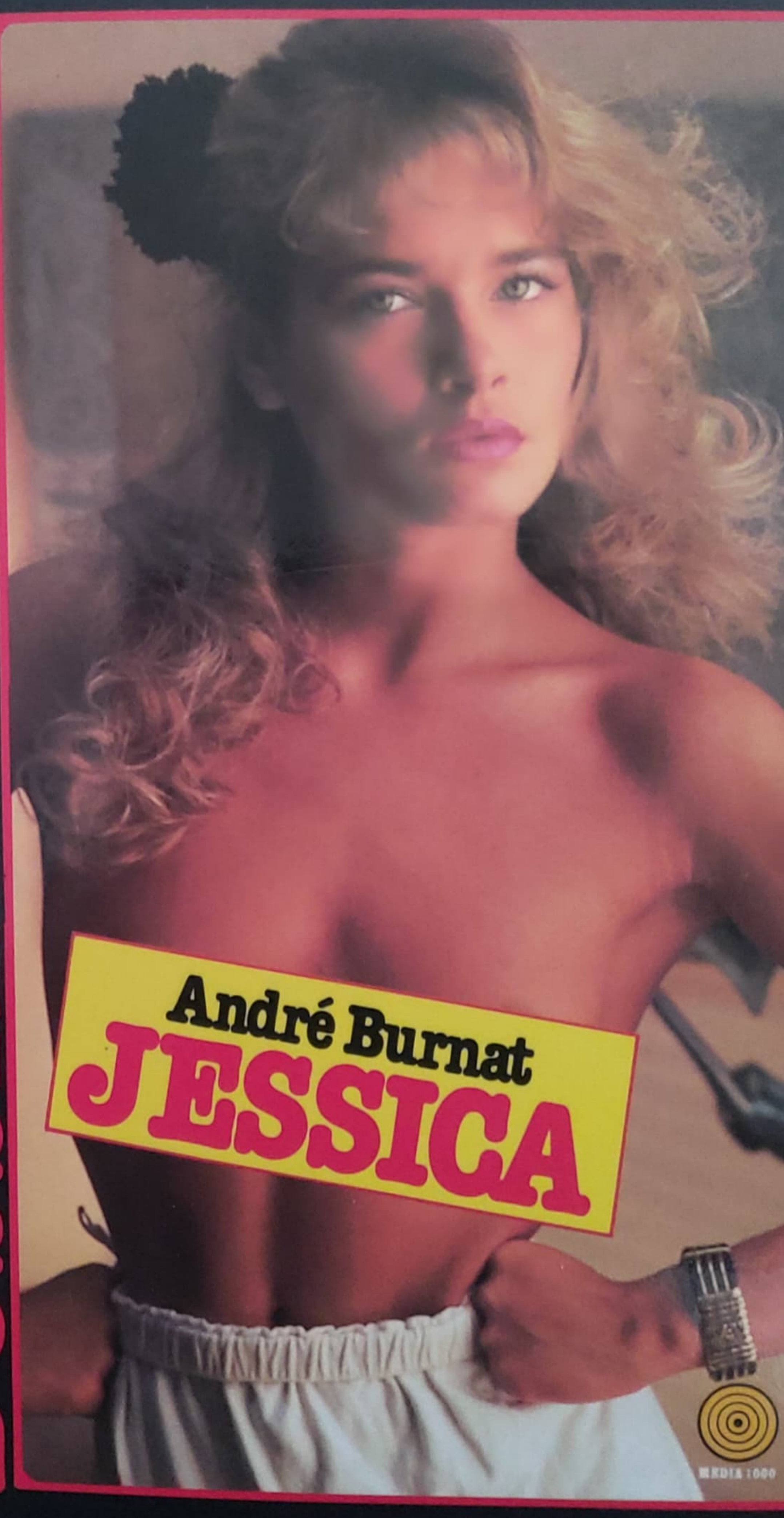
DOSSIERS MOEURS



JESSICA

ANDRÉ BURNAT

DOSSIERS MŒURS

JESSICA

MÉDIA 1000

JESSICA

Issa-Zaki Bader s'étira comme le grand chat qu'il était sur le lit où il venait de se réveiller. Il tendit le bras sur sa droite : sa compagne n'était pas là. Il regarda sa montre, il était midi. Il appela :

– Jessica, où es-tu?

– A la douche.

– J'arrive, dit-il en bondissant.

Jessica était une grande fille blonde de vingt-cinq ans. Une jolie Norvégienne qu'il avait rencontrée deux ans plus tôt à Ankara. Lui, trente et un ans, était aussi bronzé qu'elle était rose. C'était un marginal jordanien. Après un long tour d'Europe, ils s'étaient fixés à Paris, où il avait servi quelque temps dans un restaurant libanais, mais comme il n'aimait pas travailler à heures fixes, il était sans emploi. Elle, elle n'en avait jamais occupé, et Paris coûtait cher...

Elle avait un corps magnifique, Jessica. Ses longs cheveux, qu'elle venait de laver, tombaient raides sur ses épaules. Les gouttelettes d'eau qui parsemaient ses seins, son ventre, ses fesses, sa toison pubienne, étaient autant de

perles. Issa-Zaki les épousseta du revers de la main et l'enlaça. Il se pressa contre elle. Ses pectoraux écrasaient sa poitrine, ses paumes comprimaient ses fesses.

– Tu me fais mal, lui dit-elle en souriant tandis qu'il cherchait sa bouche.

– Tu sens ce que je sens? demanda-t-il. Ça va te faire du bien...

Bien sûr qu'elle le sentait, ce sexe en érection qui battait contre ses cuisses et cherchait à s'y infiltrer.

– Encore? Il faudrait être plusieurs pour te rassasier, toi! Ça ne t'a pas suffi, cette nuit?

– Non, figure-toi. Tourne-toi...

Elle connaissait la suite. Il allait l'obliger à tendre sa croupe vers lui pour la sodomiser. Elle y était habituée depuis qu'elle était avec lui. Dès le premier jour, il lui avait expliqué que, dans son pays, cette forme de coït était ancestrale. Mais tous les jours, quand ce n'était pas plusieurs fois par jour, c'était plutôt désagréable. Pourtant, Jessica aimait son Jordanien : il lui avait fait découvrir tellement de choses qu'elle ne connaissait pas...

Les deux mains rivées aux robinets de la douche, elle se laissa prendre au creux des reins.

– Tu es un monstre d'égoïsme, lui dit-elle. Tu ne penses qu'à ton plaisir.

– Les femmes sont faites pour cela et je sais que tu aimes.

– Pas comme ça...

– Menteuse!

Quand elle le sentit s'épancher en elle, elle

fut soulagée. Elle appréhendait toujours cette intromission et avait hâte qu'il finisse.

– Je peux me doucher maintenant? demanda-t-elle.

– Quelle question! Je te laisse toujours faire tout ce que tu veux.

– On peut rêver!...

Issa-Zaki retourna s'allonger. Il alluma un joint, noua ses mains derrière sa nuque et, les yeux au plafond, il se mit à réfléchir. A part le cul, la came et la baise, sa vie intérieure n'était pas très riche.

– Que fait-on aujourd'hui? demanda-t-il.

– Comme d'habitude, rien. Mais je te préviens : je n'ai plus un sou.

– Moi non plus. On n'a qu'à aller faire la manche.

– Il y a quand même d'autres moyens de gagner de l'argent.

– Lesquels?

– Je ne sais pas. Trouve.

Il trouva, Issa-Zaki. L'après-midi même, il était attablé avec Jessica à la terrasse d'une brasserie du boulevard Saint-Michel quand il repéra deux touristes américaines.

– Tu vois ce que je vois? demanda-t-il à sa compagne. Les deux femmes, là-bas.

– Oui, et alors?

– On pourrait se les faire.

– Comment ça?

– Elles ont l'air d'être un peu paumées. On pourrait leur tenir compagnie.

– Et ça donnera quoi?

– Tu me fais confiance ou quoi?

Aussi polyglotte qu'apatride, Issa-Zaki parlait

couramment l'anglais. Jessica l'observa du coin de l'œil pendant qu'il faisait ses travaux d'approche. Il s'y prenait bien, l'animal. Que leur avait-il dit pour qu'elles l'invitent à leur table? Il lui fit signe très vite, d'ailleurs, de les rejoindre. C'étaient deux femmes d'une quarantaine d'années. Mariées, mais seules à Paris où elles s'ennuyaient un peu.

– Vous connaissez Beaubourg? leur demanda Issa-Zaki.

– Non, qu'est-ce que c'est? répondit celle qui s'appelait Marylin. C'est un ami à vous?

– On y va alors, décréta-t-il. Vous verrez, c'est une véritable féerie.

Après Beaubourg, il y eut d'autres monuments. Marylin et son amie Norma étaient ravies. Lorsque Issa-Zaki leur proposa de dîner, elles acceptèrent à la condition que ce soit elles qui l'invitent avec sa compagne. Il choisit son restaurant oriental, où il avait ses habitudes. A la fin du repas, il insista pour leur offrir le dernier verre.

– O.K., dit Marylin, mais à notre hôtel.

Le bar était fermé. Ils montèrent dans la chambre. Issa-Zaki alla acheter une bouteille de mauvais champagne mais il s'arrêta aussi dans une pharmacie et dans une pâtisserie. Jessica, Marylin et Norma l'attendaient, la première allongée sur le lit, les deux autres dans des fauteuils. Il leur offrit à boire et quelques chocolats. Marylin donna vite des signes de fatigue.

– Je ne sais pas si c'est parce que nous avons beaucoup marché, dit-elle, mais j'ai les yeux qui se ferment...

Norma bâillait aussi. Jessica interrogeait Issa-Zaki du regard. Il hocha la tête et vint vers elle.

– Ça marche comme prévu, lui dit-il. Dans cinq minutes, elles vont dormir à poings fermés.

– Qu'est-ce que tu vas faire?

– T'occupe, tu vas voir. On va d'abord les border. Aide-moi...

A eux deux, ils déshabillèrent les deux femmes qui ne réagirent pas. Issa-Zaki leur enleva leurs montres et leurs bijoux. Il ouvrit les sacs à main et en retira les billets d'avion, l'argent liquide, les chèques de voyage, les passeports. Puis il fit l'inventaire des valises, faisant main basse sur les appareils photo, les caméras, tout ce qui représentait une valeur marchande.

– Tu ne leur laisses rien? demanda Jessica.

– Si, leurs fringues. Dommage qu'elles soient aussi tartes, parce que je me les serais bien faites. Allez! on se barre...

Le butin était important : plus de huit mille francs.

– Avec ça, on va pouvoir tenir le coup un moment, dit-il. Que penses-tu de ma combine?

– Et si elles portent plainte?

– Le temps qu'ils nous retrouvent...

Huit jours plus tard, le couple récidivait avec deux autres Américaines. Cette fois, ils se firent plus de dix mille francs. Pour eux, c'était la belle vie. Ils évitaient les quartiers où ils avaient opéré. Jessica avait gardé les bijoux pour elle, Issa-Zaki avait revendu les montres

et les appareils. Comme il avait peur d'être cambriolé, il avait ouvert un compte en banque. Estimant avoir suffisamment d'argent pour l'instant, il avait mis un terme à ses activités lorsqu'un après-midi, il repéra deux jeunes Américaines, toujours au Quartier latin.

– N'auriez-vous pas besoin d'un guide? leur demanda-t-il en anglais.

Elles allaient répondre par la négative mais il insista :

– Je ne suis pas tout seul, précisa-t-il. Je vous présente Jessica : elle connaît Paris mieux que moi.

– Nous, c'est Vicky et Sheila.

Deux très jolies blondes, comme la Norvégienne. Vicky avait de longs cheveux qui lui tombaient dans le dos mais surtout une poitrine qui gonflait le coton d'un étroit tee-shirt, et des cuisses qui n'en finissaient pas. L'arrondi des fesses était découvert sous le mini-short.

Il y eut Beaubourg et le reste, le périple habituel... Le dîner proposé et le dernier verre... Vicky et Sheila étaient enchantées. Non seulement, Issa-Zaki et Jessica s'étaient révélés d'excellents guides, mais encore ils avaient été de parfaits commensaux dans le restaurant grec où ils les avaient invitées. Et c'est lui qui avait acheté le « Old Grand Dad ». Parce qu'on ne pouvait pas se quitter comme ça.

Qu'est-ce qu'elle pouvait être excitante, cette Vicky! Son petit cul, qui roulait sous le tissu, c'était vraiment quelque chose... Derrière elle, dans l'escalier, il observait en connaisseur le mouvement des fesses : elles donnaient l'impression de monter l'une après l'autre. Issa-Zaki en salivait.

– Tu sais qu'elle me fait vachement bander, celle-là? dit-il à Jessica. Je crois bien que je vais me la faire.

– Pas devant moi quand même?

– Tu feras ce que tu voudras. Je t'ai déjà dit : question sexe, je n'ai pas d'exclusive. La fidélité, pour moi, c'est le compagnonnage, point final. Tu m'aimes, je t'aime, mais on peut s'amuser de temps en temps, non?

Elles gloussaient comme des petites poules qu'elles étaient, Vicky et Sheila, en sirotant leur bourbon. Jessica riait avec elles et Issa-Zaki poussait à la consommation.

– Je suis un peu paf, dit-elle.

– Moi aussi, enchaîna Vicky. Je vais prendre une douche.

Quand elle revint, Sheila dormait tout habillée. Issa-Zaki et Jessica n'étaient plus là.

« Ils auraient pu me dire au revoir », pensa-t-elle. Elle voulut aller fermer la porte. La clef n'était pas dessus. Elle chercha partout sans résultat. Elle haussa les épaules et entreprit de déshabiller son amie.

– Sheila, réveille-toi, aide-moi! lui demanda-t-elle. Et puis zut! débrouille-toi toute seule...

Elle enleva son peignoir de bain, s'étendit sur le lit et prit une revue. Mais elle n'en tourna que quelques pages. Ses paupières étaient lourdes, elles lui semblaient être de plomb. Elle était inconsciente quand Issa-Zaki et Jessica entrèrent dans la chambre.

– Regarde-moi cette jolie nature morte, rica-

na-t-il. Un vrai petit poulet de grain que je vais croquer tout de suite.

– Tu ne préférerais pas qu'on fasse le ménage avant?

– Tu as raison. L'utile d'abord, l'agréable après.

Comme les autres fois, ils raflèrent tout et enfouirent pêle-mêle dans une des valises le produit de leur vol. Quand il en eut terminé, Issa-Zaki commença à se déshabiller.

– Tu ne vas quand même pas te foutre à poil? dit sa compagne.

– Tu sais bien que je n'aime pas faire l'amour tout habillé.

Quand il fut nu, il s'allongea près de Vicky. Il souleva une de ses paupières – l'œil était sans éclat – et ébouriffa ses cheveux. Jessica l'observait, assise dans un fauteuil. Issa-Zaki faisait courir ses lèvres et ses mains sur le corps de la jeune fille qui n'avait aucune réaction. Il lui écarta les cuisses et s'étendit sur elle. Quand il la pénétra, elle se raidit un peu.

– On dirait une poupée gonflable, commenta son violeur. C'est mou...

– Dépêche-toi, lui dit Jessica.

– Je fais ce que je peux. Je suis tout seul à travailler...

Il se releva, déçu.

– C'était vraiment pas de la tarte, dit-il.

– Tu n'étais pas obligé...

– Des occasions comme celle-là, ça ne se trouve pas tous les jours.

– Allez! on file.

– Attends...

– Attends quoi?

– Je voudrais voir quelque chose, répondit-il en soulevant la robe de Sheila.

– Tu ne vas pas la baiser aussi?

– Non, c'est juste pour voir comment elle est foutue.

Il fit glisser le collant et le slip, tira sur le zip, dégagea les épaules, dégrafa le soutien-gorge, soupesa les seins.

– Bof, elle est moins bien, soupira-t-il.

Une demi-heure plus tard, ils inventoriaient leur prise. Il y en avait bien pour vingt mille francs.

– De mieux en mieux, dit Issa-Zaki. On a été encore meilleurs que les autres fois...

Ils ne devaient pas battre leur record personnel. Un après-midi qu'ils tuaient le temps à la terrasse d'un café, Issa-Zaki fut ceinturé par deux hommes qui lui passèrent les menottes. Il se débattit tandis que Jessica s'enfuyait en courant. Elle fut vite rejointe, lui ameutait les passants.

– Police! Tu es fait, lui dit un policier en lui mettant sa carte professionnelle sous le nez. Il y a longtemps qu'on te cherchait. Ton compte est bon.

– Mais je n'ai rien fait, moi!

– Figure-toi que ce n'est pas ce qu'on nous a dit.

En entrant dans le commissariat, Issa-Zaki et Jessica reconnurent Sheila et Vicky.

– Tu les remets? demanda un inspecteur.

– Jamais vu, répondit-il en les toisant.

Confronté aux deux jeunes Américaines, il nia.

– C'est lui, affirma Vicky. J'ai un certificat médical.

– Moi aussi il m'a violée, prétendit Sheila.

– C'est pas vrai!

Jessica craqua la première et elle ne fit pas le détail. Elle avoua trois autres vols qui n'avaient pas fait l'objet de plaintes, ce qui plongea les policiers dans la perplexité : ils n'en avaient enregistré que trois... Issa-Zaki ne reconnut que ce qu'on pouvait lui reprocher et nia farouchement le viol de Sheila.

– Mais j'étais presque nue quand je me suis réveillée, protesta-t-elle. Il m'avait arraché tous mes vêtements...

– Vous avez consulté un médecin? demanda un policier.

– Oui.

– Diagnostic?

– Il n'a rien trouvé d'anormal.

– Alors? Votre voleur a suffisamment de casseroles aux fesses sans en ajouter d'autres.

Dans leur appartement, les enquêteurs devaient découvrir plus de cent mille francs en argent liquide, des chèques de voyage, des passeports mais aussi des appareils de prise de vues. Et, dans une armoire, tout un stock de somnifères allant des neuroleptiques aux bonbons drogués, en passant par les plaques de chocolat aphrodisiaque. De quoi endormir encore des dizaines de touristes étrangères et fortunées... Mais combien de victimes le Jordanien a-t-il à son actif? C'est une question à laquelle les policiers ne pourront certainement jamais répondre.

Issa-Zaki et Jessica ont été inculpés de vol et de viol, pour lui, de complicité pour elle.

POUR PROTÉGER SA FEMME

– Est-ce que vous pourriez m'accorder quelques minutes d'entretien ce soir, après le bureau?

Gérard Lechevalier remonta ses lunettes de presbyte sur son front et se renversa sur son fauteuil.

– Ah! c'est vous, Bricaud. Qu'est-ce que je peux faire pour vous?

– C'est plutôt confidentiel et je ne voudrais pas que des oreilles indiscrètes entendent ce que j'ai à vous dire...

– Quand tout le monde sera parti alors?

– Non, j'aimerais mieux à l'extérieur, devant un verre.

Gérard Lechevalier, trente-deux ans, était chef de service dans une grande compagnie d'assurances de Lyon et Pierre Bricaud, vingt-huit ans, était un de ses nombreux employés.

« Qu'est-ce qu'il peut bien avoir de si secret à me dire? » se demanda-t-il. A dix-huit heures, il alla le chercher dans sa cage vitrée.

– Vous êtes prêt? On y va?

Bricaud proposa le *Grand Café Glacier*. Lechevalier observait son subordonné qui sem-

blait éprouver beaucoup de difficultés à lancer la conversation. Il attendit que le garçon les ait servis.

– Alors? Je vous écoute.

– Voilà, c'est assez délicat: j'ai actuellement de gros souci d'argent, je n'arrive plus à joindre les deux bouts.

– Vous voudriez sans doute que je vous accorde un prêt?

– Vous n'y êtes pas, non. Il y a maintenant trois ans que je suis dans cette boîte et je n'ai jamais eu un sou d'augmentation. J'ai pensé que si vous interveniez pour moi auprès de la direction, j'aurais satisfaction.

– Je vais voir ce que je peux faire...

Lechevalier ne connaissait guère Bricaud. Il s'intéressa à sa vie privée. Il apprit ainsi que c'était un passionné de football, qu'il était marié, père de deux enfants mais que sa fidélité n'était pas à toute épreuve...

– Vous trompez votre femme? s'étonna-t-il.

– Comme vous y allez! Non, je me fais plaisir de temps en temps.

– Comment ça?

– J'aime bien le changement. Attention, pas de liaison durable. Quand j'ai envie de changer d'air, je m'offre une petite escapade. Sans lendemain bien sûr.

– Votre femme ne se doute de rien?

– Impossible puisqu'il n'y a pas de suivi.

– Vous avez bien de la chance! Moi, je suis plutôt sevré dans ce domaine. Mon épouse a subi une très grave opération il y a trois ans et depuis...

– Vous n'allez pas me faire croire ça?

– Eh! si, mon vieux.

– Et il ne vous arrive jamais de vouloir vous envoyer en l'air?

– Hélas si, mais j'ai promis à Nina – c'est ma femme – de lui être fidèle. Et si elle l'apprenait...

– Faites comme moi, c'est simple comme tout... Vous lisez des journaux?

– Comme tout le monde, oui.

– C'est plein d'annonces croustillantes. Et c'est d'une discrétion assurée. Tenez, j'ai le numéro d'aujourd'hui. Regardez là... là... Il vous suffit d'appeler et de prendre rendez-vous. Et l'affaire est dans le sac. Je vous conseille Linda : une vraie bombe... Comment voudriez-vous que votre femme apprenne quoi que ce soit, à moins que vous ne le lui disiez?

– Je n'aurais jamais imaginé...

Pendant huit jours, Gérard Lechevalier tourna et retourna dans sa tête les étranges propos de Bricaud. Celui-ci avait réveillé quelque chose en lui. Faire l'amour avec une femme, il ne savait plus comment on faisait... Et encore, le peu qu'il avait fait ne lui avait guère laissé de souvenirs. Linda! Ce prénom dansait devant ses yeux. Il en rêvait, de cette bombe, et il ne pensait qu'à s'éclater avec elle. « Qu'est-ce que je risque? se dit-il un jour. Pourquoi pas après tout? »

Il avait le cœur qui battait la chamade lorsqu'il composa son numéro. A l'autre bout du fil, on décrocha à la deuxième sonnerie. Une

voix suave se fit entendre. Il crut avoir affaire à un répondeur.

– Vous êtes bien chez Linda et je vous attends de douze à vingt heures sans interruption. Qui est à l'appareil?

– Gérard.

– Vous êtes déjà venu?

– Non, ce serait la première fois...

– Vous connaissez mes tarifs? C'est cinq cents francs pour une heure.

– J'ai droit à quoi pour ce prix-là?

– Je ne donne aucune précision par téléphone. Seulement mon adresse. Quand voulez-vous me rencontrer?

– Ce soir après dix-huit heures?

– Parfait. Soyez ponctuel et ne me faites pas faux bond. Vous avez du papier, de quoi écrire? Notez mes coordonnées et souvenez-vous-en bien. Détruisez-le quand vous les aurez en mémoire.

Sa main tremblait en écrivant. Il fallait prendre tout un dédale de petites rues dans le quartier des Brotteaux. Un véritable jeu de piste. Arrivé au deuxième étage, en sortant de l'ascenseur, il ne pourrait plus se tromper : devant la porte il y avait un paillasson marqué aux initiales L.B....

Il n'avait pas la conscience tranquille, Gérard Lechevalier en se rendant chez elle. Il se sentait coupable avant la lettre. C'était la première fois qu'il allait chez une call-girl. Il était persuadé que cela se voyait sur sa figure et il se retournait sans arrêt pour être sûr de ne pas être suivi. Il se surprit même à pousser un soupir de soulagement en pénétrant dans l'immeuble et il fut agité d'un léger tremblement lorsqu'un timbre modulé et sourd répondit à son coup de sonnette. La porte s'ouvrit presque immédiatement sur une créature de rêve. Une blonde pulpeuse à souhait, vêtue d'un déshabillé bleu ciel transparent, sous lequel elle portait une courte chemise et un slip de la même couleur.

– Gérard? demanda-t-elle tout sourire.

– Oui, c'est moi.

– C'est gentil d'avoir pensé à venir me tenir compagnie. Comment m'avez-vous trouvée?

– L'annonce dans le journal.

– C'est un bon support. Si vous voulez bien, vous allez me donner mon petit cadeau et après nous passerons aux actes. Vous avez des préférences?

– Non, pas spécialement.

– Passez dans la chambre et déshabillez-vous.

Se mettre nu devant une femme qu'il n'avait jamais vue, il n'avait pas prévu cela. Il hésita avant d'enlever son slip. Il le garda, c'était plus correct.

– Pas encore prêt? s'étonna-t-elle quand elle revint.

Il la regarda s'avancer vers lui. Elle avait retiré ses dessous et son déshabillé vaporeux ne cachait rien de ses formes opulentes. Des seins fermes, des hanches en amphore.

– Je vais être obligée de terminer le travail, dit-elle. Est-ce que vous seriez timide par hasard?

– Un peu, je n'ai pas tellement l'habitude...

– Et même pas du tout, je crois. Mais je suis

là pour mettre les gens en confiance, ajouta-t-elle en se serrant contre lui et en faisant glisser son slip. Détendez-vous, je vais vous faire passer un agréable moment.

Linda le poussa sur le lit où elle le força à s'allonger. Accoudée au-dessus de lui, elle titilla ses mamelons, les griffant, les mordillant.

– Tu aimes? demanda-t-elle.

– Oui, c'est bon.

– Tu peux m'en faire autant, si tu veux.

Il se tourna vers elle et chercha sa bouche. Elle se recula.

– Non, là c'est interdit. Partout ailleurs mais jamais là.

Il pétrit ses seins, aspira leur pointe tandis que ses mains à elle descendaient sur son ventre. Quand elle parvint à son sexe, il se raidit.

– Je n'ai pas l'impression de t'inspirer beaucoup, dit-elle.

– C'est tellement nouveau pour moi...

– Ne me dis pas qu'on ne te l'a jamais fait?

– Il y a si longtemps! soupira-t-il.

– Tu m'en diras tant!

Il se laissa masturber, Gérard Lechevalier, à tel point que Linda lui demanda :

– Tu veux que je te finisse comme ça?

– Non, s'il vous plaît.

– Alors, viens, qu'est-ce que tu attends?

Elle dut l'attirer à lui, le guider, l'enfoncer en elle et l'obliger à se donner.

– Il y a si longtemps... dit-il encore.

– Je sais, mais c'est fini. Continue.

Il connut l'orgasme en très peu de temps et

resta affalé sur elle, ne parvenant pas à reprendre son souffle.

– Eh! bouge-toi un peu, lui dit-elle. Tu vas finir par m'étouffer. En tout cas, pour un timide, tu es plutôt rapide. Si tout le monde était comme toi, cinq minutes suffiraient et je pourrais prendre davantage de rendez-vous.

– Excusez-moi, mais il y avait si longtemps... répéta-t-il.

– Pourquoi, tu es veuf?

– Non, mais ma femme n'est pas autorisée à avoir des rapports sexuels.

– Mon pauvre vieux! Heureusement qu'il y a des filles comme moi pour vous servir d'exutoire.

– Est-ce que je pourrai revenir?

– Tu sais comment on fait? Tu téléphones. Si je suis libre, pas de problème.

– Merci beaucoup. Vous m'êtes très sympathique.

– Et toi donc!

Il ne tint pas plus d'une semaine, Gérard Lechevalier, avant de retourner aux Brotteaux. Il se sentait ridicule avec son bouquet de fleurs à la main, mais il avait pensé que cela lui ferait plaisir : on ne devait pas lui en offrir souvent. Elle y fut très sensible, apparemment, et lui plaqua deux baisers sur les joues.

– Qu'est-ce que tu peux être chou! lui dit-elle. Ma parole, tu es amoureux?

– Non, quand même pas, mais j'ai tellement pensé à vous depuis l'autre jour...

– Voyez-vous ça! Tu vas me raconter.

– Oui, parce qu'il n'y a que vous à qui je puisse me confier. Vous savez m'écouter.

Et Gérard Lechevalier se livra. Il n'omit aucun détail. Nina, son travail, sa situation. Linda faisait semblant de compatir.

– C'est quand même dommage que tu en sois réduit à cela. Remarque, tu me plais bien. Tu ne roules pas les mécaniques, tu es gentil même. Tu es le premier à te montrer aussi prévenant. Pour un peu, je te ferais ça au béguin.

Tandis qu'il parlait, elle s'était laissée glisser à terre. Assise sur ses fesses, entièrement nue, elle avait enrobé son sexe de ses lèvres. Affalé dans un fauteuil, jambes écartées, il savourait la caresse. Linda lui lança des petits coups d'œil et l'interrogeait du regard pour savoir où il en était. Lui continuait à raconter sa vie. Son esprit était ailleurs, pendant qu'elle faisait monter son désir. Ils s'interrompirent en même temps, lui de bavarder parce qu'il n'avait pu se retenir, elle de l'aspirer parce qu'elle avait été surprise par son spasme.

– Tu pourrais prévenir, dit-elle.

– Il y avait si longtemps...

– Et ça recommence!

– Si cette pauvre Nina l'apprenait...

– Laisse tomber, avec ta bonne femme. Tu n'es pas le premier à faire ça. Tu es comme les autres, tu as besoin de changement et dans ton cas, c'est pire. Tu es trop seul, je suis ton petit ballon d'oxygène. D'abord, comment voudrais-tu qu'elle le sache un jour?

– Elle doit se douter de quelque chose.

– Pour cela il faudrait que toi ou moi nous y mettions du nôtre.

– C'est vrai, tu as raison.

A sa troisième visite, Linda réclama sept cent cinquante francs à Gérard.

– Tu as augmenté tes tarifs? s'étonna-t-il.

– Je les vaux bien, non? Non seulement je te fais bien l'amour, mais encore je dois t'écouter. J'ai la tête à autre chose quand je baise, moi, pas à me faire bassiner avec tes sornettes. Et puis, j'ai des besoins d'argent. Des frais, un loyer à payer, des fringues à m'acheter, et tout le reste... Viens, je vais te faire oublier tout ça, mais, s'il te plaît, pour une fois tais-toi, ne parle pas. Je vais t'en donner pour ton argent.

Elle lui fit le grand jeu ce soir-là, Linda. Après que ses mains et ses lèvres l'eurent mis en condition, elle le chevaucha, s'empalant sur lui. Les deux mains bien à plat sur son torse, ses cuisses serrées comme un étau contre les siennes, elle s'élevait et s'abaissait au-dessus de lui.

– Allez, mon gros loup, vas-y! Défonce-moi, fais-moi bien jouir... Il n'y a que toi pour me faire prendre mon pied pareillement.

– Tu parles sérieusement? demanda-t-il.

– Est-ce que j'ai l'air de plaisanter? Tu ne vois pas dans quel état tu me mets?

– Ma chérie, si tu savais comme tu me rends heureux! Comme je suis bien ici... Je crois que je ne pourrai plus jamais me passer de toi.

– Moi non plus...

Il était laminé comme par un marteau-pilon, Gérard Lechevalier, mais il avait la joie au cœur. Un large sourire éclairait sa face. Il

retrouvait l'amour, mais pas seulement l'amour charnel. Il n'était pas indifférent à cette fille. Elle lui coûtait cher mais, à la façon dont elle se donnait, elle ne se comportait pas comme avec un vulgaire client. L'orgasme avec elle, c'était extraordinaire. Il râlait sous elle qui criait son plaisir. Ayant cessé de le pistonner, elle resta accroupie sur lui.

– Avec toi, c'est de mieux en mieux, dit-elle en lui passant une main dans les cheveux.

Gérard ne pouvait pas être plus heureux. Elle était l'air qu'il respirait, le rayon de soleil qui transformait hebdomadairement son horizon. Toute la semaine il ne vivait que pour l'instant qu'il passerait dans ses bras. Maintenant c'était mille francs qu'elle lui demandait. Il en était arrivé à emprunter de l'argent à ses amis, à ses employés, même à ce Pierre Bricaud qu'il avait fait augmenter.

– Ma parole, lui avait dit celui-ci, vous entretenez une danseuse?

– C'est un peu de votre faute, lui avait-il répondu.

Mieux, pour assouvir ses pulsions, il puisait dans la caisse de l'agence. Car Linda se montrait insatiable.

– Du fric, il me faut toujours plus de fric, tu comprends, lui dit-elle un jour. J'ai un rang à tenir, moi. Il ne faut pas que je me laisse aller. Il y va de mon standing, de ma réputation...

– Tu ne te demandes pas si j'ai les moyens.

– Je ne t'ai jamais obligé à venir me voir. D'ailleurs, dorénavant ce sera deux mille. Parce que des clients comme toi, ce n'est pas de la

tarte. Tu viens, tu t'installes, tu prends tes aises, tu t'attardes. Deux mille ou rien, vu?

– Mais c'est que je ne les ai pas sur moi!

– J'accepte les chèques.

– Je n'avais pas prévu...

– Débrouille-toi.

– Tu ne vas pas me laisser repartir ainsi, moi qui me faisais une telle joie...

– Deux mille ou rien.

C'était comme si le ciel lui était tombé sur la tête, à Gérard Lechevalier. Où allait-il trouver tout cet argent? Son endettement était tel qu'il n'avait plus de crédit. Il y avait bien la caisse mais les trous étaient déjà conséquents. Tant pis, il rembourserait plus tard.

Pourtant ces billets lui brûlaient les doigts. « Non, se disait-il, elle serait trop contente. Non, je n'irai pas, car si je continue, Dieu sait jusqu'où elle ira. » Il en était là de ses pensées, le lendemain, lorsqu'il reçut un coup de téléphone. C'était Linda :

– Alors, qu'as-tu décidé? Je m'impatiente, moi. Quand viens-tu me voir?

– Je ne peux plus, répondit-il.

– Tu es devenu impuissant? Etonnant!

– Plus de fric pour toi, terminé... Tu es trop vénale.

– Dommage. Je vais être obligée d'employer les grands moyens.

– Quoi, par exemple?

– Nina, ta petite femme adorée, quand elle va savoir...

– Tu ne ferais pas cela?

– Je me gênerais!

– Tu m'as pourtant toujours dit que tu ne ferais jamais une chose pareille.

– Eh bien, j'ai changé d'avis. Ce soir huit heures, dernier délai. Si tu n'es pas venu, c'est tant pis pour toi.

– Non, non, je t'en supplie, pas ça. Je viendrai, mais tu me promets d'être à moi cette fois?

– Si tu as l'argent, ce sera comme d'habitude.

– Je serai à l'heure.

Qu'est-ce qu'il avait pu être con de lui donner autant de renseignements sur sa vie privée, sur sa vie professionnelle! Elle n'ignorait rien de lui, surtout de Nina. Et maintenant elle le faisait chanter. Quelle belle salope c'était! Enfin, il allait régulariser la situation avec elle : il allait lui faire comprendre qu'il y avait un fossé entre eux deux, qu'elle n'avait pas le droit de se servir de lui comme d'un jouet.

Elle l'attendait, vêtue d'une nuisette vaporeuse. Il voulut l'embrasser. Elle le repoussa et tendit la main. Il lui donna l'argent.

– A la bonne heure, dit-elle, je savais que tu finirais par céder. Tu n'en pouvais plus, hein?

– Non, tu es trop cruelle.

Elle était debout contre le mur du vestibule et, devant elle, il ne savait que faire, quelle attitude adopter.

– Je vais voir si tu me dis la vérité, si tu me désires vraiment...

Elle tira sur le zip de son pantalon et dégagea son sexe qu'elle se mit à masturber.

– On va le calmer un peu, ce pauvre malheureux.

– On pourrait aller dans la chambre?

– Non, on est très bien ici.

– Tu ne vas pas me caresser comme ça?

– C'est tout ce que tu mérites pour aujourd'hui. Ça t'apprendra à me faire faux bond!

Gérard Lechevalier n'eut droit à rien d'autre ce soir-là.

– Si tu es ponctuel, la prochaine fois, je serai plus gentille avec toi. Va-t'en maintenant.

– Mais j'ai envie de toi...

– Pas moi.

– Linda, je t'en supplie...

– Non, j'ai décidé que tu ne me toucherais que lorsque je le voudrais bien. Mais tu continueras à venir avec l'argent.

– Tu n'as pas le droit de me traiter ainsi.

– Qu'est-ce que tu t'imagines? Tu n'as jamais été qu'un client comme les autres pour moi. Je t'ai bien joué la comédie, hein? Tu y as cru, pauvre mec! Est-ce qu'on t'a déjà dit que tu étais incapable de faire jouir une femme? Ta Nina a dû s'en apercevoir.

– Laisse ma femme tranquille.

– Va-t'en! Je t'attends jeudi à la même heure, sinon je l'appelle, ta Nina.

Elle le narguait, les bras croisés sur sa poitrine. Il la prit par les épaules et la secoua violemment :

– Tu vas te taire, non? hurla-t-il.

– Ça lui ferait une drôle de surprise à ta Nina...

Les mains de Gérard Lechevalier se crispèrent autour du cou de Linda et serrèrent, serrèrent jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un pantin désarticulé qui s'affaisse. Elle était morte étranglée.

Un an plus tard le meurtrier était condamné à cinq ans de prison. Sa femme lui a pardonné et ses employeurs sont prêts à le reprendre dès qu'il sera libéré.

SON DERNIER CONTRAT...

Sa meilleure amie avait tellement insisté pour l'emmener en boîte qu'elle avait accepté, Jutta Höfer. C'était un samedi. Elle avait bien mérité quelques instants de distraction après une semaine chargée à la banque où elle était employée. A vingt-cinq ans, cette grande fille blonde aux yeux bleus n'avait plus de tabous depuis longtemps, mais elle n'avait jamais mis les pieds dans le quartier de Sankt Pauli, à Hambourg. Dans ce vaste complexe, domaine des proxénètes et des trafiquants de tout poil et de tous pays, Allemands, Français, Belges, Arabes, se partageaient le marché du sexe et de la drogue. Le « life-show » tenait la tête d'affiche. Tous les bars étaient montants et il fallait se frayer un passage sur les trottoirs pour éviter les « amiraux » qui vantaient la qualité du spectacle de leur établissement et proposaient de jeunes étudiantes suédoises ou danoises sans complexe. Les prostituées de toutes nationalités confondues, elles, tenaient le haut du pavé.

Son amie Greta lui avait annoncé une surprise en la faisant pénétrer dans le « sanctuai-

re » du Roy René, un Français interdit de séjour dans son pays, qui était le prince des nuits chaudes du grand port allemand.

– Tu verras, c'est inimaginable, lui avait-elle dit. Ça ne se raconte pas.

Deux femmes seules dans une telle salle, cela ne s'était pratiquement jamais vu non plus. D'autant qu'elles étaient belles et vêtues de façon très stricte, ce qui n'était pas le genre de la maison. Dès leur entrée, un garçon, qui devait être le chef de rang, s'empressa auprès d'elles.

– Je vais vous trouver deux bonnes places, leur dit-il. Suivez-moi. Comme je présume que c'est la première fois que vous venez, vous êtes nos invitées.

Elles étaient au premier rang, Jutta et Greta, et le pôle d'attraction de tous les spectateurs lorsque le rideau se leva. Deux femmes occupaient la scène. L'une habillée de cuir, pantalon et blouson; l'autre vêtue d'une robe moulante. La première vint vers la seconde et commença à l'embrasser et à la caresser. Très vite elle la mit nue et la fit s'allonger sur une table recouverte d'un drap blanc.

– Oh! s'exclama Jutta quand elle vit la femme faire courir ses lèvres sur le corps de l'autre.

– Je te l'avais dit, lui souffla Greta à l'oreille. Il faut voir. On ne peut pas s'en faire une idée autrement.

La femme étendue avait ouvert la fourche de ses cuisses et l'autre y avait enfoui sa tête.

– Elles font ça réellement? dit Jutta.

– Tu parles...

– Tu viens souvent ici?

– Oui, j'aime bien jouer les voyeuses, mais attends : il y a mieux.

Les soupirs, les râles n'étaient pas feints. Les lesbiennes ne tenaient pas des rôles de composition. Elles étaient vraies. Quand la femme allongée se releva et s'habilla, Jutta et Greta crurent que le numéro était terminé, il n'en était rien. La première fut déshabillée à son tour et subit le même traitement de sa partenaire. C'est alors que le speaker se fit entendre.

– La direction, toujours soucieuse de satisfaire sa fidèle clientèle, est heureuse de vous annoncer que s'il y a des personnes tentées par ce genre de relations sexuelles, elles sont invitées gracieusement à monter sur scène.

Dans le même temps, la femme habillée se penchait vers Jutta et lui tendait la main.

– Tu veux bien? lui demanda-t-elle. J'aimerais bien avec toi.

Jutta se serra contre Greta.

– Vas-y, lui dit celle-ci. Ça doit être rigolo.

– Pourquoi pas toi?

La femme n'insista pas auprès d'elle, mais plusieurs spectatrices se portèrent volontaires.

– Ça, il fallait que je le voie pour le croire, dit Jutta. C'est extraordinaire!

Le numéro suivant évoquait la conquête d'Egypte par Napoléon Bonaparte. Un Bonaparte en tenue de général républicain, qui, juché sur un mamelon, inspectait à la lorgnette les positions ennemies. A ses pieds était accroupie une bayadère qui lui faisait une fellation. L'acteur était en érection mais il

restait impassible sous la caresse. Il n'avait d'yeux que pour l'horizon, Jutta et Greta que pour le sexe tendu.

– Ça a l'air de vous plaire!

Elles se retournèrent d'un même mouvement. L'homme qui les avait interpellées était grand, musclé, blond. Des yeux bleus mais d'acier. Un large sourire découvrait ses dents blanches.

– Ça va vous donner de mauvaises idées, à toutes les deux, poursuivit-il. Ce n'est pas un endroit pour de jolies jeunes femmes comme vous...

– Qu'est-ce que ça peut vous faire? répliqua sèchement Greta. Il y a longtemps que nous ne sortons plus sans notre nounou.

– Je vois... Vous permettez? dit-il en s'asseyant à leur table. C'est mon jour de bonté. Je vous offre un glass.

– On est déjà invitées.

– Eh bien, vous le serez deux fois!

Elles haussèrent les épaules mais acceptèrent. Il sut se montrer charmant, ce Werner Pinzer. Il était drôle en plus. Le life-show tirait à sa fin lorsqu'il leur proposa de « changer de crèmerie ».

– C'est d'un triste ici... dit-il. Je connais des endroits bien plus marrants.

– Qu'est-ce que ça doit être alors! répondit Jutta. Parce que je trouve que pour faire plus corsé...

– Venez, je vais vous servir de guide.

Après les lesbiennes, Jutta et Greta eurent droit aux homos mâles. Là, il y avait pénétration. Elles visitèrent un « Eros Center » avec

ses salons de tortures, de massages. Toute la gamme... A trois heures du matin elles étaient saoules de sexe et de boisson. Jutta, plus observatrice que son amie, avait remarqué que Werner évoluait comme en terrain conquis dans Sankt Pauli. Les prostituées s'écartaient sur son passage, tout le monde le saluait.

– Vous êtes drôlement connu ici, lui fit remarquer Greta.

– Pas mal, oui.

La nuit se termina dans un dancing. Werner dansait bien. Il se dégageait de lui une force tranquille. Jutta était bien dans ses bras. Elle avait posé sa tête sur sa poitrine. Du béton, cette poitrine. On aurait dit une armure.

– Vous êtes fort, lui dit-elle en pianotant du bout des doigts.

– Oui, mais ça, c'est un gilet pare-balles.

– Un quoi?

– Pour amortir les coups.

– Vous en avez vraiment besoin?

– Pour le métier que je fais, oui.

– C'est-à-dire?...

– Je vous dirai cela un autre jour parce que c'est un peu compliqué.

Werner tint à les raccompagner chez elles dans sa B.M.W. Il se montra très correct et ne se permit qu'une privauté, celle de les embrasser sur la joue en les quittant.

– Vous m'avez fait passer une très bonne soirée, leur dit-il. J'espère que nous nous reverrons.

– Nous aussi, répondirent en chœur les deux filles.

Le lendemain, Jutta était réveillée par un coup de sonnette impératif. Mal réveillée, elle chancela jusqu'à la porte. Un livreur, qui disparaissait sous une montagne de roses, se tenait sur le seuil.

– Mademoiselle Höfer? demanda-t-il.

– C'est ici, oui.

– Si vous voulez bien me signer ce reçu...

– Oui, mais où vais-je mettre tout ça? Je n'aurai jamais assez de vases.

Il y avait vingt-cinq roses. Une enveloppe était épinglée au bouquet. A l'intérieur, une carte de visite : Werner Pinzer.

« Délicat, galant, ce garçon... se dit-elle. Ça a dû lui coûter une fortune. Il est vrai qu'il doit avoir les moyens... »

Jamais son appartement n'avait été aussi fleuri. Elle s'empressa de téléphoner à Greta.

– Tu as eu de la visite tôt ce matin? lui demanda-t-elle.

– Non, pourquoi?

– Tu n'as pas reçu de fleurs comme moi?

– Je ne comprends rien à ce que tu me racontes.

– Il m'a envoyé vingt-cinq roses.

– C'est le coup de foudre, ma chérie! J'avais bien vu que tu lui avais tapé dans l'œil.

– Tu crois?

– Sûre, je te parie tout ce que tu veux qu'avant ce soir, il t'appelle.

Jutta n'avait pas terminé son petit déjeuner qu'il se manifestait.

– Merci pour les jolies fleurs, lui dit-elle.

– Oh! c'est si peu de chose... Que faites-vous ce soir?

– Je dors, parce que demain matin je travaille de bonne heure.

– Je vous promets que vous rentrerez de bonne heure.

– Que proposez-vous?

– Que diriez-vous d'un dîner aux chandelles dans un restaurant pas comme les autres?

– C'est quoi, pas comme les autres?

– La surprise...

Il fallait un code et une carte de crédit pour se faire ouvrir la porte de l'établissement. Une jolie *bunny*, seins à l'air, petit tablier s'arrêtant en haut des cuisses, les fesses uniquement recouvertes d'une queue de lapin, les conduisit jusqu'à une table retirée.

– Décidément, vous m'étonnerez toujours, dit-elle.

– J'ai pensé que cela vous amuserait.

– C'est original, en effet, mais obliger des pauvres filles à se montrer ainsi pour gagner leur vie...

– Elles adorent, et si elles étaient habillées normalement, elles gagneraient deux fois moins.

– Dans ces conditions...

Werner lui avait pris les deux mains et la fixait dans les yeux.

– Vous savez que vous me plaisez beaucoup?

– Déjà, comme ça? On ne se connaît pas depuis vingt-quatre heures pourtant?

– C'est suffisant pour être emballé.

– Dois-je prendre cela pour une déclaration d'amour?

– Oui. Vous voulez bien?

Il se fit tendre et séduisant, Werner, ce soir-là. Quand elle remonta en voiture, il la prit par les épaules et lui donna un long baiser.

– Je vous aime, dit-il.

Elle laissa ses mains éprouver ses seins mais les repoussa lorsqu'il voulut s'infiltrer sous sa jupe.

– Pas si vite, protesta-t-elle, et pas en voiture...

– Chez moi alors?

– Pas ce soir, en tout cas.

– J'ai tellement envie de vous...

– Ramenez-moi. Vous avez promis...

Rentrée chez elle, Jutta se laissa tomber dans un fauteuil. Avait-elle bien fait de ne pas céder? Oui, parce qu'il aurait cru qu'elle était une fille facile. Il lui fallait se faire désirer. Les coucheries éphémères, elle n'avait jamais tellement aimé.

Le lendemain, elle eut encore droit à ses vingt-cinq roses. Son appartement devenait une vraie serre aux odeurs entêtantes, mais c'était bien agréable d'évoluer au milieu de toutes ces fleurs. Quand elle se mit au lit, elle roula en boule un oreiller et se serra contre lui. Elle fantasma toute la nuit et fit l'amour en rêve. Elle allait sortir lorsque le téléphone sonna. C'était lui. Sans préambule, il lui dit :

– Je vous aime toujours. Je n'ai pas pu dormir tellement je pensais à vous.

Elle faillit répondre « moi aussi », mais se retint à temps.

– Vous me l'avez déjà dit.

– Et je n'ai pas fini de le répéter.

A midi, elle aperçut la B.M.W. devant la porte de la banque. Il était debout sur le trottoir, appuyé contre une portière.

– Je vous embarque, dit-il.

– Ce sera aussi coquin qu'hier soir? demanda-t-elle.

– Non, à midi, il ne se passe jamais rien.

– Où va-t-on?

– Chez moi.

– Mais je ne dispose que d'une heure...

– C'est largement suffisant pour ce que nous avons à faire.

– C'est-à-dire?

– J'ai commandé un traiteur. C'est lui qui nous servira. Ces explications suffisent-elles à dissiper vos craintes?

– Oui, répondit-elle, allons-y.

Elle se lova dans le siège-baquet.

– Ai-je droit à un petit baiser comme hier?

Elle lui tendit ses lèvres. Sa bouche s'ouvrit sous la poussée en force d'une langue insidieuse. Comme la veille, ses mains épousèrent le mollet, le genou, la cuisse.

– Ne soyez pas si pressé, Werner, nous avons tout notre temps.

– Puis-je espérer?

– Il faut toujours espérer...

C'était un appartement luxueux que celui de Werner Pinzer. Près de deux cents mètres carrés avec une immense terrasse qui donnait sur la mer. Des télévisions dans chaque pièce, même dans la salle de bains. Une chaîne stéréo

qui diffusait une musique douce. Un maître d'hôtel en gants blancs qui reculait sa chaise.

– Vous voulez visiter? demanda Werner.

– Vous, je vous vois venir. On va se retrouver dans la chambre à coucher, vite fait, bien fait...

– D'accord, ce sera pour une autre fois.

Le déjeuner était de qualité. Il fut très gai surtout. Jutta était détendue, elle se sentait bien. Il était tellement chaleureux, ce garçon. Il savait trouver les mots pour lui plaire, pour la faire rire.

– Vous me préviendrez quand vous aurez décidé de m'aimer? dit-il.

– Continuez comme ça, vous êtes sur la bonne voie.

– Et si j'ouvrais un compte dans votre banque?

– Pour moi?

– Si vous y tenez, pourquoi pas?

– C'est que vous me prenez pour une femme vénale?

– Non, ce serait pour vous voir plus souvent...

Quand il la ramena à son bureau, elle était heureuse. Il ne savait vraiment pas quoi faire pour lui être agréable. Il se sentait peut-être un peu trop sûr de lui, mais c'était bien la première fois qu'un homme savait attendre. Elle avait dû lui faire une drôle d'impression pour qu'il soit aussi généreux... Mais, au fait, que faisait-il dans la vie avec son blindage? Etait-il menacé au point de se protéger pareillement? Elle n'avait pas pensé à le lui demander.

Il le lui apprit quelques jours plus tard.

– Je fais des affaires. Je suis, comme qui dirait, dans l'import-export. On fait venir des choses, on en revend, vous voyez?

– Pas du tout.

– Pas grave, mais croyez-moi, ça gagne bien.

– Ça, je me suis déjà rendu compte.

Jutta fit front une semaine avant de s'offrir à lui. Les mains de Werner connaissaient son corps par cœur, ses yeux purent enfin le découvrir. Cela se passa tout simplement un soir chez lui. Cette fois, il n'y avait pas de tierce personne. Il avait préparé le dîner lui-même. Elle s'était faite le plus désirable possible. Robe décolletée, soutien-gorge à balconnet, string, slip, bas, porte-jarretelles, le tout en noir. Il l'avait serrée contre lui et l'avait déshabillée lentement sans quitter sa bouche. Et ç'avait été le délire sensuel. Il l'avait butinée tendrement. Tout son être était comme électrisé.

Ses lèvres étaient allées au creux de son intimité. Elle lui avait rendu sa caresse. Et ils avaient roulé sur le lit.

– Enfin! avait-il soupiré en la prenant. Je ne voyais pas ce jour arriver...

– Aime-moi fort, avait-elle répondu.

– Tu seras ma reine, la reine des nuits de Hambourg. Je veux que tout le monde m'envie. Il n'y aura jamais rien de trop beau pour toi.

Il s'était montré un merveilleux amant. Ils avaient fait l'amour plusieurs fois et elle lui avait tout accordé. Elle avait reçu sa semence

partout et n'avait pas protesté quand il avait voulu la sodomiser.

– Je t'ai donné au moins une virginité, lui dit-elle.

Elle était tellement épuisée que, le lendemain, elle ne se rendit pas à son travail. Greta s'en inquiéta.

– J'ai trouvé mieux que ça, lui confia-t-elle. Tu te souviens de Werner? Eh bien, c'est mon amant en titre.

L'amant en titre resta au lit, lui aussi. C'était d'ailleurs dans ses habitudes parce que ses affaires ne se traitaient que la nuit. De toute façon, Jutta n'était pas curieuse. Du moment qu'il l'aimait, c'était l'essentiel. Ce n'est que deux ans plus tard qu'elle apprit la nature des activités de Werner. Il creva l'écran de son poste de télévision quand il apparut, menottes aux mains, à la sortie d'un supermarché. Avec plusieurs complices il venait de commettre un hold-up qui avait mal tourné. Un des vigiles avait même été tué.

Comme elle n'avait aucun lien de parenté avec lui, elle ne put le revoir que le jour de son procès. La lecture de l'arrêt de renvoi lui fit découvrir qui était son amant. Un dangereux repris de justice, déjà plusieurs fois condamné. Il lui adressa un pauvre sourire en l'apercevant, noyée dans la foule. Elle éclata en sanglots quand le président de la Cour énonça le verdict : dix ans de réclusion.

Dix ans! Elle ne pourrait jamais attendre si longtemps... Elle s'adressa alors au ministre de la Justice pour lui demander l'autorisation de se marier avec Werner.

– J'espère que vous avez bien réfléchi, lui dit un attaché de cabinet. Cet homme est un asocial. Il est irrécupérable. Vous méritez mieux dans votre position.

– Je l'aime.

– Mais c'est un criminel! Pensez à votre situation, à votre réputation.

– Avec moi, il se conduit loyalement. J'aime sa franchise, sa droiture.

Jutta devint Mme Pinzer peu de temps après. Une cérémonie célébrée dans la chapelle de la prison, une petite heure côte à côte, un baiser dans la sacristie... Mais maintenant elle avait un droit de visite, une fois par semaine. Elle l'assistait comme une prostituée aurait assisté son protecteur. Elle collectait même des fonds à Sankt Pauli pour lui permettre de cantiner. Les proxénètes l'avaient prise en sympathie.

– Si tu voulais, lui proposa un soir l'un d'eux, balancée comme tu es, tu pourrais lui offrir un joli pécule à sa sortie.

– Je lui demanderai s'il est d'accord, lui répondit Jutta.

– Je te laisse carte blanche, dit Werner quand il apprit qu'un de ses amis voulait la prendre en charge. C'est à toi de décider, parce que tu dois être en manque, ma pauvre chérie...

– Mais je t'aime. Je ne veux aimer que toi. Je suis ta femme.

– Ça n'empêche pas les sentiments.

Et Jutta se prostitua. Huit heures par jour,

elle était une employée modèle. Trois heures par nuit, elle tapinait sur Unter den Linden. Elle le fit pendant quatre ans. Chaque semaine elle plaçait ses gains à la Caisse d'Epargne; ces dépôts inattendus auraient sûrement fait se poser des questions à la direction de sa banque. Elle était en possession de plusieurs centaines de milliers de marks, lorsqu'un matin Werner sonna à sa porte. Il avait bénéficié d'une remise de peine de cinq ans pour bonne conduite.

Pendant de longs mois, il se tint tranquille, mais il reprit vite ses mauvaises fréquentations. La guerre des gangs battait son plein à Sankt Pauli et il était très demandé par les deux bandes rivales. Il hésita avant d'opter pour la *Gesellschaft Nutella*, constituée essentiellement de quatre proxénètes, d'un usurier et d'un gérant de brasserie – qui ne voulaient plus se contenter d'une part de gâteau mais de tout le marché du sexe. Et tout naturellement, il devint la première gâchette du sextuor. Il devait travailler sur contrat à raison de 40 000 marks l'un, soit 130 000 de nos francs.

Sa première victime fut un souteneur, Jehad Arzi, un Marocain qui faisait travailler trop de filles au gré de la « Nutella ». Six coups de couteau. Dans la foulée, Werner Pinzer exécuta le proxénète Dietmar Traub. Puis il y eut deux trafiquants de drogue, Woldemar Dammer et Ralf Kühne, qui attendaient dans une chambre d'hôtel l'envoyé très spécial d'un gros revendeur, pour lui remettre deux kilos d'héroïne

pure. Ils furent abattus à bout portant de deux balles de 9 mm.

Cela, Jutta l'ignorait, naturellement, mais elle se doutait que Werner n'avait pas la conscience tranquille parce que chaque fois que les journaux annonçaient un règlement de comptes, son mari mettait une ou plusieurs frontières entre lui et Hambourg. Elle le croyait en villégiature à Ibiza, où elle lui téléphonait ponctuellement ou lui écrivait régulièrement, lorsqu'un nouveau crime eut lieu. Les policiers avaient des soupçons sur le tueur à gages. Ils se précisèrent et Jutta fut interpellée.

– Que voulez-vous que je vous dise? leur répondit-elle. Il vit sa vie... Il part quand il en a envie, il revient quand il veut. Je ne lui demande pas de comptes. Il a son travail, j'ai le mien. Nous sommes très indépendants. Quelquefois il m'emmène avec lui, d'autres pas, mais il me prévient toujours avant. De toute façon, il sait parfaitement ce qu'il fait.

– Nous aussi, figurez-vous. Et, si vous voulez savoir où il est en ce moment, il est en garde à vue.

On lui attribuait les cinq assassinats, à Werner Pinzer. Ses commanditaires avaient avoué. Ayant déjà été condamné à dix ans pour un meurtre, il ne couperait pas à la réclusion à perpétuité cette fois. Sa dernière détention, qui n'avait duré que cinq ans, avait paru insupportable à Jutta. S'il était libéré, il ne le serait pas avant une bonne vingtaine d'années et elle serait une vieille femme... Alors, un projet fou germa dans sa tête.

Elle allait faire évader Werner. Il y avait déjà

eu tellement de précédents en Europe... L'hélicoptère aurait été un moyen idéal, mais il aurait fallu trouver un pilote complaisant. Restait la prise d'otage sous la menace. Elle était suffisamment connue à Sankt Pauli pour se procurer une arme. Une arme propre, c'est-à-dire n'ayant jamais servi. Elle lui revint plus cher : 3 000 marks (environ 10 000 francs).

Son plan était simple : lorsqu'elle serait à nouveau convoquée dans la salle des interrogatoires de la police judiciaire du commissariat central de Hambourg, elle lui ferait passer le Smith et Wesson sous la table. Lorsque le jour dit arriva, Werner était déjà dans la pièce. Il y avait aussi son avocate, un procureur, sa secrétaire et deux policiers, qui venaient de lui enlever ses menottes. Ils détournèrent tous la tête lorsque Jutta se jeta dans les bras de son mari, voulant préserver ce court instant d'intimité. Lorsqu'ils la relevèrent, Werner les braquait avec son revolver.

– Que personne ne bouge! hurla-t-il en se faisant un bouclier de son avocate. Ceci est une prise d'otage. Je veux une voiture et dix mille marks dans moins d'une heure.

– Soyez raisonnable, lui dit le procureur, vous ne faites qu'aggraver votre cas.

– Au point où j'en suis, je n'ai plus rien à perdre. Vite, je suis pressé!

Le magistrat se jeta sur Werner. Il reçut une balle en pleine poitrine et s'écroula. Les deux policiers et la secrétaire en profitèrent pour se précipiter vers la sortie.

– Vous êtes cernés. Rendez-vous! lança un mégaphone.

– Jamais, répondit Werner.

– Nous sommes fichus, dit Jutta.

– Non, nous nous en sortirons.

– Je voudrais que tu m'aimes une dernière fois...

Elle s'appuya sur la table, releva sa jupe, enleva son slip.

– Dépêche-toi avant qu'ils n'arrivent...

Son arme à la main, menaçant toujours l'avocate, qui restait la seule valide, il fit l'amour à sa femme.

– Maintenant tue-moi, ce sera ton dernier contrat. Je ne pourrai jamais vivre sans toi, dit-elle.

Les policiers, qui étaient dans le couloir et dans la cour, entendirent deux détonations espacées. Ils crurent que Werner Pinzer avait tué l'avocate. Ils enfoncèrent la porte du parloir. Jutta baignait dans une mare de sang; elle avait reçu une balle dans la tempe. Werner était allongé sur elle; il s'était tiré une balle dans la bouche.

LA FEMME DU ROUTIER ROULAIT POUR ELLE

Ah! oui, ç'avait été merveilleux – quand il lui arrivait d'y penser encore – sa première rencontre avec lui. Elle lui avait cédé presque tout de suite et elle avait négligé l'épreuve des fiançailles pour lui accorder sa main. Elle avait vingt-quatre ans, lui vingt-sept. Ce grand brun d'un mètre quatre-vingt-dix n'était pas un bourreau des cœurs. Plutôt timide, gauche, mais prévenant et plein d'attentions. Elle, elle était restée naïve, innocente. Elle rêvait d'un foyer, d'enfants. Il lui en avait fait deux. Il était chauffeur-routier et gagnait bien sa vie. Sa réussite s'était traduite par une promotion; il faisait maintenant des transports internationaux à travers toute l'Europe et même une partie de l'Asie Mineure : la France, la Grande-Bretagne, l'Espagne, le Portugal, la Yougoslavie, la Turquie, l'Afghanistan...

Elle l'aimait toujours mais ce n'était plus la même chose. Parce qu'il n'était jamais là et que, lorsqu'il revenait de ses longs périples, il ne pensait qu'à une chose : dormir. Et dormir, c'était précisément ce qu'elle faisait quand elle

l'attendait. Pour quel résultat? Elle allait avoir trente ans, cette grande femme blonde aux yeux bleus, mais elle se rendait compte qu'elle n'avait plus grand-chose à espérer de son géant de mari.

Oui, Anna Pierluigi se morfondait dans sa trop grande villa de Trieste. Son Angelo se tuait au travail. Pour elle et pour leurs enfants sans doute, mais, finalement, pour quoi? Il y avait bien longtemps qu'ils n'avaient plus de besoins. A trente-trois ans, il aurait pu mettre la pédale douce et limiter ses livraisons à la Botte et aux îles. Brindisi, Bari, Cagliari, Palerme, Catane, ce n'était déjà pas la porte à côté. Non, à croire qu'il ne s'éclatait qu'au volant de son gros cul. Il roulait, roulait...

C'était surtout le soir, la nuit, qu'elle aurait souhaité sentir sa présence, lorsque ses enfants dormaient. Pas tellement pour être dominée par la force de la nature qu'il était mais pour se réchauffer de sa chaleur animale. Non, rien, elle n'avait que son oreiller. Et le week-end, quand il rentrait, elle avait beau le stimuler, il ronchonnait et lui tournait le dos.

Un après-midi qu'elle suivait d'un œil morne un programme de la R.A.I. (la télévision italienne), elle se leva d'un bond. « Et puis non, je vais sortir, prendre l'air... Marre à la fin, d'être toujours seule! »

Elle soigna sa toilette : une robe de laine bleue moulante qui faisait ressortir sa poitrine, ses hanches, ses cuisses, ses fesses. Elle se farda, coiffa ses cheveux en chignon sur la nuque, se parfuma. Mais où allait-elle se promener? Sans aucune idée préconçue, elle prit

un bus pour se rendre au centre de la ville. Au kiosque, en l'attendant, elle avait acheté un magazine. Elle le lisait debout quand elle eut l'impression que quelqu'un l'observait. Elle abaissa le journal jusqu'à la lisière de ses yeux. C'était un grand jeune homme blond comme elle, qui lui sourit en voyant qu'elle le regardait.

« Il ne manque pas de toupet, celui-là, se dit-elle. C'est comme s'il me déshabillait! » Pour stigmatiser son impudence, elle haussa les épaules et lui tourna le dos, mais dans son mouvement le journal qu'elle tenait à la main tomba sur le plancher du véhicule. Elle se baissa pour le ramasser. Il avait été plus rapide qu'elle et le lui tendait. Elle ne pouvait faire moins que le remercier par un sourire?

– Vous descendez à la prochaine? lui demanda-t-il.

– Non, pourquoi?

– Parce que je vous aurais offert une glace à la *Rinascente*. Ce sont les meilleures d'Italie.

Comme elle n'avait pas de but précis, elle accepta. Cela lui ferait un peu de compagnie et c'était une façon plutôt agréable de tuer le temps. Volubile, il se montra charmant, sut la faire rire.

– Je dois vous ennuyer avec mes histoires, lui dit-il tout à coup. Vous avez sûrement mieux à faire qu'à écouter mes bêtises.

– Non, répondit-elle.

– Qu'est-ce que vous diriez si nous allions ailleurs? lui proposa-t-il en mettant sa main sur son genou.

Elle rougit légèrement mais ne le repoussa

pas. Sa paume dégageait une douce chaleur. C'était comme s'il prenait déjà possession d'elle.

– Où est-ce? demanda-t-elle. Une brasserie où l'on boit les meilleurs apéritifs d'Italie, sans doute?

– Non, c'est bien mieux que ça.

Elle le suivit sans savoir où il l'emmenait. Arrivé devant un immeuble de la via Vittorio Emanuele, il lui désigna une fenêtre du troisième étage.

– C'est là, dit-il. Venez.

Elle monta les escaliers derrière lui sans se poser de questions. C'était tellement étrange, ce qui lui arrivait... Un garçon qu'elle n'avait jamais vu une heure plus tôt et auquel elle emboîtait le pas docilement... Elle resta immobile sur le palier lorsqu'il ouvrit une porte. Il s'inclina devant elle pour lui céder le passage.

– Vous allez découvrir mon petit univers, dit-il.

C'était un studio quelconque, meublé sommairement : un divan-lit, deux fauteuils, une table. Elle n'avait pas fini de jeter un coup d'œil circulaire qu'il la prenait dans ses bras et lui donnait un fougueux baiser. Elle le lui rendit tandis qu'il l'étreignait à lui couper le souffle.

– C'est gentil d'avoir bien voulu venir avec moi!

– Mais c'est que je ne savais pas où on allait...

– Maintenant tu sais, ajouta-t-il en la poussant vers le divan.

Elle s'y laissa choir. Les mains du garçon parcouraient son corps à travers le lainage, relevaient la robe sur les cuisses. Elle était comme électrisée, Anna, par ces doigts fureteurs qui s'attaquaient maintenant à la fermeture Eclair. Quand elle ne fut plus qu'en soutien-gorge et en slip, elle se retourna. Lui profita de ce mouvement de pudeur pour se déshabiller. Lorqu'il revint s'agenouiller contre elle, elle sentit qu'il était nu. Il l'embrassait dans le cou, sur les épaules. Son abandon était total. Il dégrafa le soutien-gorge et abaissa le slip. Les deux mains appuyées sur son dos, il se releva.

– Tu es belle, dit-il. Voyons un peu l'autre côté...

Il croisa ses chevilles et la retourna comme une vis qu'on desserre.

– Ah! tes seins... soupira-t-il en les empaumant.

Il les aspira entre ses lèvres, faisant s'ériger leur pointe. Puis sa bouche se posa sur son ventre, son pubis. Et sa langue s'infiltra entre ses cuisses tandis que ses mains les écartaient. Une caresse comme celle-là, elle n'en avait jamais reçu. Le désir montait en elle. Elle le saisit par la nuque.

– Viens! dit-elle.

– Non, je veux te faire jouir comme ça.

Anna se tordait sur le lit. Tous ses sens étaient exacerbés. C'était lui qu'elle voulait parce qu'elle n'était pas habituée à ce genre de préliminaires. Il lui fallait une possession de tout son être. Lorsqu'elle sentit venir l'orgasme, elle se surprit à pétrir ses seins pour

que son bonheur soit complet. Lui s'était redressé et la toisait, narquois, conquérant.

– Toi, tu es une clitoridienne, ricana-t-il. Tu veux toujours de moi?

– Oh! oui, je t'en supplie... répondit-elle en lui tendant les bras.

– J'arrive, dit-il en plongeant sur elle.

Il l'avait tellement bien préparée qu'il la pénétra facilement. Elle l'accompagna dans ses coups de boutoir, allant à sa rencontre. Mais elle resta sur sa faim, car il fut le seul à prendre son plaisir. Il avait fait trop vite.

– Et maintenant si tu me disais qui tu es? demanda-t-il.

Elle lui raconta sa vie monotone, sa solitude.

– Heureusement que tu sais meubler les absences de ton mari, dit-il ironiquement. Si j'ai bien compris, les femmes de routiers, c'est comme celles des marins!

Elle n'apprécia pas sa réflexion. Il était là, étendu sur son lit, fumant une cigarette.

– Heureusement qu'il y a des garçons comme moi pour faire diversion, ajouta-t-il.

Elle ne savait même pas son prénom, ni son âge, ni ce qu'il faisait dans la vie. A quoi bon, d'ailleurs? Ce n'était pas une rencontre, une étreinte qu'elle avait souhaitée. C'était la première fois qu'elle trompait Angelo et ce serait certainement sans lendemain. Mais pourquoi avait-elle fait cela? Il avait dû réveiller quelque chose en elle. De s'être sentie désirée avait dû la stimuler... Et puis c'était vraiment sans importance. Lui non plus n'y penserait sûrement plus dans quelques heures.

Quand elle fut rhabillée et qu'elle se dirigea vers la porte, il ne fit rien pour la retenir, ne lui demanda pas s'ils se reverraient. C'était aussi bien ainsi. Une aventure, sans plus. Mais quand même, se disait-elle, il y avait des hommes qui n'étaient pas égoïstes, qui ne pensaient pas qu'à leur plaisir, qui savaient caresser les femmes, les prendre. Les images se bousculaient dans sa tête en rentrant chez elle. Cet après-midi avait été des plus agréables qui soient.

Elle y repensa pendant tout le week-end suivant. Angelo lui avait fait l'amour mais c'était comme s'il se servait d'elle comme d'un soporifique. Il s'était, en effet, endormi sur elle et il avait fallu qu'elle le fasse rouler pour se dégager. A vous dégoûter de l'acte! Elle avait bien fermé les yeux pendant qu'il la possédait pour fantasmer avec l'autre, mais son mari était trop brutal pour faire illusion. Et quand il reprit la route pour la Turquie, le lundi suivant, elle fut heureuse de se retrouver seule.

Vraiment seule : à l'heure du petit déjeuner, lorsqu'elle voulut brancher la télé, celle-ci resta muette et incolore.

« Il ne manquait plus que ça! » dit-elle en feuilletant l'annuaire par professions. Au hasard, elle pointa l'index sur un réparateur « S.O.S. Services », qui lui promit de venir dans l'heure. C'était un garçon d'une vingtaine d'années, très basané – « un Sicilien », pensa-t-elle – qui émit un petit sifflement admiratif quand elle lui ouvrit la porte en kimono, un kimono de soie sauvage rouge en provenance de Thaïlande que lui avait ramené Angelo.

– Où est-ce que cela se passe? demanda-t-il. Vous êtes vraiment en panne?

– Moi, je n'y connais rien, répondit-elle. Le poste est dans le living.

Elle l'accompagna, tout en resserrant sa ceinture autour de sa taille, parce qu'avec ces Siciliens on ne savait jamais et qu'elle était pratiquement nue dessous. Debout, elle le regarda bricoler à l'intérieur de l'appareil et, comme la réparation semblait devoir durer longtemps, s'assit dans un fauteuil. Elle remarqua qu'il lui jetait des coups d'œil quand elle ne le regardait pas. Elle prit alors une revue déjà lue et relue, qu'elle feuilleta pour se donner une contenance.

– Si vous avez besoin de quelque chose, demandez-le-moi, dit-elle. Si vous avez soif, par exemple...

– Je boirais bien une bière, si vous en avez.

Lorsqu'elle se leva, les pans de son kimono s'ouvrirent sur ses cuisses.

– C'est joli ça, dit-il.

– Quoi?

– Ce que vous portez. Et le rouge vous va bien.

– Merci du compliment.

– Si le reste est aussi beau, ça promet!

– Je vous en prie. Je vous ai fait venir pour la télé, point final.

Il suivit son déhanchement lorsqu'elle se rendit à la cuisine pour lui chercher à boire. Il était à genoux près du poste.

– Je la pose où? demanda-t-elle.

– Là, près de moi.

Elle se pencha pour le servir. Cette fois, le kimono s'ouvrit sur les seins. Elle ne portait pas de soutien-gorge. Il en salivait, le garçon, et il sentait un incoercible désir monter en lui. Elle s'était remise à lire, jambes croisées, et elle ne le vit pas venir vers son fauteuil. Quand il lui parla, elle mit son hebdomadaire sur ses genoux. Planté devant elle, il tirait sur le zip de son jean.

– C'est ça que tu veux? demanda-t-il en lui présentant son sexe.

– Mais vous êtes fou!

– Pas du tout. Ça fait une heure que tu m'excites à me montrer ton cul, tes seins...

Il la prit par la nuque et l'obligea à coller son visage contre son bas-ventre.

– Tu vas me sucer et, pour la peine, je ne te ferai pas payer.

Elle ouvrit la bouche pour protester. Il s'y engouffra.

– On n'a pas le droit de provoquer les gens comme ça, dit-il. Tu sais, j'ai bien vu que tu me cherchais.

Elle ne pouvait pas répondre, et pour cause. Il la tenait d'une main ferme.

– Ça t'apprendra à te balader à poil... Mieux que ça. Les belles salopes comme toi, ça doit savoir y faire.

Elle s'appliquait, Anna, quand il se laissa tomber à genoux et l'entraîna dans sa chute. Il était allongé sur le dos, et elle accroupie sur lui. Il dénoua la ceinture du kimono et enleva celui-ci. Elle n'avait plus sur elle qu'une ficelle.

– J'étais sûr que tu étais cul nu, dit-il en l'écartant.

Il la cloua sur lui comme un papillon. Elle était à quatre pattes. Ses longs cheveux balayaient sa figure. Ses seins ballottaient au-dessus de ses lèvres et il cherchait à les happer à chaque passage.

– Je vais t'en donner, moi. Tu en voulais? Eh bien, tu vas être servie!

Elle secouait la tête de gauche à droite en signe de dénégation. Ses mains comprimait ses fesses, il s'enfonçait de plus en plus en elle. Elle râlait de plaisir.

– Tu aimes, hein? Dis-le au moins...

– Oui, soupira-t-elle.

– Alors, donne-toi bien.

Il n'avait pourtant pas besoin de le lui demander, car elle se tortillait comme un ver. Elle obéissait à une pulsion incontrôlable. C'était elle qui le prenait, qui imposait son rythme, abaissant sa croupe comme un marteau-pilon sur ce sexe érigé. Elle s'écroula quand il s'arqua une dernière fois pour la posséder.

– Tu baises souvent comme ça le matin? lui demanda-t-il.

Elle était restée étendue sur la moquette sans bouger. Elle avait fermé les yeux et se laissait caresser.

– Et toi? répondit-elle.

– Ça m'arrive, mais des baiseuses comme toi, c'est plutôt rare.

Quand il sut qu'Anna était souvent seule, il revint. Elle l'attendait dans des tenues toujours plus suggestives. Il lui avait donné de l'argent pour s'acheter des dessous coquins, des jupes fendues, des robes très décolletées. Elle se

maquillait outrageusement pour lui plaire. Et, à cause de ses exigences sexuelles, elle était devenue une maîtresse experte en caresses. Il lui arrivait pourtant de faire son mea-culpa, mais elle était si avide d'amour qu'elle ne se condamnait qu'en partie...

Un jour, cependant, Anna Pierluigi chassa son réparateur de télé de sa vie. Il lui avait proposé des choses affreuses. Il voulait l'exhiber, l'offrir à ses amis, c'était trop... Elle voulait bien d'un amant mais elle n'avait pas une vocation de partouzeuse. Elle n'en continua pas moins à se faire draguer. Elle avait maintenant le vice dans la peau. Dès qu'elle voyait qu'elle intéressait un homme, elle s'arrangeait pour lui faire comprendre qu'elle n'était pas insensible à ses charmes.

Il ne se passait guère d'après-midi sans qu'elle se retrouve dans le lit d'un inconnu ou dans une chambre d'hôtel. Elle se rendait compte qu'elle se comportait un peu comme une prostituée, parce qu'elle aimait bien que ses amants éphémères lui fassent des petits cadeaux. Elle se savait provocante et il n'était pas rare qu'elle se fasse accoster par des hommes qui la prenaient pour ce qu'elle n'était quand même pas. Dans ces moments-là, elle éprouvait beaucoup de honte mais une bouffée d'orgueil l'envahissait en se sentant convoitée.

Elle était toujours désirable et c'était cela qui était important. Elle roulait pour elle et elle était drôlement sympa... C'est ainsi qu'un jour

elle remarqua un grand garçon blond qui la suivait. Quand elle s'arrêtait devant une vitrine, il en faisait autant. Il accélérait le pas lorsqu'elle le pressait, il ralentissait en même temps qu'elle. Elle l'interpella.

– Qu'est-ce que vous désirez? demanda-t-elle.

– Moi? rien, madame, je flâne.

– Derrière moi?

– Oui, je dois dire que votre silhouette est très élégante, gracieuse...

– C'est tout?

– Non, je peux continuer. Il se dégage de vous...

– Une sensualité, une féminité, c'est ça?

– Euh! bafouilla le garçon.

– Nous serions peut-être mieux devant un verre pour en parler? Vous m'invitez à boire un drink?

L'instant d'après, ils étaient attablés à une terrasse. Il s'appelait Remo Antonino, il avait trente-trois ans, il était informaticien. Un beau gabarit comme elle les aimait. Mais il était soudain devenu muet.

– Alors, on ne dit plus rien? Lorsque vous vous asseyez, vous vous taisez?

– Non, vous m'intimidez, c'est tout. Je ne sais plus quoi dire. Vous me coupez tous mes effets...

– Pourtant, à la façon dont vous me dévisagiez, dont vous me déshabilliez, j'aurais cru que vous cherchiez l'aventure.

– Comment pouvez-vous dire une chose pareille?

– Parce que je connais bien les hommes, figurez-vous.

Il en était tout ému, Remo Antonino. C'était bien la première fois qu'il se trouvait en présence d'une femme qui menait le bal.

– Vous n'êtes vraiment pas ordinaire! dit-il.

– Si je l'étais, vous ne m'auriez même pas regardée.

Celui-là, elle allait en faire ce qu'elle voudrait, pensait-elle. Elle le sentait à sa botte.

– Qu'est-ce que vous faites ce soir? lui demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

– Moi? rien, répondit-il. Pourquoi?

– Vous pourriez m'inviter à dîner chez vous par exemple...

– Chez moi? C'est que je suis un piètre cuisinier.

– Je connais de très bons restaurants.

Elle avait choisi le meilleur, le plus cher. Depuis le temps qu'elle avait envie de se faire traiter dans un « trois étoiles »... Elle mangea comme une lionne. Lui se contenta de la dévorer des yeux. Sous la table, elle cherchait ses genoux. Sur la table, elle nouait ses doigts aux siens.

– Je ne sais pas ce que j'ai, lui dit-elle, mais dès la première minute, j'ai été attirée par vous.

– Moi aussi, répondit-il.

– Cette soirée restera marquée dans mon esprit.

– J'espère qu'il y en aura d'autres...

– Il ne tient qu'à vous.

– J'aimerais tant vous revoir...

– Attendez que nous en ayons terminé avec cette nuit qui commence à peine.

Il ne manifestait pas son envie, elle si. Elle le désirait déjà, elle s'imaginait dans ses bras. Il devait être très fort. Oui, ce soir elle avait besoin de baisers, de caresses, de folles étreintes.

– Où allons-nous après? lui demanda-t-elle.

– Moi, je rentre, répondit-il, parce que je me lève très tôt demain matin.

– Déjà! Vous allez me laisser seule? Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire?

– Comme moi, dormir.

Dans la rue elle se serra contre lui, hanche contre hanche, sa tête contre son bras. Il l'avait prise par la taille.

– Je sens que je vais penser à vous, dit-il.

– Oui, soupira-t-elle, penser, c'est tout... J'aurais tant aimé vous avoir un peu plus longtemps à moi.

– Demain, promis.

Sur le pas de sa porte, il l'embrassa tendrement.

– Vous ne voulez pas entrer? Je vous offre un verre.

– Pas ce soir.

Elle le regarda s'éloigner en faisant la moue. Un curieux sentiment de rage et de dépit l'animait. Depuis qu'elle s'offrait à n'importe qui, c'était bien la première fois qu'un homme repoussait ses avances. Etait-il pusillanime à ce point? En tout cas, pour être raté, ça l'était. Peut-être avait-elle été trop directe avec ce garçon bon chic-bon genre. Enfin, demain il ferait jour...

Il lui avait donné rendez-vous dans la même brasserie. Elle aurait voulu se jeter à son cou, mais elle se retint. Puisqu'il ne voulait pas prendre les initiatives, ce n'était pas à elle de le faire.

– Bien dormi? demanda-t-il.

– Pas fermé l'œil.

– Vous aussi, vous avez pensé à moi?

– Vous seriez trop content si je vous répondais oui!

– Vous dormirez mieux ce soir.

– Je voudrais bien savoir pourquoi...

– Parce que je vous ai préparé un délicieux souper, du moins c'est ce que m'a assuré le traiteur.

Elle devinait la suite : quand elle serait chez lui, il allait lui sauter dessus. Mais il se trompait. Il l'avait fait le désirer? Eh bien, elle avait bien l'intention d'en faire autant.

Dès qu'il eut refermé la porte de son appartement derrière eux, il la prit dans ses bras et chercha ses lèvres. Elle cambra les reins pour se tenir à distance.

– Vous m'en voulez pour hier?

– Même pas, pourquoi?

– J'ai eu la vague impression que vous auriez voulu que je passe la nuit avec vous.

– Voyez-vous ça! Comme ça, du premier coup? Vous vous prenez donc pour un don Juan? Montrez-moi plutôt ce que vous m'avez préparé.

Il y avait des chandelles sur la table de la salle à manger. La nappe était brodée, la vaisselle dorée sur tranche.

– Ça vous plaît? demanda-t-il en se collant derrière elle.
– Beaucoup, répondit-elle en se retournant.
– Vous savez que je vous désire intensément?
– Il vous faut toujours autant de temps pour vous décider? Moi, c'était hier que j'avais envie de vous.
– Et moi qui avais peur de vous brusquer!...
Elle mit les mains sur ses épaules et l'embrassa.
– Je veux être toute à toi, dit-elle. Fais de moi tout ce que tu voudras.
– Nous mangerons après, dit-il en la soulevant et en l'emportant dans la chambre, où il la déposa sur le lit. Je vais te mettre toute nue.
Doucement, tendrement, baisant toutes les parties de son corps qu'il découvrait, il lui enleva sa robe, ses souliers, dégrafa le soutien-gorge, fit glisser le slip. Il joua avec les jarretelles et lissa le nylon des bas.
– Tu t'habilles toujours ainsi? demanda-t-il.
– Oui, j'aime. Pas toi?
– J'adore.
Il la couvrait de baisers, s'attardant sur les zones érogènes. Elle en frissonnait, Anna, et avait hâte de le sentir contre elle, en elle.
– Tu ne te déshabilles pas?
– Laisse-moi te désirer encore davantage...
Il la caressait savamment. Ses doigts couraient sur elle. Elle avait ouvert la fourche de ses cuisses et avait l'impression que son sexe était déjà grand ouvert. Quand elle le vit commencer à se dévêtir, elle l'implora :

– Viens vite, maintenant. Ne me fais pas attendre, j'ai faim de toi...
Quand il fut nu, Remo l'enjamba et emprisonna sa taille dans l'étau de ses genoux. Il prit ses seins à pleine paume. Elle tendit une main vers ce sexe qui battait contre son ventre.
– A quoi joues-tu? demanda-t-elle. Tu le fais exprès?
– Non, je savoure ce moment où je vais te prendre.
Elle releva les jambes quand il s'affala sur elle et c'est elle qui le guida dans son intimité. Elle était brûlante.
– Tu en avais tellement envie? demanda-t-il.
– Oui, mais ne parle pas. Prends-moi fort.
Elle se déchaîna autant que lui. Ils roulèrent l'un sur l'autre jusqu'au moment de connaître l'orgasme qui les submergea.
Elle gisait inerte à plat ventre quand elle sentit qu'il écartait ses fesses.
– Encore? Pas comme ça quand même?
Non, elle s'était trompée. Il la pénétrait normalement, amenant sa croupe à la hauteur de ses cuisses.
– C'est drôlement plus excitant, une femme en porte-jarretelles, dit-il. Tu es nue sans être complètement nue.
Elle jouit pour la deuxième fois en quelques minutes. C'était merveilleux, ces deux assauts consécutifs qui l'avaient comblée. Elle en était comme anéantie.
Il lui donna une grande claque sur les fesses pour la ramener à la réalité.

– Tu te bouges un peu? Tu ne vas pas faire ta nuit maintenant.

– J'arrive. Le temps de m'habiller.

– De quoi? Tu vas me faire le plaisir de rester comme tu es.

– Mais je suis toute nue...

– Raison de plus.

Où s'arrêterait-elle, Anna? Avec son premier amant elle avait fait l'amour en plein jour pour la première fois. Le deuxième lui avait imposé un caprice auquel elle avait dû se soumettre à l'heure de l'apéritif. Celui-là voulait l'obliger à dîner en bas et en porte-jarretelles. Pourquoi pas après tout? Cela la changeait de sa routine habituelle.

– Si tu veux, dit-elle, je peux te servir de soubrette. Tu as un tablier?

– J'y penserai pour la prochaine fois...

Elle fut plus souvent sur ses genoux qu'à table. Dès qu'elle passait près de lui, Remo l'attirait, lui pinçait les seins, tapotait ses cuisses. Elle n'avait jamais été à pareille fête. Jamais quelqu'un ne s'était occupé à ce point d'elle...

– Arrête, lui dit-elle, sinon je ne sais pas de quoi je suis capable.

– Etonne-moi! répondit-il.

Anna se laissa glisser sur le plancher et s'accroupit entre ses cuisses. Elle rabattit la nappe sur sa tête avant de prendre son sexe entre ses lèvres.

– Qui est-ce qui t'a appris ça, dit-il.

– Un vilain monsieur qui ne m'a pas demandé mon avis.

– Et tu le fais souvent?

– Non, et de mon plein gré, c'est la première fois.

– Pourquoi alors?

– Parce que je t'aime déjà.

Il voulut fuir ces lèvres qui l'aspiraient quand il sentit le plaisir monter en lui, mais elle repoussa les mains qui appuyaient sur son front.

– Maintenant, tu es davantage à moi, dit-elle en refaisant surface. Je voulais connaître le goût de ta semence...

Entre Anna et Remo, ce fut bientôt le grand amour. Ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre. S'il n'y avait pas eu ses enfants, elle aurait vécu avec lui. Et puis il y avait aussi Angelo qui rentrait quand même de temps en temps, mais auquel elle se refusait.

– Si tu as quelqu'un, lui dit-il un jour, autant me le dire tout de suite.

– Eh oui! avoua-t-elle. Je l'aime comme je n'ai jamais aimé et je crois que je vais te quitter.

– Moi vivant, jamais. Tout est de ma faute parce que je ne suis pas souvent là, mais ça va changer. Dès demain, je me fais relever des T.I.R.

– Je demanderai quand même le divorce.

– C'est ce qu'on verra!...

Anna ne pouvait décidément plus supporter son mari. Remo la pressait d'entamer la procédure, mais malheureusement le jour où elle se rendit chez un avocat, elle se fit renverser par

une voiture. Quand elle se réveilla à l'hôpital, sa mère était à son chevet.

– Ce n'est rien, ma chérie, lui dit celle-ci. Tu as une fracture du bassin et d'un péroné. Quelques mois de plâtre et tout rentrera dans l'ordre.

– Préviens Remo.

– Tu ne crois pas qu'il serait plus convenable que ce soit ton mari?

– Non, je veux Remo auprès de moi.

Sa mère ne l'écouta pas et alerta Angelo qui abandonna son transport et vint la voir.

– Va-t'en, dit-elle. Tout est fini entre nous.

– Mais tu as besoin de moi...

– Je ne t'aime plus.

La mère d'Anna hurla quand elle vit son gendre sortir un pistolet de sa poche et tirer une balle à bout portant dans la tempe de sa fille. Quand les infirmiers accoururent, le meurtrier était agenouillé près du lit de sa femme et sanglotait. Il se laissa emmener sans résistance.

Tous les amants d'Anna vinrent témoigner à son procès. Autant de témoins à décharge, mais Angelo Pierluigi n'en a pas moins été condamné à quinze ans de réclusion criminelle.

PENDANT QUE LES MARIS PÊCHAIENT, IL CHASSAIT

Pour ce qui était d'être un beau mâle, Mats Larson en était vraiment un, et il le savait, l'animal. Un mètre quatre-vingt-cinq, le front certes un peu dégarni mais une moustache conquérante, dont les crocs avaient tendance à rejoindre les ailes du nez. Des muscles qui nouaient son dos, ses pectoraux, ses biceps, ses cuisses. Des abdominaux qu'il s'amusait à faire jouer. Le seul qu'il s'efforçait de laisser au repos, c'était son sexe, pourtant aussi apparent que les autres.

A trente-quatre ans, ce bellâtre avait choisi de passer ses vacances dans un camp de nudistes à Sibbarp, un vaste ensemble non loin de Malmoë. Là, il s'était dit qu'il n'aurait que l'embarras du choix pour s'éclater, car il y avait des centaines de couples agglutinés, comme chaque année, pour se dorer intégralement au soleil. Ce qui l'intéressait, ce beau garçon marginal – toujours embarrassé pour répondre lorsqu'on lui demandait dans quelle branche il travaillait –, c'était la drague, la baise.

Et depuis deux ans, il faisait un abcès de fixation sur les femmes mariées ou fiancées.

C'était devenu son jeu de piste. Il n'avait pas un regard pour celles qui étaient libres, trop libres la plupart du temps, donc trop faciles. Il aimait convaincre celles qui hésitaient, qui se refusaient. Et pour cela, il avait une tactique payante. A partir du moment où il avait jeté son dévolu sur un joli petit lot, il faisait d'abord ami-ami avec le mari, le compagnon ou le fiancé.

Dans un premier temps, il entraînait celui-ci au bar. Là, il lui offrait à boire et sympathisait. Mats était prolixe de détails sur une vie qu'il s'inventait, autant qu'il était curieux de tout savoir sur sa nouvelle relation. Après quelques verres, l'homme lui proposait toujours de venir en vider un sous sa tente :

– Je vous présenterai ma femme, disait-il. Je suis sûr qu'elle vous plaira beaucoup.

Ce jour-là, il avait lié connaissance avec un garçon de vingt-deux ans, Jack Anderson, un grand blond, employé de banque à Stockholm, qu'il avait vu en compagnie d'une jolie fille blonde qui semblait encore moins âgée que lui. Jack lui avait confié que lui et sa fiancée s'étaient rencontrés l'année d'avant dans un autre camp.

– J'ai toujours été naturiste, lui avait-il dit. C'est tellement plus agréable de se sentir libre de son corps, de se débarrasser de ses complexes... On apprécie mieux le soleil, la mer. Ma fiancée est comme moi.

– Vous avez bien raison, avait répondu Mats. On a l'impression de vivre pleinement. Et puis la mer, le bateau, la pêche...

– Vous êtes pêcheur vous aussi?

– Oui, et c'est formidable ce qu'on peut prendre ici.

– Vous avez de la chance, moi je me fais toujours moquer de moi par Cecilia. Je ne ramène jamais rien...

– C'est parce que vous ne connaissez pas les bons coins.

– Vous si?

– Plutôt, oui...

– Vous me les indiquerez?

– Pourquoi pas?

Mats avait pour lui d'être patient, de ne pas brusquer les événements. Après avoir séduit l'homme, il se voulait charmant auprès de la femme. Deux ou trois jours suffisaient pour qu'ils se reçoivent, se tutoient et s'appellent par leurs prénoms. Ils se baignaient ensemble, passaient de longues heures sur le sable. Mats apprit ainsi que Cecilia avait dix-neuf ans.

Un soir, Jack annonça à Mats :

– Demain, c'est le grand jour.

– Ah! bon, répondit-il. Qu'est-ce qui va se passer?

– Je vais à la pêche.

– Seul?

– Naturellement. Quand il s'agit de se lever tôt, il n'y a plus de bonnes femmes. Tu me dis où aller?

Mats lui fournit toutes les précisions qu'il demandait.

– Tu viens avec moi? dit Jack.

– Non, un autre jour plutôt. Tu comptes rentrer vers quelle heure?

– Ça ne dépend pas de moi. Si ça mord, je resterai tout le temps qu'il faudra. Si c'est le

contraire, peut-être plus longtemps. En tout cas, pas avant le milieu de l'après-midi.

Le lendemain aux aurores, Mats vérifia que Jack était bien parti. Il se dirigea vers sa tente et appela Cecilia.

– Tu viens dans l'eau? demanda-t-il.

– Oui, dans une demi-heure.

– Je t'attends près du bar.

Il allait l'avoir pour lui tout seul. Il l'imaginait déjà dans ses bras. Quand il la vit arriver vers lui, une serviette de bain sur l'épaule pour tout vêtement, il la détailla, ne pouvant se lasser de l'admirer. Le visage était encore poupin; les seins, petits mais fermes, dardaient leur pointe orgueilleuse; la taille était fine, le ventre plat avec une toison soigneusement taillée, les cuisses pleines. Il s'allongea sur le ventre pour cacher son émotion. Elle s'assit à côté de lui.

– Tu me tiens compagnie aujourd'hui? dit-elle. C'est gentil de ne pas me laisser seule.

– Tout le plaisir est pour moi, tu sais.

– Pourvu qu'il nous ramène beaucoup de poisson! On ferait un barbecue, ce serait super...

– Oui, on se régalerait.

Ils bavardèrent longtemps de tout, de rien. Elle l'amusa en lui racontant des anecdotes sur son travail de shampouineuse dans un salon de coiffure.

– Tu ne peux pas t'imaginer ce que les clientes peuvent me dire! C'est comme si elles avaient besoin de parler, de se confier à quelqu'un; comme si elles étaient dans un confessionnal. Ça doit être le casque qui leur donne cette sécurité. Elles se défoulent à un point..

– Dis voir.

– Non, ce sont des histoires de femmes. Et toi?

– Moi, c'est d'un banal! Je vends des encyclopédies. Du porte à porte. Tristounet, quoi. Ça ne marche pas à tous les coups.

– Tu vis tout seul?

– Oui, hélas!

– Pourquoi?

– Parce que je cherche encore.

– Pourtant tu es bel homme. Tu ne devrais pas avoir de mal?

– Ah! si j'étais tombé sur une jolie poulette comme toi!

– Ne dis pas de bêtises... Tu viens? ajouta-t-elle en se levant. Moi, j'ai trop chaud, je vais me rafraîchir.

Il la regarda courir sur la grève. Ses fesses, encore blanches, roulaient l'une vers l'autre. Ses cheveux blonds volaient au vent. Il la rejoignit en un crawl coulé. Arrivé près d'elle, il plongea. Elle barbotait à la surface, cherchant où il pouvait bien être, lorsqu'elle poussa un petit cri. Il lui avait écarté les cuisses et l'avait juchée sur ses épaules avant d'émerger. Elle était presque entièrement hors de l'eau.

– Arrête, dit-elle, tu vas me faire tomber.

– Ce n'est pas grave, répondit-il.

Ils riaient tous les deux en regagnant la rive de concert.

– On fait une course, proposa-t-il. Le dernier arrivé aura droit à un gage.

– C'est parce que tu es sûr de gagner?

– Je te donne vingt-cinq mètres d'avance, okay?

– Qu'est-ce que je risque?

Il termina premier et l'attendit, les deux mains sur les hanches. Elle avait donné tout ce qu'elle pouvait et était essoufflée.

– Je n'aurais pas dû parier, dit-elle. Qu'est-ce que je dois faire?

– Venir boire un verre chez moi. Ce n'est pas bien terrible, non?

– Plutôt agréable. Le temps de passer dans ma tente et je suis à toi.

« Tu ne crois pas si bien dire, ma poule », pensa Mats.

Il rentra dans la sienne, se parfuma, frisa ses moustaches, ramena quelques cheveux sur son front pour masquer son début de calvitie et sortit une bouteille du réfrigérateur. Il soupesa sa virilité et se sourit à lui-même. « Tu vas en avoir, ma belle. Oui, je sais, tu en avais besoin. Et tu vas même être gâtée... »

Cecilia avait mis un bikini pour répondre à son invitation.

– Qu'est-ce que c'est que cette tenue? lui demanda-t-il.

– J'ai mis mon maillot de bain, répondit-elle. C'est plus correct!

– Dans un camp de nudistes, c'est plutôt drôle. Tu te balades à poil dehors toute la journée et, dès que tu es à l'intérieur, tu t'habilles. Enfin... Nous allons boire quelque chose dont tu me diras des nouvelles.

– Qu'est-ce que c'est?

– De l'hydromel.

– Connais pas.

– Assieds-toi sur le lit.

Elle était encore plus excitante avec son

string. Il n'avait pas à imaginer comment elle était dessous. Il le connaissait par cœur, son blond pubis. Une touffe bien fournie, dans laquelle il allait enfouir ses doigts.

– Tu fumes? demanda-t-il.

– Des fois, oui.

Il lui tendit une cigarette roulée à la main.

– C'est toi qui les fais? s'étonna-t-elle.

– Oui, parce que des comme ça, on n'en trouve pas dans le commerce.

Cecilia but une gorgée de la liqueur sirupeuse et tira une bouffée de ce qu'elle ignorait être un joint. Elle toussa.

– C'est fort, dit-elle.

– Peut-être, mais c'est bon.

Elle se sentait doucement partir, Cecilia. Ses yeux s'embuaient, elle avait chaud, la tête lui tournait un peu. Pourtant ce n'était pas l'alcool.

– Ça va? lui demanda Mats, qui s'était assis à côté d'elle, en mettant son bras sur ses épaules. Si tu savais comme je suis heureux que tu sois là!

– Moi aussi, je suis bien.

Elle s'était blottie contre lui, comme si elle avait besoin d'une protection. Il remonta ses cheveux sur sa nuque et l'embrassa dans le cou.

– Non, Mats! protesta-t-elle. Tu n'as pas le droit.

– Tu es chez moi...

Il renversa sa tête en arrière et lui prit la bouche. Une de ses mains avait bloqué son bras droit et l'autre caressait les seins.

– Qu'est-ce que ta peau est douce, dit-il.

– Laisse-moi, tu me déranges.
– Pour commencer, tu vas me faire le plaisir de retirer ce ridicule maillot.
– Non, je veux partir...
Il dénoua une des ficelles qui retenaient le bikini, et tira celui-ci à lui. Il le brandit comme un trophée.
– Et voilà, nous sommes à égalité.
– Ce n'est pas chic, ce que tu fais. Tu ne penses pas à Jack?
– Je ne fais que ça. Jack, Jack, ce n'est jamais que ton fiancé et sûrement pas le premier.
– Oui, mais lui je l'aime.
– Ça ne me gêne pas du tout.
– Oh! mais qu'est-ce que tu...
Il l'avait allongée sur le lit et l'embrassait. Ses lèvres allaient de sa bouche à ses seins. Cecilia gémissait. Elle tentait de le repousser. Quand elle sentit une de ses jambes chevaucher les siennes, elle essaya d'échapper à son étreinte.
– S'il te plaît, ne me prends pas, supplia-t-elle.
– Comme si tu n'étais pas venue pour ça?
– Ce n'est pas vrai! Tu mens.
Son genou écarta ses cuisses et il s'étendit sur elle.
– Tu dois avoir l'habitude de te faire baiser. Dans ton salon, ça doit t'arriver plus souvent qu'à ton tour. Les shampouineuses, elles aiment.
– Non, cria-t-elle quand il la pénétra, je ne veux pas.
– Trop tard, ricana-t-il. J'y suis, j'y reste. Tu vas voir, ça va être bon, nous deux.

– Non, tu me fais mal.
– A d'autres! Je suis sûr que tu me reçois cinq sur cinq.
Il prit les mouvements qu'elle faisait pour se dégager, pour une participation active.
– Ça a l'air de te plaire, on dirait?
– Retire-toi tout de suite.
– Il n'en est pas question... Tu vas jouir avec moi. Je veux t'entendre crier.
– Ça m'étonnerait...
– Eh bien, je te prendrai jusqu'à ce que tu me dises que tu es heureuse.
– Je le suis, dit-elle.
– Alors, on va continuer, ma jolie!
Cecilia dut subir son assaut jusqu'à ce qu'il atteigne l'orgasme. Quand il la laissa, elle se retourna sur le ventre. Elle pleurait.
– Il n'y a pas de quoi en faire un drame, lui dit Mats. Un coup, ce n'est jamais qu'un coup.
– Tu n'es qu'une ordure. Je le dirai à Jack, que tu m'as violée.
– Il te demandera pourquoi tu es venue me retrouver.

Jack Anderson pardonna à Cecilia quand elle lui apprit le comportement de Mats.
– Avoue que tu l'as cherché, lui dit-il. Si tu n'y étais pas allée, il n'aurait jamais cru que tu n'étais pas consentante.
– Ça ne te fait rien qu'il m'ait fait l'amour pendant que tu n'étais pas là?
– Ce n'est pas bien grave.
– Tu ne m'aimes pas!

– Mais si, qu'est-ce que tu vas chercher?

– Si je comprends bien, tu vas laisser ça comme ça?

– Tu veux que j'aille lui casser la gueule? Ça avancera à quoi? A rien.

Les choses en restèrent là. Jack et Cecilia évitèrent Mats, qui arborait toujours un petit sourire moqueur lorsqu'il les croisait. Lui continuait à prendre des airs avantageux dans le camp, choisissant ses futures victimes. C'est ainsi qu'il envoya à la pêche Niklaus Bengston, un chauffeur de vingt-neuf ans; Anders Mortiz, un mécanicien de vingt-huit ans, et Georges Lorentson, un aide-comptable de trente-cinq ans. Comme pour Cecilia il avait fait boire de son aphrodisiaque et fumer de son hasch à Ulla, la fiancée de Nicklaus, et à sa sœur Martina, la femme d'Anders. Il avait agi de la même façon avec Niki, la petite amie de Georges.

Les deux beaux-frères étaient comme les deux doigts de la main et ils étaient très amis avec Georges. Ils n'avaient pas l'intention de laisser Mats Larson continuer à faire des ravages. Ils décidèrent de lui donner une sévère correction. Une nuit, ils l'attirèrent près de la mer...

C'est lorsqu'un pêcheur découvrit le cadavre de Mats Larson égorgé et lardé de six coups de couteau, que les soupçons des policiers se portèrent sur le trio. Ils s'étaient en effet montrés trop vindicatifs, et l'avaient fait savoir, à l'encontre de la victime. Interrogés, ils reconnurent avoir rossé copieusement leur rival éphémère.

– On l'a bien cogné, à nous trois, déclara Niklaus Bengston, mais il était encore vivant quand on l'a quitté. Très amoché, mais c'est tout. Demandez à Anders, il est resté quelques instants avec lui après.

– C'est faux, répliqua celui-ci, c'est Niklaus. Avec Georges, nous l'avons attendu dans la voiture.

Devant leurs versions contradictoires, les trois hommes ont été inculpés : Niklaus Bengston, d'assassinat, Anders Moritz et Georges Lorentson de complicité.

ILS S'ENDORMAIENT TOUJOURS AVANT

Elle ne pouvait pas passer inaperçue, Nadia Sauvage. Tous les automobilistes, tous les routiers prolongeaient leur arrêt au feu rouge de la porte d'Orléans en la voyant. Un pied sur le trottoir, l'autre dans le caniveau pour accentuer l'arrondi de la cuisse, le pouce droit en l'air, une grande pancarte dans la main gauche, sur laquelle elle avait écrit *NICE*, elle était l'image même des vacances, de l'évasion. Un gros sac polochon posé à côté d'elle, elle souriait de toutes ses dents, un sourire plus qu'engageant. Ses longs cheveux roux cachaient un peu des épaules largement dégagées d'un débardeur blanc, sous lequel jouaient en liberté des seins qui devaient être de jolies petites pommes d'amour. L'ourlet du mini-short s'arrêtait à mi-fesses. Son visage était rond, parsemé de taches de rousseur. Les yeux étaient bleus et elle n'hésitait pas à les cligner pour attirer l'attention. Si la distance ne les avait pas effrayés, et s'ils n'avaient pas eu d'autres obligations, beaucoup d'usagers de l'autoroute du Soleil l'auraient certainement prise en stop. Mais Nice, ce n'était quand

même pas la porte d'à côté. La plupart répondaient à ses œillades par un sourire, haussant les épaules d'un air désolé. Elle faisait une petite moue désabusée et continuait son manège.

Nadia avait tout son temps. C'était le premier jour de ses congés annuels qui allaient durer tout le mois d'août. Depuis le temps qu'elle en rêvait, de la Méditerranée... La mer, elle ne l'avait jamais vue. Nice, Cannes, Saint-Tropez, Monte-Carlo... Autant de noms qui se bousculaient dans sa tête. Le soleil en prime. Elle allait s'en payer un max, parce que ce n'est pas à Bagneux, où elle habitait et où elle travaillait, qu'elle en profitait. Et à dix-huit ans, elle voulait s'éclater.

Machinalement elle regarda sa montre : dix heures. Cela faisait combien de temps qu'elle faisait le pied de grue ? Presque deux heures. Elle posa sa pancarte contre son sac et s'appuya le dos au parapet.

« Une petite pause avant de reprendre, se dit-elle. Je vais me rouler un joint. Il y aura quand même bien un con qui s'arrêtera. »

Elle était toute à son travail de précision quand un crissement de freins la fit sursauter. Une Golf décapotable venait de stopper brutalement au feu vert. Indifférent aux vociférations de ceux qu'il avait contraints à un arrêt inattendu, l'automobiliste lui demanda :

– Où va-t-on?

C'était un grand jeune homme blond qui l'interpellait.

– Et vous? répondit-elle.

– Lyon. Ça vous convient?

– Ça m'avancera toujours.

Elle jeta son polochon sur la banquette arrière, avant même qu'il ne lui ouvre la portière, et enjamba celle-ci pour s'asseoir dans le siège baquet. Elle l'observa. Il était grand, bien découplé. Il lui tendit son briquet pour qu'elle allume sa cigarette.

– Vous allez à Nice? dit-il en voyant la pancarte.

– Oui. Vous ne m'auriez pas prise si vous l'aviez su?

– Bien sûr que si. Vous ne serez plus qu'à la moitié du parcours.

Il avait mis la radio pleine gomme et il fonçait comme un bolide. Elle jeta un œil sur le compteur. Il roulait à plus de cent soixante à l'heure. A ce train-là, elle serait à Lyon avant quatorze heures. Parce qu'elle décoiffait plutôt, la Golf! Il regardait sa route et ne lui prêtait aucune attention. C'était aussi bien ainsi.

– Vous faites souvent du stop? demanda-t-il.

– Toujours. A mon âge je n'ai pas les moyens de me payer l'avion, même pas le train. Et puis c'est plus marrant.

– Je ne vais pas trop vite pour vous?

– J'adore la vitesse. Vous savez, je conduis moi aussi.

– Qu'est-ce que vous avez comme voiture?

– J'avais une Alpine, mais j'ai dû la vendre. Heureusement que j'ai des copains et des copines qui me prêtent la leur de temps en temps, comme ça je ne perds pas la main.

– Vous faisiez des chronos avec votre Renault?

– Autant que vous, qu'est-ce que vous croyez?
– J'aimerais bien voir ça...
– Vous n'avez qu'à me laisser le volant.
– Vous avez votre permis?
Nadia se mit à genoux sur son siège pour fouiller dans son sac. Son chauffeur ralentit pour mieux contempler sa chute de reins. Dans le mouvement, le mini-short s'était tendu sur les fesses qui étaient presque à nu. Elle lui mit sous le nez son dépliant rouge.
– Ça vous suffit?
– Okay... Quand on s'arrêtera pour refaire le plein, on changera de place.
Elle pensa qu'il était drôlement sympa, ce mec. Il allait la laisser conduire sa tire. Le pied, quoi! Elle sortit son paquet d'herbe et sa boîte de feuilles de papier gommé. Il emprisonna son poignet.
– Vous ne préféreriez pas une toute faite?
– Non, ce que je fume c'est un peu spécial, et le papier des roulées, c'est cancérigène.
– Hasch?
– Non, cannabis.
– Kif-kif, non?
– Habituée comme ça...
Elle était bizarre, cette fille qui s'embarquait pratiquement toute nue avec un inconnu. Elle ne devait pas se douter des risques qu'elle prenait, à moins qu'elle ne soit suffisamment forte de caractère pour ne pas laisser ses conducteurs de passage se montrer trop entreprenants. C'est ce qu'il pensait, lui. Elle, elle semblait être dans sa bulle. Elle rythmait la

musique qui s'échappait de son auto-radio par des hochements de tête.
– Ça balance drôlement, dit-elle en renvoyant une bouffée de fumée par les narines. Et ça fonce. Allez, plus vite!...
– Je ne peux pas, je suis à fond.
– Vous verrez, quand vous me la laisserez, je vais vous la dégripper, votre Golf.
A midi, il s'engagea sur l'aire d'une station-service et descendit.
– Maintenant c'est à vous, dit-il simplement.
– Vrai? Vous me la laissez?
– Chose promise, chose due.
Elle s'installa au volant, régla son siège, les rétroviseurs, attacha sa ceinture. Il était entré dans le relais et s'y attardait et elle eut envie de démarrer, mais elle se ravisa. « Non, se dit-elle. C'est trop tôt. »
Elle avait son idée, Nadia. Les belles cylindrées l'avaient toujours attirée. Quand il lui arrivait de fantasmer, elle se prenait pour un pilote de formule 1, la crinière au vent, flamboyante, les mains crispées sur le volant à dix heures et quart, attentive aux reliefs du terrain, aux contours de la route, snobant les auto-stoppeurs...
Dès qu'il s'installa près d'elle, elle lui dit, mutine :
– On décolle?
– Allez-y.
S'il n'avait pas été attaché, sûr qu'il aurait été projeté sur la capote.
– Restons sur terre si vous le voulez bien, lui fit-il remarquer.
Nadia avait enlevé ses spartiates. La plante

de son pied droit épousait la pédale de l'accélérateur. Elle faisait corps avec elle. Elle conduisait comme si c'était un acte d'amour entre la Golf et elle.

– Vous n'avez pas peur au moins? lui demanda-t-elle.

– Il ne manquerait plus que ça! répondit-il en éclatant de rire.

– Accrochez-vous, alors.

En quelques mètres le tachymètre bondit dans le rouge : elle était à cent quatre-vingts.

– Si vous continuez comme ça, vous allez tout casser, dit-il en s'aplatissant sur son siège.

– Mais non, ces voitures-là, il ne faut surtout pas les rendre fainéantes.

Elle était amusante, cette gamine, et elle semblait l'avoir bien en main, sa guinde. Si on lui avait dit, le matin même, qu'il se laisserait driver par une auto-stoppeuse, il aurait fait plus que sourire. Mais, pour l'instant, tout baignait dans l'huile. Il n'eut un haut-le-corps que lorsqu'elle entreprit un dépassement en troisième position. Il mit une main sur son genou comme s'il voulait empoigner le frein.

– Pas de ça, Lisette, dit-il.

– J'en ai encore sous le pied, répondit-elle.

– Doucement quand même...

Comme ses doigts restaient fixés sur sa rotule, elle les repoussa en leur tapant dessus.

– Pas touche, s'il vous plaît.

– Pourquoi vous êtes méchante avec moi? Je ne suis pas gentil?

– Conduisez-vous bien, sinon je descends.

– Ça m'apprendra à rendre service...

Il se cala contre son appuie-tête et ferma les yeux.

– Vous me réveillerez à Lyon, dit-il.

– Fâché?

– Il y a de quoi, non? Je ne sais pas quoi faire pour vous être agréable et voilà comment je suis traité.

– Attendez, on n'est pas arrivés.

Il louchait sur ses jambes. Il les caressait de l'œil. Il aurait voulu s'infiltrer sous le short mais elle lui avait fait comprendre qu'elle n'était pas une fille à payer ses transports en nature. Il s'était laissé aller à une douce somnolence lorsqu'il sentit une main se poser sur sa cuisse. Il entrouvrit ses paupières mais ne bougea pas. Elle progressa lentement. Où voulait-elle en venir?

– Vous dormez? demanda-t-elle.

– Excusez-moi, je m'étais assoupi.

– Vous déjeunez où?

– Vous avez faim?

– Ma foi, un petit casse-dalle ne serait pas de refus.

– Le prochain resto-route alors?

– Vous ne connaissez pas quelque chose de mieux?

– Si, mais il faut sortir.

– Je n'ai rien contre.

Il lui fit prendre la bretelle de Mâcon Nord. L'auberge était située sur une petite route départementale. Elle était accueillante. Il n'était pas peu fier de l'avoir à ses côtés, d'autant plus qu'elle lui avait pris le bras. Elle se serrait contre lui comme s'il avait été un vieux copain.

– Vous êtes chic, vous, lui dit-elle.
– Ce n'est pas tous les jours que j'ai l'occasion de me faire voir avec une aussi jolie fille, répondit-il.
– Vous ne pousseriez pas un peu, des fois?
Ils étaient très gais tous les deux en sortant de table. Il la tenait par la taille et elle riait de bon cœur.
– Si c'était toutes les fois comme ça, lui dit-elle, ce serait sensass. Transbahutée, nourrie par un beau garçon...
– Je peux vous transporter encore plus loin.
– Jusqu'à Nice?
– Non, je voulais dire plus haut...
– Mais vous ne savez pas à qui vous avez affaire? Je suis une jeune fille sage, moi, qui vit chez papa et maman.
– Et qui part toute seule à l'aventure pour un mois?
– Ça, c'est ma vie privée.
Il reprit le volant et, cette fois, ce fut elle qui enserra son genou de sa main. Il la saisit et la plaça en haut de sa cuisse, à l'endroit où son jean faisait une bosse.
– Oh! s'exclama-t-elle.
– J'ai bien mérité une petite gâterie, dit-il. Si on prenait le chemin des écoliers? Je ne suis pas pressé, vous non plus.
Pour toute réponse, elle déboucla la ceinture de son pantalon et fit glisser le zip.
– Pas dans la voiture, en roulant? s'étonna-t-il.
– Si, pourquoi?
– Ce serait mieux si on s'arrêtait un peu...

– Non, je me méfie, et puis le résultat sera le même, répondit-elle en dégageant son sexe de son slip.
Il lâcha le pied et écarta les jambes.
– C'est qu'il avait une grosse envie, le monsieur, dit-elle en commençant à le masturber.
– Donne ta bouche, au moins.
– Et puis quoi encore?
Il n'y avait pas d'aire de parking à l'horizon, sinon il s'y serait engagé.
– Arrête maintenant, demanda-t-il, c'est assez!
– Je ne peux pas vous laisser comme ça...
Elle continua à le caresser alors qu'il prenait son plaisir. Sa semence avait jailli sur son volant.
– C'est malin, protesta-t-il. Tu es contente?
– C'est vous qui devriez l'être, plutôt. Un acompte pareil en pleine nature, ça vaut la peine.
– Qu'est-ce que tu entends par acompte? Est-ce que par hasard je peux prétendre à plus?
– Si vous savez le mériter, peut-être.
– Qu'est-ce que je dois faire?
– Vous savez où je vais...
– C'est-à-dire que si je t'emmène jusqu'à Nice, je peux espérer...
– Oui, ce sera donnant-donnant.
– C'est comme si on y était!
A dix-neuf heures, elle découvrait la mer. Le soleil était encore haut dans le ciel.
– Je vais te gâter, ma toute belle, dit-il. Une bonne table, un bon hôtel...
– Je voudrais d'abord me baigner.

Il la conduisit jusqu'à la plage privée du *Neptune*, qui était tenue par un de ses amis. Elle ne resta que quelques secondes dans sa cabine pour se mettre en maillot. Lorsqu'elle réapparut, il ouvrit de grands yeux. Un minuscule triangle en crochet dissimulait à peine son luxuriant pubis. Il était retenu à la taille par une mince ficelle, dont l'un des brins passait entre les fesses nues. Les seins l'étaient également.

– Je vous plais, comme ça? demanda-t-elle en tournant sur elle-même.

– Un vrai morceau de roi, répondit-il.

Il ne la quitta pas des yeux pendant son bain. Elle barbotait comme un petit animal. Quand elle revint vers lui, ruisselante, elle lui prit la nuque et l'embrassa sur la joue.

– Vous êtes de plus en plus sympa, mais c'est dommage de ne pas en profiter.

– Je garde mes forces pour tout à l'heure.

– Ah! oui, j'avais oublié...

– Tu ne parles pas sérieusement?

– Non, je plaisantais.

– Dépêche-toi de te rhabiller, on va chercher un hôtel.

Lorsqu'il s'arrêta devant le *Sofitel*, elle hésita pour descendre.

– C'est là qu'on va? demanda-t-elle.

– Oui, pourquoi? Ce n'est pas assez chic pour toi?

– Si, trop.

Ils n'étaient pas dans la chambre qu'il se jetait sur elle.

– Tout à l'heure, dit-elle, après dîner.

– Juste un petit peu, supplia-t-il.

– Non, avec moi, c'est tout ou rien. Et puis, en amour, il faut savoir attendre.

– Dans ces conditions, on ne va pas perdre de temps.

– D'accord, je prends une douche et je suis prête.

Il attendit quelques instants et quand il entendit les bruits d'eau, il voulut ouvrir la porte de la salle de bains. Elle était fermée à clef.

– La garce! jura-t-il, je suis en train de me faire posséder, moi.

Il s'assit sur le lit. Il se serait donné des gifles. Elle l'avait fait chanter pour l'obliger à venir jusque-là. Neuf cents kilomètres pour rien ou presque... Sa colère rentrée disparut quand elle revint dans la chambre.

– Je suis à vous, monsieur, dit-elle avec son plus charmant sourire.

Le dîner fut vite expédié. Ils l'avaient pris au restaurant de l'hôtel. L'échéance était arrivée : dans quelques minutes elle serait à lui. Le désir montait en lui en même temps que l'ascenseur. Il allait la mettre toute nue et la baiser comme elle ne pouvait pas imaginer... Dans la chambre, il se déshabilla aussitôt.

– Viens vite, dit-il, je n'y tiens plus.

– Allez vous laver d'abord. Moi, j'ai encore soif. On va boire un peu de champagne avant, pour fêter ça.

– Bonne idée, dit-il.

Elle était nue, elle aussi, quand il la rejoignit et elle lui tendait un verre.

– Buvez, c'est comme un philtre d'amour.

Il l'avala d'un seul trait et la prit dans ses

bras. Des deux mains à plat sur sa poitrine, elle le repoussa.

– Doucement, je suis une sentimentale.

Elle se laissa cependant embrasser et entraîner jusqu'au lit.

– Je vais te prendre comme j'en ai envie, dit-il en s'allongeant près d'elle.

– Caressez-moi d'abord. J'aime qu'on s'occupe de mon corps.

Ses mains s'attardèrent sur ses seins tandis qu'il lui donnait de petits baisers.

– Vous aimez ma poitrine? demanda-t-elle.

– Elle est merveilleuse, oui.

Quand il atteignit son pubis, elle plaqua sa paume sur sa toison.

– Vous aimez les rousses?

– J'adore.

– Embrassez-moi là.

Il se laissa glisser sur elle et lui écarta les cuisses. Ses doigts dégagèrent sa petite fente et ses lèvres partirent à la recherche de son clitoris.

– Oui, mon petit bouton, comme ça... gémit-elle. Lèche-moi bien. Oui, fais-moi jouir...

– Pas sans moi.

– Après, oui, mais c'est trop bon maintenant... Continue, ne t'arrête pas surtout.

Il voulut accélérer sa succion, mais il se sentit subitement comme engourdi. Ses yeux se fermaient, il éprouvait des bourdonnements d'oreille. Il se redressa sur ses coudes.

– Je ne sais pas ce que j'ai, dit-il. Je suis tout chose.

– Ça doit être l'émotion.

– Non, c'est comme si j'avais trop bu.

– Ça va passer. Repose-toi un peu.

Il s'endormit comme une masse entre ses cuisses. Quand il se réveilla le lendemain matin, il était seul.

« Qu'est-ce qu'il m'est arrivé? » se demanda-t-il.

Il réalisa en s'habillant. Son portefeuille était vide. Son chéquier et ses cartes de crédit avaient disparu. Les clefs de sa voiture aussi.

– Ah! non, ce n'est pas vrai. Je rêve...

Sa Golf n'était plus au garage, elle non plus.

« Quel pauvre con je suis! Pour du bel entôlage, c'est réussi! J'ai eu affaire à une sacrée salope et je ne sais même pas qui elle est... »

Il ne lui restait plus qu'à aller porter plainte.

– Votre voiture, on la retrouvera certainement un jour, lui dit un inspecteur. Quant à la fille, ça c'est une autre histoire. En ce moment sur la Côte, elles sont des dizaines à michetonner ainsi.

Effectivement il devait récupérer sa Golf deux jours plus tard, mais en piteux état. Sa conductrice l'avait réduite à l'état d'épave. Elle était entrée en collision avec un autre automobiliste à un carrefour, en plein centre de Nîmes. Elle était dans son tort et avait rempli le constat à l'amiable qu'elle avait signé de son nom. Il risquait même une comparution devant le tribunal d'instance et la commission départementale du retrait de permis de conduire.

« Si jamais je la retrouve, celle-là, se dit-

il, elle passera plus qu'un mauvais quart d'heure! »

Nadia, elle, était revenue sur Nice, où elle prit dans ses filets un industriel esseulé, qui commit l'erreur de l'inviter chez lui, en l'absence de sa femme et de ses enfants. La vision fugitive de son corps nu et quelques caresses lui coûtaient une chaîne hi-fi, une télé et quelques bibelots auxquels il tenait. Lui aussi comprit qu'il avait été drogué par la trop belle auto-stoppeuse.

Le pigeon suivant fut un avocat marseillais qui se croyait irrésistible et qui, dans l'aventure, perdit sa GT Turbo. Il y eut ensuite un banquier, un jockey célèbre...

Pendant trois semaines, elle usa ainsi de ses charmes pour dépouiller ceux qui croyaient avoir fait sa conquête. Des chéquiers, des cartes de crédit, elle ne savait plus lesquels utiliser. Les voitures, elle n'avait que l'embarras du choix. La belle vie, quoi! Elle allait de palace en palace. Elle écumait les boutiques de mode. Rien n'était trop beau pour elle. Des vacances comme ça, c'était le super-pied...

Les plaintes s'accumulaient sur le bureau des inspecteurs de Nice. Nadia, mollement recherchée, parce qu'elle n'était pas la seule à abuser de la crédulité et de la naïveté des hommes, restait insaisissable. Les enquêteurs arrivaient toujours trop tard. Ce qui les étonnait cependant c'était qu'elle ne consommait jamais. Ses abandons étaient purement platoniques. Elle promettait beaucoup mais donnait

peu. Quelques caresses qu'elle prodiguait ou consentait à recevoir...

Les vacances tiraient à leur fin. Nadia évoluait toujours dans le même périmètre, de Nice à Saint-Tropez. C'était maintenant une fille très bronzée. Son teint couleur caramel, ajouté à sa rousseur naturelle, la rendait très désirable. Elle préférait faire du stop, d'une part parce qu'elle ne pouvait garder longtemps les voitures qu'elle volait, de l'autre parce qu'elle voulait et avait besoin de faire de nouvelles dupes.

Un après-midi qu'elle levait le pouce au carrefour de la Foux, un coupé Mercedes s'arrêta près d'elle. Une grande femme blonde était au volant, vêtue comme elle d'un mini-short et d'un tee-shirt.

– Où vas-tu? lui demanda-t-elle.

– A Saint-Trop', répondit Nadia.

– Ça tombe bien, moi aussi. Je te dépose où? Tu as un point de chute?

– Non, sais pas... Où vous voudrez.

– Qui vas-tu retrouver?

– Personne ne m'attend.

– Moi je suis au *Byblos*. J'ai une grande chambre, Je pourrais te loger, parce que tu me plais bien.

Ça, c'était le bouquet! Elle était en train de se faire draguer par une femme... Après tout, pourquoi pas? Elle courait moins de risques au départ qu'avec un homme, et puis elle avait une belle voiture.

– Tu es okay? insista la conductrice.

– Oui, mais je suis plutôt fauchée.

– Aucune importance. Avant, je dois voir quelqu'un à Pampelonne. Ça te dit?

– Sûr.

– Tu n'as pas peur de faire du stop toute seule?

– Non, la preuve.

– Oui, mais moi je suis une femme.

– C'est la carrosserie qui compte.

Elles n'avaient parcouru que quelques kilomètres lorsque la blonde empauma son genou. Nadia la regarda.

– Vous vouliez sans doute changer de vitesse? demanda-t-elle.

– Ne sois pas bête. Tu sauras que j'aime beaucoup les jolies filles comme toi et que je sais les aimer. Tu as quelque chose contre?

– Sais pas, bougonna-t-elle.

La femme s'appelait Justine. A trente ans, elle avait un poste de direction dans une firme de produits de beauté. Au club où elle l'emmena, elle avait l'air d'être très connue. Tout le monde était nu, au bar comme sur la plage.

– On dirait que tu as fait un chopin? lui dit un garçon.

– J'en saurai plus tout à l'heure. Tu viens? On va se baquer.

Nadia la suivit et prit une cabine. Elle enfila son string et en ressortit. Justine était dans le même manque de tenue que les autres. Nadia remarqua son pubis : il était entièrement rasé sur les aines et il n'y avait qu'une petite touffe de poils blonds à la limite de sa fente.

– Tu vas me faire le plaisir de te mettre à poil, toi aussi, lui dit-elle. Tu es ridicule ainsi, ajouta-t-elle en lui enlevant le string. Dis donc,

une fourrure comme la tienne, ça ne court pas les rues.

Justine batifola avec elle dans l'eau. Des jeux qui lui permirent d'éprouver la fermeté et l'élasticité des seins et des fesses de Nadia.

– Je sens qu'on va bien s'entendre, lui confia-t-elle en l'embrassant dans le cou.

Les palaces, elle connaissait, depuis le temps, mais le *Byblos*, c'était autre chose. Quel luxe! Quelle débauche de couleurs! Ces loggias qui s'ouvraient sur la piscine... Tous ces gens qui respiraient l'opulence, ces hommes qui semblaient si sûrs d'eux, ces jolies femmes qui s'exhibaient... Elle se sentait d'autant plus cloche avec son baluchon que Justine était très à l'aise. Là aussi, elle évoluait comme si elle avait été chez elle.

– Nous serons deux cette nuit, dit-elle à la réception. J'ai ramassé un petit oiseau tombé du nid. Elle restera peut-être plusieurs jours.

– Comme madame voudra, répondit l'homme aux clefs d'or avec un petit sourire entendu.

La chambre, c'était une suite. Elle devait faire plus de cinquante mètres carrés.

– Tu fais comme chez toi, lui dit Justine. Au fait, je ne sais même pas comment tu t'appelles...

– Nadine.

– C'est joli comme prénom. Mets-toi à ton aise, ma biche. Pas de fausse pudeur entre nous. Tu as vu tout à l'heure? Ici pas de complexes, pas de tabous.

Justine n'avait pas grand-chose à enlever

pour se mettre nue, « Nadine » non plus. Elle l'imita.

– Tu veux prendre un bain? lui demanda-t-elle.

– Oui, répondit-elle, j'aimerais bien.

– Vas-y, je te rejoins.

Elle s'était laissée littéralement couler quand Justine enjamba la baignoire à son tour.

– Debout, ordonna-t-elle, je vais te laver.

Nadia se leva. Justine la doucha et se mit à la savonner. Une caresse appuyée sur les seins, qu'elle soupesa avant de les pétrir, de les embrasser.

– Comme tu es belle! dit-elle.

Après la poitrine ce fut au tour des fesses, des cuisses, du ventre. Justine joua avec sa toison.

– Tu as une crinière de lionne, ma chérie. Ecarte bien tes cuisses, surtout.

C'était la première fois que des doigts féminins la pénétraient. Ils étaient doux. Elle s'ouvrait au maximum pour mieux les sentir et elle avait mis ses mains sur les épaules de Justine, qui se méprit sur ses intentions et se laissa tomber à genoux devant elle. Sa langue prit le relais.

« Je suis en train de devenir lesb', se dit Nadia, mais c'est vachement bon de se faire peloter par une gouine... » Elle râla en exhalant son plaisir. Justine se releva et la serra fortement contre elle. Elle lui donna un très long baiser.

– Ce soir, ce sera à toi de me faire jouir. Tu veux bien?

– J'essaierai, parce que je ne suis pas très douée.

– Je t'apprendrai, ma caille, c'est enfantin.

Elle avait de la classe, cette Justine. Une vraie vicieuse, mais une salope qui paraissait très riche. Elle allait avoir une drôle de surprise tout à l'heure, quand elle se réveillerait. Elle se promettait de tout lui gaucher. Rien, elle ne lui laisserait rien. Ça lui apprendrait à préférer les filles aux garçons.

Comme prévu, Justine s'endormit alors que Nadia ne s'était livrée qu'à quelques préliminaires anodins. Une fois de plus la drogue avait fait son effet. Elle la secoua pour s'assurer que son sommeil était profond. Rassurée, elle entreprit de fouiller ses bagages et fit main basse sur tous ses bijoux, son argent, son chéquier, ses cartes de crédit et... les clefs de la voiture.

« Et puis zut! se dit-elle, j'emmène tout. Je trouverai toujours à fourguer ses fringues. Je voudrais voir sa gueule demain matin quand elle se retrouvera complètement à poil... »

Et Nadia reprit la route. Pas longtemps : deux jours avant sa remontée sur Paris, elle commit l'erreur d'accompagner un turfiste qui voulait assister à une réunion nocturne, à Cagnes-sur-Mer. Elle ne devait jamais savoir si le cheval qu'elle avait joué avec l'argent de sa future victime avait gagné ou perdu. Au pesage, il y avait une spectatrice observatrice qui la reconnut et alla prévenir les policiers des Jeux.

Nadia Sauvage est aujourd'hui en prison, où elle attend d'être jugée.

UNE CHEVROLET AU GAGNANT

« *Snorkel Lounge* », *Kingsland (Georgie). Samedi : Soirée privée réservée aux couples. Concours de la rencontre la plus érotique. Premier prix : une Chevrolet 1957 en parfait état. Dîner-spectacle. Show. Strip-tease. Entrée : 120 dollars tout compris.*

Ce n'était pas le genre d'annonces que publiait le *Morning Atlanta*, mais celle-ci était encadrée sur deux colonnes en tête de la rubrique locale. Il y avait un numéro de téléphone pour les réservations, qui devaient être confirmées par lettre et accompagnées d'arrhes.

Jimmy Briton commençait seulement à lire son journal en terminant son breakfast. Il relut le texte et appela sa femme.

– Dolly, as-tu déjà lu la presse ce matin? lui demanda-t-il.

– Non, pourquoi?

– Il y a une pub marrante.

– C'est quoi?

– Tu regarderas. Ça sort vraiment de l'ordinaire...

Jimmy Briton était un cadre moyen de trente-

deux ans, un grand blond, très play-boy. Dolly, vingt-huit ans, était aussi dorée que lui. Plus petite, mais une silhouette qui n'avait rien à envier à celle de son longiligne de mari.

– Qu'est-ce que c'est encore que cette connerie? dit-elle.

– Ça te dirait d'y aller?

– Pour voir ou pour participer?

– On verra bien comment ça se passe. Il sera toujours assez tôt pour se décider sur place.

– Ça doit être encore un attrape-nigaud pour bonshommes et bonnes femmes dérangés.

– Tu feras comme tu voudras, moi j'y vais.

Dolly était en nuisette, une petite chemise en soie qui lui arrivait en haut des cuisses. Ses seins, avec leur large aréole brune, étaient apparents à travers le léger tissu, le triangle touffu et les fesses également. Jimmy les effleura en passant près d'elle pour aller téléphoner.

– Tu sais que tu as le plus joli petit cul du monde? dit-il.

– Oui, mais ce n'est pas le moment. Tu vas encore te mettre en retard.

Il l'attira à lui et fit glisser les bretelles sur ses épaules.

– Laisse-moi, dit-elle. J'ai du travail, moi...

– Juste un petit câlin pour me donner du courage.

– Tu n'es pas à jeun, non?

Dolly se retrouva coincée contre la table de la cuisine. Jimmy l'avait allongée dessus et relevait sa nuisette.

– Tu ne vas pas me prendre comme ça?

– Je vais me gêner! répondit-il. Moi, le matin, ça me met en forme.

Les cuisses cisaillées par le formica, les seins écrasés sur la toile cirée, son seul horizon était les tasses à café vides.

– C'est cette annonce qui te donne des idées? demanda-t-elle.

– Peut-être. J'ai hâte d'y être...

Elle le subit en soupirant. Avec lui il fallait toujours s'attendre à un assaut imprévu, n'importe où et à n'importe quelle heure.

– Tu devrais voir un médecin, dit-elle quand elle put se dégager de son étreinte.

– Pour quoi faire? Je suis en bonne santé.

– Trop bonne justement. Tu devrais te faire prescrire des calmants.

– En tout cas, ce n'est pas toi qui risquerait de gagner cette Chevrolet.

– Qu'est-ce que tu en sais?

Il avait encore trois jours à attendre, Jimmy, pour satisfaire sa curiosité. Il s'était inscrit et aurait bien voulu avoir des détails sur cette soirée spéciale, mais la personne qui lui avait répondu au téléphone l'avait laissé sur sa faim.

– Vous verrez par vous-même. Nous présentons quelques numéros de variétés. Pour le concours proprement dit, nous faisons appel à l'imagination des spectateurs et nous leur laissons carte blanche pour se produire sur scène. Nous sommes sûrs que cela vous plaira parce que c'est une première, de l'inédit.

Le *Snorkel Lounge* était bondé lorsque Jimmy et Dolly y pénétrèrent.

– Est-ce que cela vous intéresse de concourir? leur demanda une hôtesse.

– Ça consiste en quoi? répondit Jimmy.

– Vous vous ferez une idée avec nos attractions... L'érotisme, vous savez ce que c'est?

– Oui, bien sûr.

– Nous vous ferons une réduction de vingt dollars et puis, si vous êtes élu, vous gagnez cette magnifique voiture que vous avez dû voir dans le hall.

– Qu'en penses-tu, Dolly?

– Moi, je suis venue ici pour regarder, pas pour m'exhiber.

Le premier numéro fut assez banal. Une effeuilleuse qui se déshabilla lentement au rythme d'une musique syncopée mais ne mit pas beaucoup de cœur à l'ouvrage. Le deuxième fut plus émoustillant. Deux « lesbiennes » qui se dévêtirent mutuellement avant de mimer leurs amours saphiques. Leur succéda un couple qui entra dans le vif du sujet. Dolly n'avait jamais assisté à du *hard core*. Elle en parut bouleversée.

Jimmy, lui, se trémoussait sur sa chaise. Ces strip-tease, ces attouchements, ces pénétrations, qui n'étaient pas feintes, l'avaient mis au comble de l'excitation.

– Qu'est-ce que ça va être tout à l'heure! dit-il à sa femme.

– Tu n'es qu'un sale vicieux, lui répondit-elle. Je me demande bien ce que je fais là.

– Tu t'informes, ma chérie. Si seulement ça te donnait des idées...

Les pros avaient quitté la scène. Il y eut un temps mort qui dura longtemps au gré de Jimmy et des autres spectateurs. Enfin un animateur écarta le rideau rouge, salué par un tonnerre d'applaudissements.

– Mesdames et messieurs, annonça-t-il, nous sommes au regret de vous annoncer qu'aucun couple n'a fait acte de candidature. Dans ces conditions, le concours ne pourrait avoir lieu. Aussi avons-nous décidé pour satisfaire notre aimable clientèle de procéder à une loterie, à un tirage au sort en quelque sorte.

« Chaque table va se voir attribuer un numéro. Les heureux gagnants seront invités à prendre la place de nos acteurs maison et à nous montrer ce qu'ils sont capables de faire. Réservez un bon accueil à nos hôtesses et étonnez-nous... Ce soir, c'est la fête de l'érotisme. Libérez-vous, éclatez-vous! Profitez de cette occasion unique que nous vous offrons pour vous défouler, pour réaliser enfin vos fantasmes...

« Et n'oubliez pas qu'une remise automatique de vingt dollars vous sera acquise avant même de vous produire. Dernière précision : il n'est pas obligatoire que les couples soient légitimes. Au contraire!

Jimmy était à la table vingt-huit. Son numéro sortit le premier. Il se leva à la demande du speaker. Dolly resta assise.

– Monsieur, si vous voulez bien monter sur scène, lui demanda-t-il. Madame n'a pas l'air très décidée?

– Oh! non, pas du tout! répondit-elle.

– Qu'est-ce que je vais faire, moi? s'inquiéta Jimmy.

– C'est ce que tu voulais, répliqua sèchement Dolly.

– Ne vous inquiétez pas, monsieur, poursuivit l'animateur. Il va bien se trouver dans l'assistance une jeune femme qui acceptera de vous servir de partenaire. Cela n'en aura que plus de piment pour vous, pour elle, et pour nous naturellement.

Ce fut une grande brune qui le rejoignit.

– Tout est permis ce soir, annonça le meneur de jeu. Etonnez-nous si vous voulez gagner. Libérez-vous de tous vos tabous... Monsieur, c'est à vous de commencer.

Jimmy prit la femme dans ses bras et l'embrassa. A travers le tissu de sa robe, il palpa les seins, les fesses, les cuisses. Il la tourna dos au public et releva lentement le vêtement, découvrant la lisière des bas, les jarretelles, la petite culotte de soie noire. Ses mains s'infiltrèrent sous l'élastique qu'il fit glisser sur les hanches.

– Monsieur va directement au but, commenta l'animateur, et madame tient parfaitement son rôle. On peut les applaudir.

– Oh! s'exclama Dolly.

– Ne troublons pas nos acteurs, lui lança le speaker. Laissons-les se concentrer.

La femme leva les pieds l'un après l'autre pour se débarrasser du slip qui entravait ses chevilles. Jimmy s'attaqua aussitôt au zip de la robe, qu'il fit descendre jusqu'à la taille. Il dégrafa le soutien-gorge qu'il jeta au loin en même temps que son vêtement. Ses fesses

apparaissaient en gros plan. Il les avait prises à pleines mains, les comprimant, les séparant. Sa partenaire gloussait comme une petite folle. Elle n'avait plus sur elle que ses bas et son porte-jarretelles. C'est alors qu'il lui fit faire volte-face, lui emprisonnant les bras dans le dos pour mieux la livrer aux regards cupides des spectateurs.

Ses seins étaient aussi fermes qu'opulents. Une épaisse toison recouvrait son pubis. Jimmy se laissa tomber à genoux devant elle et enfouit sa tête dans la fourche de ses cuisses. C'en était trop pour Dolly qui se leva et quitta la salle... Son mari ne s'était aperçu de rien. Il était tout à son cunnilingus. La femme serrait ses seins l'un contre l'autre, les yeux au plafond.

– Madame peut participer également, annonça le disc-jockey. C'est un duo, pas un solo!

La partenaire de Jimmy avait dû prendre son plaisir car son visage était passé par des expressions qui ne trompaient pas. Elle l'aida à se remettre sur ses pieds et l'enlaça.

– A poil! cria quelqu'un.

Elle n'avait pas attendu pour déboutonner sa veste. Tout en l'embrassant, elle dénoua la cravate et, avec des gestes calculés, enleva sa chemise. Le pantalon suivit avec les souliers et les chaussettes qui n'avaient rien d'érotique. Pour le slip, elle prit tout son temps, caressant son sexe à travers le coton. Quand elle le libéra il était en érection. Elle se colla contre lui et le massa. S'il avait osé, il l'aurait fait basculer sur le plancher et l'aurait possédée.

Les deux mains sur les hanches il suivait le déroulement de sa masturbation. Elle, lui lançait des petits coups d'œil pour suivre les progrès de celle-ci.

– Donne-moi ta bouche, toi aussi, lui dit-il.

Elle ne se fit pas prier. Il pesa sur sa nuque pour mieux s'enfoncer entre ses lèvres. Son désir était tel qu'il éclata presque aussitôt. Il chercha Dolly des yeux pour voir sa réaction. Elle n'était plus là.

– Il ne manquait plus que ça, dit-il en maugréant et en ramassant ses vêtements.

– Quelque chose qui ne va pas, mon chou? demanda sa partenaire.

– Oui... non, répondit-il, ma femme... Elle n'a pas supporté.

– Ce n'est pas grave, je suis là, moi.

– Ce n'est pas pareil.

– Merci du compliment, mais je peux vous tenir compagnie en son absence.

– Vous êtes seule?

– Toujours, je fais partie intégrante de la boîte.

– Vous m'en direz tant...

– Il faut bien vivre, non?

– Je me disais aussi que vous aviez une technique qui sortait de l'ordinaire.

– Vous m'offrez un verre?

– Au point où j'en suis, oui.

Il était rhabillé. Elle était restée nue et le suivit jusqu'à sa table.

– Vous n'avez pas peur de prendre froid? lui demanda-t-il.

Elle éclata de rire, se pencha vers lui, écrasant ses seins sur la table.

– Comme je vais sûrement être obligée de recommencer dans pas longtemps, autant être prête pour un autre tour.

Une professionnelle, il avait eu affaire à une pro. Pour un concours d'amateurs, c'était plutôt raté. Enfin, il avait pris son pied et économisé vingt dollars. Et cette fille était bien roulée, conviviale. Il sirota son mauvais champagne avec elle. Elle était drôle, amusante, sans complexes.

– Et vous faites cela souvent? demanda-t-il.

– Non, ce soir c'est exceptionnel. La clientèle commençait à se lasser des strip, alors on a décidé d'innover. Original, non?

– Vous en faisiez, vous?

– Que ça jusqu'à aujourd'hui, mais je vais continuer.

– J'aimerais bien vous voir.

– Vous avez eu droit à mieux, non?

Sur la scène, un autre couple était en action. Il en était arrivé au même stade que Jimmy et la fille.

– Au pis aller, on est ex aequo, dit-elle. Je crois même qu'on est en train de perdre.

L'homme avait pris la femme par les hanches et l'avait obligée à nouer ses jambes autour de sa taille. Il lui imprimait un mouvement de balancier en la possédant.

– C'est dommage qu'on n'y avait pas pensé! regretta Jimmy.

– C'était à vous de prendre l'initiative...

– Plus loin, toujours plus loin! hurlait le disc-jockey. Une option sérieuse vient d'être prise sur la Chevrolet. Mais le concours ne fait que commencer...

Des étreintes, des pénétrations, il y en eut pendant plusieurs heures. C'était un spectacle fou. Jamais Jimmy n'aurait imaginé que des couples puissent s'exhiber ainsi. La libéralisation du sexe avait fait d'énormes progrès, ces dernières années. Il en était là de ses pensées, lorsque la fille lui demanda.

– Et si on retournait leur faire voir de quoi on est capables?

– Faire mieux me paraît difficile.

– Non, j'ai mon idée. Venez...

Elle le prit par la main et l'aida à remonter sur scène.

– Il y a quelque chose qu'ils n'ont encore pas vu, dit-elle. Je vais vous déshabiller et vous faire une fellation comme tout à l'heure.

– Banal, non?

– Peut-être, mais ce ne sera qu'un préliminaire. Vous allez m'enculer.

– Quoi?

– Oui, ils ont bien dit plus loin? Eh bien, on y va!

Les flashes crépitèrent quand elle s'arc-bouta contre un praticable du décor et tendit un doigt vers ses fesses. Jimmy hésita avant de la pénétrer et interrogea la salle du regard.

– Ce soir, il n'y a pas de sens interdit, le rassura l'animateur. Puisque madame vous y invite gentiment, ne vous privez pas d'un plaisir inattendu.

Il n'avait jamais sodomisé une femme, Jimmy, mais sa partenaire venait à sa rencontre. Elle devait être anale, car elle jouait de sa croupe comme si elle donnait la préférence à ce genre de possession.

– Vite, lui dit-elle, dépêchez-vous.

Il jouit très vite. Elle l'expulsa d'elle et fit face au public.

– Et voilà, lança-t-elle. Vous êtes contents? Qui dit mieux?

A trois heures du matin, le speaker annonça que Jimmy et sa partenaire étaient les heureux gagnants de la voiture. Il se voyait déjà au volant...

– Comment va-t-on faire pour partager? lui demanda la fille.

– Je vous rachète votre moitié. Ça vous irait?

– Oui, combien?

– Aucune idée. Il faudra se renseigner pour savoir ce qu'elle vaut.

Il faisait jour quand il rentra chez lui. Dolly l'attendait au salon. Robe de chambre boutonnée jusqu'au menton et descendant jusqu'aux pieds, le sourcil froncé, la lèvre pincée, les bras croisés.

– Alors, résultat des courses? demanda-t-elle.

– Tu ne me croiras jamais : j'ai gagné. J'ai été le meilleur.

– Dans ces conditions, tu iras glaner des succès sur un autre champ de courses que le mien. Tu n'es qu'un psychopathe doublé d'un narcissiste, d'un exhibitionniste, d'un obsédé, d'un...

– C'est bientôt fini ta litanie? L'essentiel, c'est que nous allons en jeter plein la vue aux

voisins avec ce wagon. Parce que c'est un monument, cette voiture.

– Terminé pour moi. Tout est fini entre nous. Je ne veux plus partager la vie, le lit d'un pervers...

Pendant deux jours, Jimmy essaya par tous les moyens de ramener Dolly à la raison. Elle restait de glace, ne lui adressait plus la parole, ne répondait plus à ses questions. C'était une situation des plus pénibles pour lui. Elle devait même devenir inextricable.

Un matin, bien avant l'heure du laitier, deux policiers – qui s'étaient fait ouvrir la porte par un serrurier, comme la loi les y autorisait – firent irruption dans sa chambre à coucher.

Dolly Briton bondit de son lit comme un diable d'une boîte.

– Qui êtes-vous? demanda-t-elle. Que signifie?

– *Sodomy laws*, répondit le shérif Bill Smith.

– *What?*

– Simple vérification. Est-ce que Jimmy Briton vous sodomise?

– Quelle question! Je ne comprends pas?

– Et ça, ça vous dit quelque chose? poursuivit-il en étalant une série de photos sur un petit meuble. Vous le reconnaissez? C'était au *Snorkel Lounge*, l'autre soir.

– Jamais vu une chose pareille, répondit-elle.

– C'est criant de vérité pourtant, et en couleurs... Mais la question n'est pas là. Est-ce que votre mari se livre sur vous à des actes considérés comme contre nature et désormais anticonstitutionnels parce que incompatibles avec la procréation?

– Demandez-le-lui...

– C'était un concours, répliqua Jimmy Briton. Je n'étais pas tout seul et tout le monde le savait. Il y avait de la publicité dans le *Morning Atlanta.*

– Vous reconnaissez donc les faits? C'est bien vous, sur ces photos?

– Oui, c'est moi et alors? Ce n'est pas un crime?

– Si, justement.

– C'est nouveau!

– Comme vous dites. Si vous voulez bien vous habiller et nous suivre, nous vous notifierons votre inculpation en même temps que nous vous ferons connaître vos droits. Vous, madame, nous vous convoquerons si nous avons besoin de votre témoignage.

Au bureau du shérif, Jimmy Briton se retrouva en bonne compagnie. Il y avait onze couples qui attendaient de comparaître en même temps que lui. Ils furent tous mis hors de cause parce qu'ils avaient fait preuve de moins d'audace que lui et sa partenaire. Eux deux furent inculpés de crime par acte lascif, sexuel et impudique, la toute récente loi de Georgie définissant la sodomie comme telle.

Ils ne sont pas seuls en prison. Les deux propriétaires du *Snorkel Lounge*, le gérant et le disc-jockey ont été écroués, eux aussi. Quant à Dolly Briton, qui a demandé le divorce, elle cherche un acheteur pour la Chevrolet modèle 1957, qui lui est revenue de droit.

LES RACKETTEURS N'ÉTAIENT PAS DE BOIS

Des clients comme ces deux-là, le gérant du *Quickly* de Chambéry ne se souvenait pas en avoir vu. Ils étaient arrivés un peu avant minuit et, depuis deux heures, ils commandaient bouteille sur bouteille de champagne, et pas n'importe lequel, du Dom Pérignon. Ou bien ils avaient des moyens que ne permettait pas de supposer leur « look », ou bien ils allaient connaître leur douleur au moment de l'addition. Six « roteuses », comme ils disaient, à trois cents francs pièce, cela faisait près de deux mille!

Ils étaient là, près de la piste de danse, détendus, rigolards, s'éclatant en regardant les numéros de strip-tease, invitant les filles qui leur plaisaient à vider une coupe avec eux, s'amusant à défaire les nœuds des tabliers des petites serveuses qui passaient à proximité de leur table. Leur comportement plutôt trivial indisposait aussi bien les autres spectateurs et danseurs que les filles de salle, mais c'était à elles que le gérant faisait les gros yeux lorsqu'elles protestaient.

Qu'est-ce qu'ils pouvaient se marrer, ces deux-là! Ils se sentaient comme chez eux. A l'aise... Sur le coup de trois heures du matin, alors que la dernière effeuilleuse agitait son slip à bout de bras, une des employées poussa discrètement sur la nappe une soucoupe sur laquelle se trouvait un petit papier plié en quatre. L'un d'eux le déplia et se leva d'un bond.

– Amenez-moi le taulier, rugit-il!

Le gérant accourut, les paumes en avant.

– Je vous en prie, monsieur, pas de scandale, s'il vous plaît, dit-il. Quelque chose qui ne va pas?

– Tu nous prends pour des caves? On n'est pas à Pigalle ici, et nous ne sommes pas des touristes.

– C'est que monsieur et son ami ont beaucoup bu. Notre meilleur champagne...

– Tu ne dois pas avoir souvent affaire à la police économique. Ton champ', ce n'est jamais que de la limonade.

– Je peux vous faire un discount de dix pour cent, exceptionnellement, parce que vous êtes de bons clients.

– Des nèfles, tu entends? Tu auras que dalle et estime-toi heureux qu'on ne casse pas tout!...

– C'est du racket! je vais me plaindre. Vite, vous autres, téléphonez au commissariat.

Le gérant se retrouva soulevé de terre, solidement agrippé par le col de son veston, tandis que l'autre consommateur sortait un pistolet de sa ceinture et braquait ceux et celles qui se trouvaient encore dans la salle.

– On ne bouge pas, ordonna-t-il. Tout le monde assis, les mains sur la table... Pour commencer, tu vas nous faire servir une autre bouteille par la petite brune qui est au bar. Et comme on est des esthètes, tu vas faire repasser tes greluches. Qu'on les voie se désaper encore une fois...

– Mais je ne peux pas! Ça va être l'heure de la fermeture.

– Ce soir, c'est nous qui fermons, et tout de suite. On sera plus tranquilles. Assieds-toi, on t'offre un glass. Toi aussi, ajouta-t-il à l'adresse de la serveuse qui arrivait avec son seau à glace. Alors, tu les fais revenir, tes nanas?

Les filles avaient déjà fait plusieurs passages. Elles remontèrent sur scène pour un numéro qui n'était pas prévu au programme. Le gérant sentait la sueur lui perler dans le cou et la serveuse serrait ses genoux l'un contre l'autre en tirant sur l'ourlet de sa courte jupe. Les clients, qui étaient encore une vingtaine, douze hommes et huit femmes, étaient tenus en respect par les deux clients qui commentaient les strip.

– Celle-là, elle a un trop gros cul, dit le premier.

– Et la petite grosse à côté, tu as vu ça? Elle a des bleus partout. Elle doit se faire dérouiller quand elle rentre chez son julot...

Aucune des actrices ne fut épargnée. Les quolibets fusaient quand l'un des braqueurs se leva pour faire le tour de l'assistance. Il dévisagea les femmes.

– Je suis sûr que parmi elles, il y en a qui sont mieux foutues, dit-il.

– C'est bien possible, répondit son complice. Il n'y a qu'à vérifier.

– Allez, tout le monde en piste! ordonna celui qui avait émis l'idée de ce strip-tease amateur.

Il y eut quelques protestations dans le clan des hommes, vite réfrénées par des menaces ou des coups de crosse. Les huit femmes montèrent sur scène et commencèrent à se déshabiller. Elles étaient gauches et se regardaient, inquiètes.

– Plus vite, les souris, et ne trichez pas, dit le braqueur. On vous veut à poil, complètement à poil. Qu'est-ce que tu en dis, toi? ajouta-t-il à l'adresse de la serveuse. Comment tu t'appelles déjà?

– Janine, monsieur.

– Moi, c'est Mario, lui Fredo. Tu sais que tu es une belle petite poulette? Tu devrais faire du strip, toi aussi.

– Oh! non, monsieur.

– Lève-toi.

Mario l'obligea à s'asseoir sur ses genoux et posa sa main sur sa cuisse.

– C'est dodu, c'est ferme tout ça. Et ça met des bas. Tu te rends compte, Fredo?

Maintenant, toutes les femmes étaient nues. Elles se tenaient immobiles, les mains croisées sur leur pubis.

– Qu'est-ce qu'elles ont l'air gourdes! s'exclama Fredo.

– Oui, répondit Mario. Des vraies godiches.

– On va faire travailler un peu cette petite Janine et sa copine. A vous de jouer.

– Vous voulez qu'on fasse comme elles? demanda la serveuse.

– Parfaitement, à poil comme tout le monde. Il n'y a pas de raison. Tu n'y vois pas d'inconvénient, toi le taulier?

– Non, non, opina de la tête celui-ci.

C'était sans doute parce qu'elles voyaient les strip-teaseuses s'exhiber tous les soirs que le numéro de Janine et de sa collègue fut aussi bien réussi.

– Celles-là, elles m'excitent vachement, dit Mario, et je me les ferais bien...

– Qui t'en empêche?

– Tu fais le pet pendant?

– Sûr, répondit Fredo en faisant un moulinet avec son arme.

Mais Janine et sa copine s'étaient enfuies dans les coulisses.

– Les garces! grogna Mario. Je vais leur chauffer le cul, à ces deux-là!

Il les rattrapa côté cour et les ramena de force dans la salle. Il fit s'asseoir Janine face à lui sur ses cuisses tandis que Fredo maintenait l'autre fille à genoux près de lui.

– Quand on travaille dans une boîte à putes, on ne joue pas les mijaurées, dit-il en lui tirant les cheveux. Tu as intérêt à te laisser faire et à la fermer, sinon ça va être ta fête, petite conne.

Il l'écartela pour la pénétrer, lui pétrissant les seins à lui faire mal.

– Des pétasses comme toi, tu sauras que c'est juste bon à faire le tapin. Tu aimerais que je te mette au turf?

– Non, répondit Janine en gémissant.

– On en reparlera.

Ce fut un viol brutal, qui se termina par une bourrade qui fit choir Janine sur le parquet.

– Tu restes là et tu ne bouges plus, ordonna Mario. A toi, Fredo...

Lui releva l'autre fille et la plaça dans la même position que sa copine. Ainsi, il pouvait mieux surveiller la salle, ces douze hommes qui retenaient leur souffle et n'osaient pas remuer un pouce.

– Il y en a parmi vous qui aimeraient bien être à notre place, hein? lança Mario. Eh bien, si vous êtes sages, on vous fera peut-être une fleur.

Fredo s'offrit également Janine et Mario prit le relais avec l'autre.

– Ça fait quand même du bien! ricana le premier.

– Moi, ça m'a donné plutôt soif.

– Tu as vu cet étalage de fesses? On se croirait dans un camp de nudistes.

– D'après toi, c'est laquelle qui baise le mieux?

– La petite brune.

– On va l'offrir à un mec. Oui, mais lequel? Tiens, celui-là, là-bas près du bar, il a l'air pas mal. Eh! toi, viens par ici...

– Moi? demanda l'homme en pointant un index sur sa poitrine.

– Oui, viens, tu vas nous faire voir de quoi tu es capable. Approche qu'on rigole! Avant, dis-nous, ta nana, elle est sur la scène?

– Non, je suis tout seul.

– Parfait. Tu vois ce petit poulet de grain? Il est à toi. Tu peux en faire tout ce que tu veux...

et étonne-nous, comme disait l'autre tout à l'heure.

– Mais c'est que je ne veux pas avoir d'ennuis...

– Qui te parle de ça? On est entre nous et on se marre. On a bien le droit d'avoir une vie privée, même dans un lieu public. On ne gêne personne. Allez, toi Janine, défringue-le.

La malheureuse serveuse dut s'exécuter.

– Fais-lui une pipe, ordonna Mario.

Elle s'accroupit pour lui prodiguer la caresse qu'on exigeait d'elle. Mario appuyait le canon de son pistolet sur sa nuque.

– Mieux que ça, dit-il. C'est pas une sucette.

– Assez maintenant! intervint Fredo. Je veux le voir la baiser.

Janine était à quatre pattes.

– Prends-la en levrette, dit Mario, mais ne te trompe pas. Les petites putes, elles n'aiment pas qu'on les force par-derrière. Ah! Fredo, tu ne peux pas savoir, je n'ai jamais pris mon pied pareillement...

– Vous ne croyez pas que vous poussez un peu? protesta le gérant.

– Toi, ta gueule! Tu as intérêt à la fermer, sinon on va faire le ménage dans ta taule. Et puis, c'est marre. Vous les mecs, vous n'avez que l'embarras du choix. Vous n'allez pas laisser les nanas faire tapisserie. Profitez-en.

Contraints et forcés, du moins en apparence, les hommes firent leur choix. Et ce fut le début d'une gigantesque partouze. Janine, elle, était toujours en main. Son partenaire, excité par

Mario, ne la ménageait pas. Il se révélait même un sadique en puissance.

– C'est la grande baise ce soir, disait Mario. Défoncez-vous! Vous n'êtes pas près de pouvoir recommencer...

A quatre heures du matin, ils étaient passablement éméchés quand ils décidèrent de lever le siège. Ils allaient sortir en titubant lorsque le gérant les rattrapa et retint Mario par le bras.

– Vous ne l'emporterez pas en paradis, dit-il.

– T'entends ça, Fredo? lui qui croyait qu'on était venus pour le racketter alors qu'on voulait juste s'amuser un peu... Tu ne sais pas qui on est, alors on va te donner une petite leçon, ajouta-t-il en prenant une bouteille sur une table et en la lançant derrière le bar.

– Qu'est-ce que tu vises bien! s'exclama l'autre en l'imitant.

– Vous n'allez pas tout casser! s'indigna le gérant. C'est mon outil de travail ici. Si c'est de l'argent que vous voulez, je vous en donnerai.

– Pas con, ce taulier, dit Mario. On ne lui demande rien et c'est lui qui propose. Eh bien, d'accord, on veut bien se montrer conciliants, pour une fois. Aboule le fric.

Ils ne laissèrent pas la moindre pièce de monnaie dans le tiroir-caisse et prirent même le pistolet qui était caché sous une pile de papiers.

– On ne peut plus se fier à personne, dit Fredo. Est-ce que tu as au moins un permis de détention d'arme? Tu sais, Mario, qu'il était capable de nous tirer comme des lapins? Allez,

ciao la compagnie! On ne sera sûrement pas de revue mais on gardera un bon souvenir de vous. Ah! j'oubliais... est-ce que quelqu'un pourrait nous prêter sa tire? Juste pour quelques kilomètres?

Comme personne ne bougeait, Mario se fit menaçant.

– Videz vos poches!

Plusieurs trousseaux de clefs furent jetés sur les tables. Fredo opta pour une Alfa Romeo.

– Dernier conseil : motus et bouche cousue. Vous ne nous avez jamais vus. Vous ne nous connaissez pas. Sinon gare, on reviendra.

Dès que le gérant entendit la voiture s'éloigner, il appela Police-Secours. Des barrages furent établis sur toutes les routes. L'Alfa fut repérée près d'Aix-les-Bains, mais les deux hommes réussirent à échapper à leurs poursuivants. Ils abandonnèrent le véhicule et arrêtèrent un automobiliste, qu'ils éjectèrent de son siège. Quelques kilomètres plus loin, alors qu'ils revenaient sur Chambéry, ils étaient interceptés.

Mario et Fredo ont été inculpés de viol et de vol qualifié, mais le client trop complaisant qui avait cédé à ses pulsions sera également poursuivi pour attentat à la pudeur.

TROIS MOIS A L'ESSAI

– Tu te souviens de mon amie Virginie? Elle était à notre mariage.

– Oui, et alors?

– Elle vient de se marier, elle aussi, et elle m'en a raconté, des choses. Je n'en suis pas encore revenue...

– Quoi donc?

Leslie James, trente ans, se cala dans son fauteuil et baissa le son de la télévision.

– Dis voir, demanda-t-il à sa femme, Jennifer, une grande blonde de vingt-cinq ans qui partageait sa vie depuis quatre ans déjà.

– Il paraît que son mari, Jack, lui fait l'amour comme il n'est pas permis.

– Naturellement, tu ne pourrais pas en dire autant de moi?

– La question n'est pas là. Nous nous aimons et c'est le principal.

– Et qu'est-ce qu'il lui fait de si particulier?

– Il l'embrasse partout, à tel point qu'il réussit à la faire jouir sans même la prendre.

– Et elle t'a raconté tout ça? Vraiment aucune pudeur! Quand les femmes se mettent

à bavarder, on ne sait jamais jusqu'où elles iront. J'espère que tu as été plus discrète qu'elle.

– Et pour cause! Il paraît que son plaisir est sans cesse renouvelé. Il la prend partout et il lui a tout appris : le cunnilingus, la fellation, la sodomie...

– Quel programme! mais ce sont des obsédés, ces deux-là. Tu ne me vois pas te demander des choses pareilles?

– Non, bien sûr.

– Moi, j'ai été élevé selon certains principes et je suis pour le mariage chrétien.

– Je m'en suis rendu compte, figure-toi. Tu es le roi des missionnaires.

– Tu regrettes?

– Non, mais c'est parfois monotone. J'ai toujours l'impression d'être nettoyée comme un verre de lampe.

– Tu exagères, non?

– Même pas.

Certes, Leslie n'avait jamais été inventif, même pas imaginatif, dans ce domaine. Il faisait l'amour à la papa, plus préoccupé par le côté matériel des choses. Il était parvenu à se faire une belle situation et à s'acheter une jolie petite villa à Grantham dans le Lincolnshire. Jennifer y semblait parfaitement heureuse. Que pouvait-elle désirer de plus? Mais elle poursuivait son récit.

– Il paraît que, quand elle connaît l'orgasme, elle hurle son plaisir et que Jack est obligé d'étouffer ses cris en plaquant sa main sur sa bouche. Tu imagines?

– Oui, et ça suffit! Je ne veux pas en entendre davantage.

Il se sentait quand même coupable, Leslie. Après tout, c'était sa faute si Jennifer n'avait pas été une femme comblée, sexuellement parlant. Mais il était terriblement timide, tellement timoré. Il aurait eu honte si les choses étaient allées trop loin. Et puis, le mariage, ce n'était pas qu'une question de fesses. Baiser c'était facile, mais ça n'apprenait rien. Vivre avec une femme, c'était avant tout une association, pas des parties de trou du cul à tout va.

Jennifer, elle, aurait bien voulu être à la place de Virginie. Ce devait être le super-pied que d'être constamment désirée par l'homme qui vous aimait.

– Bof! soupira-t-elle. Je n'étais sûrement pas faite pour ce genre de vie.

Il y avait longtemps qu'elle n'y pensait plus. Elle subissait Leslie tous les week-ends. C'était leur hygiène hebdomadaire : un petit coup à la va-vite et puis plus rien. Dans ces rares instants, elle pensait à sa copine Virginie qui s'envoyait en l'air « en veux-tu, en voilà ». Quelle chance elle pouvait avoir, celle-là! Alors quand Leslie la possédait, elle s'imaginait être Virginie, mais le fantasme était minuté, sinon secondé.

Les années avaient passé et elle se sentait devenir vieille avant l'âge. Elle n'avait pourtant que trente et un ans et Leslie trente-six.

Un soir, son mari revint à la maison avec un homme plus jeune que lui.

– Je te présente John Welles, dit-il. C'est un

ami, enfin le collègue d'un ami. Il paraît qu'il n'a pas son pareil pour enter des arbres, bouturer, etc. Une perle de culture... en quelque sorte.

Le garçon devait avoir à peine trente ans. Il était beau comme un dieu. Cheveux blonds, yeux bleus, visage aux traits réguliers, grand et athlétique, tout le contraire de Leslie, qui était plutôt malingre.

– Enchantée, sourit Jennifer.

– Et moi donc, répondit John. Si je m'étais douté que M. James avait une femme aussi charmante...

– Vous seriez venu plus tôt, n'est-ce pas? dit Leslie. Maintenant que les présentations sont terminées, nous allons passer aux choses sérieuses, enchaîna-t-il. Je vais vous montrer le cerisier en question. Jennifer, prépare-nous quelques rafraîchissements. Il fait chaud, on aura bien besoin de se désaltérer.

Elle avait été troublée par l'apparition de John Welles, car elle s'était rendu compte qu'il l'avait déshabillée du regard. Aurait-elle fait naître le désir en lui? Elle voulut en avoir le cœur net. Elle monta dans sa chambre et se débarrassa de son tee-shirt et de son jean. Nue, elle s'admira dans la glace.

« Je vais m'habiller en femme. Cela fera plus maîtresse de maison. Une petite culotte coquine, un soutien-gorge... non pas de soutien-gorge, ma mini jupe et un débardeur. Je veux voir quel effet je fais sur lui... »

Le choc, ce fut Leslie qui le reçut quand il vit sa femme ainsi habillée. Nul doute, elle s'était faite belle pour l'autre. Elle arborait son plus

beau sourire et, quand elle lui offrit son drink, elle frôla son bras. Lorsqu'elle s'assit en face de lui, sa jupe découvrit largement ses cuisses et elle ne fit rien pour les cacher. « Ma parole, elle le provoque! » se dit-il.

Elle s'était penchée vers lui et lui parlait, les yeux fixés sur lui. John soutenait son regard et la faisait rire. Il se sentait tout à coup devenir jaloux, Leslie. « Elle exagère, pensa-t-il. Il n'y en a que pour lui. C'est comme si je n'existais pas. » Aussi mit-il un terme rapidement à leur entretien.

– Je reviendrai finir un de ces jours, dit John en prenant congé.

– C'est ça, répondit Leslie en le poussant vers la porte. Je vous préviendrai.

Dès qu'il fut parti, il se retourna vers Jennifer.

– J'ai l'impression qu'il te plaît, ce garçon, dit-il.

– Pas mal, en effet.

– Si tu t'étais vue, on aurait dit une petite collégienne amoureuse. Et cette tenue... C'était comme si tu étais nue.

– Tu es bête! J'ai simplement voulu être charmante, comme avec tous les gens que tu amènes ici. C'est tout.

– Non, ce n'était pas la même chose. Il se dégageait de toi quelque chose de bizarre.

– Tu ferais mieux de me dire si c'est un bon jardinier.

– Excellent, il m'a étonné.

John Welles revint souvent. Tous les prétextes lui étaient bons pour rendre visite aux James. Jennifer se faisait de plus en plus

coquette et Leslie devenait de plus en plus taciturne. Le jardin était terminé, il le fit savoir à John.

– Nous n'avons plus besoin de vos services, mon cher. Merci pour tout.

– Tout le plaisir a été pour moi, répondit-il. N'hésitez pas à faire appel à moi à l'occasion.

Les James avaient repris leur petite vie tranquille lorsqu'un après-midi, Leslie quitta son bureau plus tôt que de coutume pour rentrer chez lui. A pied, contrairement à ses habitudes, pour faire la surprise à Jennifer, qui se précipitait toujours au-devant de lui quand elle entendait le bruit du moteur. Il ouvrit très doucement la porte d'entrée et se dirigea vers le salon, mais il s'arrêta net devant la cuisine, d'où des rumeurs lui parvenaient. Il écarta le rideau. Jennifer et John, entièrement nus, faisaient l'amour près de l'évier.

Elle lui tournait le dos, les deux mains appuyées sur le rebord du bac. Sa tête était à la hauteur des robinets, les seins pendant sur le meuble. Lui était collé à ses reins et il la serrait étroitement par la taille. Elle râlait. Il soufflait.

– Ça va? lui demandait-il.

– Oh! oui, c'est bon.

– On aurait peut-être été mieux dans un lit.

– Non, c'est tellement insolite. Tu es tellement inattendu...

– Je parie que c'est la première fois que tu te fais prendre dans ta cuisine.

– Je ne le fais déjà pratiquement jamais ailleurs, alors...

– Tu m'aimes?

– Sais pas, et puis ça n'a pas d'importance. Du moment que tu sais me rendre heureuse, c'est le principal.

– C'est vraiment si bon que ça?

– Tu ne peux pas savoir! C'est comme si tu me faisais découvrir l'amour.

John la dominait complètement. Ses poussées étaient aussi puissantes que régulières.

– Demain, c'est avec ta bouche que tu me feras jouir. Tu sais faire au moins?

– Non.

– Je t'apprendrai. Et puis non, tu vas commencer tout de suite.

– Non, chéri, ne me perds pas tout de suite...

Abasourdi, Leslie ne savait quelle attitude adopter. Il était là, immobile, interdit. Les yeux exorbités, il vit John se détacher de Jennifer, s'adosser à l'évier et obliger sa femme à s'agenouiller devant lui. Il prit ses mains pour en faire un fourreau à son sexe et força ses lèvres.

– Tu avances et tu recules ta tête comme si tu me massais. Comme ça, dit-il, en la prenant par la nuque. C'est super de se faire sucer par une femme mariée qui ne l'a jamais fait...

John ne tarda pas à partir. Il la maintint contre lui pendant qu'il explosait dans sa gorge.

– C'est bien, commenta-t-il. Tu as de bonnes dispositions.

Leslie en avait assez vu. Il sortit de la maison sur la pointe des pieds, effondré. Il marcha sans but. Longtemps. Quand il se décida à rentrer, il était plus de minuit. Jennifer regardait la télévision au salon.

– Où étais-tu? lui demanda-t-elle. J'étais folle d'inquiétude. Je me demandais ce qui avait bien pu t'arriver...

– Je voulais te faire une surprise. Je suis rentré cet après-midi mais je n'ai pas voulu te déranger parce que tu avais l'air d'être très occupée.

– Tu étais là? Tu as tout vu?

– Tout vu et tout entendu. Tu l'aimes?

– Je ne sais pas, mais j'aime faire l'amour avec lui. Il ne faut pas m'en vouloir.

– Facile à dire! Il y a longtemps que tu es sa maîtresse?

– Oui, plusieurs semaines.

– Vous vous voyez souvent?

– Tous les jours.

– De mieux en mieux. Que comptes-tu faire?

– Continuer comme avant. Il m'apporte tout ce que tu n'as jamais su me donner.

– Je ne veux pas te perdre.

– Qui te parle de ça? J'ai un amant, je le garde. Je comptais d'ailleurs t'en parler, mais tu as été plus vite que moi. Maintenant que tu sais et que tu sembles pardonner...

– Pardonner? Moi, j'aime les situations nettes. Je ne veux pas te partager. Que décides-tu?

– J'en ai parlé avec John. Il dit m'aimer. Moi, je me tâte encore. J'aime bien être avec lui quand il m'embrasse, qu'il me caresse, qu'il me prend comme jamais tu n'as su le faire...

– Je te dispense des détails.

– Nous avons décidé de faire un essai. Nous allons vivre trois mois ensemble. Si ça ne marche pas, on repart à zéro chacun de notre côté.

– Et si ça marche?

– Je reste avec lui.

– Et où comptes-tu vivre cette lune de miel?

– Ici, je serai moins dépaysée.

– Merveilleux! Si je comprends bien, c'est le mari trompé qui doit faire sa valise?

– C'est mieux, je crois.

On était à quelques jours de Noël.

– Tu me laisses quand même fêter Christmas avec toi?

– A quoi bon! Le cœur n'y serait pas.

Leslie James s'en alla le cœur gros. Il était convenu entre eux deux qu'ils ne se reverraient que le 22 mars de l'année suivante. Lui s'installa dans un petit hôtel non loin de sa maison; elle fit venir John. Les trois mois furent insupportables pour Leslie qui imaginait sa femme se donnant à son amant dans son lit. Il était désespérément seul et il redoutait l'échéance. Quel allait être son sort? Allait-elle lui revenir? Devrait-il se séparer d'elle pour toujours?

Aussi est-ce le cœur battant qu'il revint

chez lui. C'était une belle journée de printemps. Son jardin n'avait jamais été aussi bien entretenu. Comme un quelconque visiteur, il sonna à la porte.

– Bonjour, dit-il timidement. C'est moi.

– Je vois, répondit-elle en croisant ses bras sur sa poitrine et en le toisant. Que désires-tu?

– Je reviens comme prévu, voyons.

– Ah! oui, c'est vrai, j'avais oublié. Alors?

– Chérie, c'est toi qui devais me dire...

Une voix se fit entendre. C'était celle de John. Elle provenait du salon.

– Qu'est-ce que c'est?

– Rien, chéri, c'est Leslie.

– Qu'est-ce qu'il veut encore? Il n'a pas compris?

– Il veut savoir si tu as réussi ton examen de passage.

– Envoie-le se faire voir ailleurs, ce con.

– Tu as entendu? dit sèchement Jennifer.

– Nous deux, c'est fini?

– Oui. Je veux refaire ma vie avec lui, m'éclater. Dès demain, je demande le divorce.

– Et moi? Tu as pensé à moi?

– Nous avons eu des bons moments mais il y a longtemps que c'est du passé.

– La maison? Elle est à moi.

– Elle est à nous. N'oublie pas que nous sommes mariés sous le régime de la communauté. Tu me paieras ma part ou je te paierai la mienne. Ce serait d'ailleurs la meilleure solution, parce que, tant qu'à faire, je préférerais rester dans mes meubles.

Leslie James repartit avec sa petite valise. C'était foutu pour lui... Elle venait de gommer, et de quelle façon! dix ans de vie conjugale. Il maudissait ce printemps, cette Jennifer, et John, ce ver qu'il avait introduit dans le fruit de ses amours. Pendant trois jours et trois nuits il ressassa son infortune, il rumina sa vengeance. Il n'était plus qu'une âme en peine, un pantin ballotté dans la vie. Dans un premier temps, il pensa à se suicider. Puis il se ravisa. « Non, se dit-il, ce serait trop facile. Ils seraient trop contents. Ils ne méritent pas d'être heureux... »

Trois jours plus tard, Jennifer et John étaient découverts morts dans la cuisine de la maison. Ils avaient reçu chacun trois balles de revolver dans le corps. Le coupable désigné ne pouvait être, de toute évidence, que Leslie James. Interrogé, il dit simplement pour sa défense :

– Il y avait trois mois que je n'avais pas revu ma femme. Elle m'avait imposé cette séparation pour vivre chez moi avec son amant. Le jour présumé du crime, je me souviens que je me suis absenté de mon bureau une demi-heure pour retourner à mon hôtel où j'avais oublié mon portefeuille.

– Personne ne vous a vu là-bas, lui fit remarquer le policier.

– Pas étonnant, il n'y a jamais personne l'après-midi.

Leslie James faisait preuve d'un tel flegme que les policiers ne le placèrent même pas en garde à vue. Ils le laissèrent libre de ses mouvements parce qu'ils le trouvaient trop sincère. Si c'était lui le criminel, il se serait trouvé un alibi. Elémentaire, non?

Quatre mois s'étaient écoulés lorsqu'un témoin inattendu se présenta à la police.

– J'ai des révélations à vous faire, déclara-t-il. Je connais le meurtrier de Jennifer James et de John Welles. C'est son mari.

– Vous pouvez le prouver?

– Oui, c'est avec mon revolver qu'il les a tués. Il me l'avait emprunté la veille du drame. Il me l'a rendu le lendemain. Le barillet était vide. Il contenait pourtant six balles.

– Pourquoi avoir tant tardé à venir?

– Il m'avait promis de me prêter de l'argent et il ne l'a pas fait. Comme il n'a pas été de parole, il n'y a aucune raison que je le sois, moi.

– Vous saviez ce qu'il comptait faire avec votre arme?

– Absolument pas.

– Vous ignoriez que sa femme avait un amant et qu'il vivait chez lui?

– Oui.

– Merci de votre témoignage. Il va nous être précieux mais vous n'y couperez pas d'une inculpation pour complicité d'assassinat.

– Ça m'apprendra à vouloir aider la justice!...

Leslie James, lui, est en prison pour assassinat. Il risque la réclusion criminelle à perpétuité.

– J'étais déjà mort avant de les tuer, a-t-il dit. Du moment que Jennifer ne voulait plus de moi, ma vie était brisée. Je ne regrette rien. Elle ne sera plus jamais à personne.

AVEC SA ROBE DE MARIÉE

Ce n'est pas parce qu'elle n'en voulait plus que Maria-Candida des Olivarès voulait se débarrasser de sa robe de mariée, mais elle avait besoin d'argent. Elle aurait bien voulu la garder, ne serait-ce qu'à titre de souvenir – comme sur le Vieux Continent on conservait un certain temps la couronne de fleurs d'oranger qui symbolisait la virginité –, mais les temps étaient durs. Zicco, son mari, avait perdu son emploi. Elle, elle n'en avait jamais trouvé. Il fallait donc réaliser.

Elle avait fait passer une annonce dans un journal de Rio de Janeiro – elle n'était pas la première à le faire : *A vendre robe de mariée, neuve, n'ayant servi qu'une fois, avec voile, traîne, jarretières blanches. Prix à débattre.* Elle n'aurait jamais cru qu'il y aurait autant d'amateurs. D'amateurs, oui, car, curieusement, aucune femme ne s'était manifestée. Celles-ci préféraient du neuf. Les hommes, par contre, avaient écrit, téléphoné. Elle avait fixé un prix au-dessus de la barre et ils n'avaient pas donné suite. Elle désespérait donc de trouver un

acquéreur lorsqu'un matin on sonna à sa porte. Elle était en petite tenue.

– Je viens pour la robe, dit le visiteur.

– Ah! oui, j'avais déjà oublié, dit-elle. Depuis le temps... Entrez donc, je vais vous faire voir. Asseyez-vous, je reviens tout de suite.

L'homme était grand, basané, frisé, une bonne présentation. Il était resté debout lorsque Maria-Candida, toujours sanglée dans son peignoir de bain, revint en tenant son vêtement à bout de bras devant elle. Elle l'appliqua contre elle et sourit.

– Comment la trouvez-vous? Elle vous plaît?

Sa tête, avec ses longs cheveux noirs, dépassait seule de la robe. Son visage très basané faisait un étonnant contraste avec le blanc nuptial.

– Très jolie, commenta l'homme. Combien en voulez-vous?

– Elle m'a coûté très cher. Cinq mille cruzeiros... parce que c'est vous.

– Vous deviez être très belle avec?

– J'ai des photos de mon mariage, si vous voulez les voir.

– Avec plaisir.

Maria-Candida étala soigneusement la robe sur un canapé. L'homme s'assit et la regarda s'éloigner. Elle était très sexy, cette femme. Une bouche pulpeuse, une poitrine opulente en liberté sous le tissu éponge, une croupe qui roulait à chaque pas. Les photos, il s'en moquait éperdument, la robe également... Il était venu pour tout autre chose. Il compulsa l'album distraitement.

– Vous l'avez remise depuis? demanda-t-il.

– Non, ça ne se porte qu'une fois.

– Eh bien, vous allez la remettre pour moi!

– Quoi? Qu'est-ce que vous dites?

– Vous avez parfaitement compris. Je veux que vous vous habilliez en mariée.

– Vous êtes fou?

– Est-ce que j'en ai l'air? répliqua-t-il en se levant et en sortant un pistolet de sa poche. Enlevez votre peignoir et enfilez cette robe. Je veux juger de l'effet produit.

– Là, devant vous?

– Naturellement.

– C'est que je suis nue là-dessous...

– Faites ce que je vous dis et vite.

Maria-Candida dénoua la ceinture de sa sortie de bain. Avant d'en écarter les pans et de la laisser tomber à ses pieds, elle se retourna. Ses fesses étaient rondes, fermes. Deux profondes fossettes creusaient ses reins.

– Vous me l'achèterez après, lorsque je l'aurai essayée? demanda-t-elle.

Pour toute réponse, il la prit par les épaules et l'obligea à lui faire face. Il lui releva le menton. Ses mains soupesèrent les seins, suivirent la courbe des hanches, épousèrent le ventre plat, jouèrent avec la toison crépue.

– Je te trouve très à mon goût, dit-il. Beau cul, belle poitrine... Mets d'abord tes bas et tes jarretières.

Terrorisée, Maria-Candida s'exécuta. Sous la menace, elle ne pouvait guère faire autrement. Puis il lui ordonna d'agrafer son soutien-gorge, de mettre son slip de dentelle. Il l'aida même à

faire passer sa robe par-dessus la tête pour s'en vêtir.

– Dis-moi, le soir de tes noces, c'est ton mari qui t'a déshabillée ou c'est toi qui l'as fait toute seule?

– C'est lui.

– Il t'a mise toute nue?

– Non, il m'a laissé mes bas et mes jarretières.

– Enlève ton slip, maintenant.

Elle se tortilla pour le retirer.

– Est-ce qu'il t'est arrivé de faire l'amour avec ta robe de mariée?

– Non, il me l'avait enlevée.

– Moi, je vais te la laisser. Allonge-toi sur le canapé.

– Vous allez me violer?

– Quel vilain mot! Non, je vais te prendre, tout simplement.

Il releva le tissu jusqu'à la taille et s'allongea près d'elle. Il déboutonna la robe et fit jaillir les seins des balconnets.

– Tu vas voir, dit-il en lui écartant les cuisses, c'est excitant en diable! Tu vas sûrement aimer... Ouvre-toi bien.

Il s'enfonça en elle d'une seule poussée. Ses sens devaient être émoustillés par les caresses qu'il lui avait prodiguées, car elle le reçut comme si son mari l'avait préparée.

– C'est comme ça qu'il t'a prise, la première fois? demanda-t-il. Raconte...

– Oui.

– J'ai dit : raconte. Je veux tout savoir.

– Il m'a caressée avant.

– Où?

– Il m'a embrassée partout.

– C'était bon? Tu as aimé?

– Beaucoup.

– Tu n'avais jamais été à lui avant?

– Non.

– A d'autres?

– Oui, mais c'était mieux avec lui.

Elle participait, Maria-Candida. Elle se donnait à lui. Elle se surprit même à le prendre par la taille. Il l'embrassa à pleine bouche et elle ouvrit la barrière de ses dents.

– Et moi? Quelle note me donnes-tu?

– Très bonne.

– Tu sais, j'adore faire l'amour avec les jeunes mariées, surtout lorsqu'elles sont jeunes et jolies comme toi. Quel âge as-tu?

– Vingt-trois ans.

Il se tut quand l'orgasme le secoua. Maria-Candida râlait sous lui. Elle le repoussa.

– Allez-vous-en maintenant, dit-elle.

– Tu ne veux plus me vendre ta robe?

– Vous n'étiez pas venu pour l'acheter.

– Tu as tout deviné. Bon, je te quitte, mais comme tu es capable de te venger, je vais t'attacher un peu.

– Non, ce n'est pas la peine, je vous promets que je ne dirai rien.

– Je pourrai revenir alors? demanda-t-il en lui liant les poignets dans le dos avec la ceinture du peignoir et les chevilles avec un de ses bas.

Elle ne répondit pas. Il la fit s'allonger sur le ventre, retroussa sa robe et lui donna une claque sonore sur les fesses.

– Il travaille très bien, ton joli cul. J'emporte

ta petite culotte en souvenir. Je les collectionne.

– Maria-Candida ne fut délivrée qu'à midi par son mari.

– Qu'est-ce que c'est que cette tenue? dit-il. Pourquoi es-tu habillée ainsi?

– J'ai été violée par quelqu'un qui voulait acheter ma robe de mariée et il a exigé que je l'essaie devant lui.

– Et tu l'as fait?

– Il était armé.

– Quelle honte!

– Pour moi, oui...

– On va tout de suite à la police.

– Pour que tout le monde le sache dans le quartier? Ne compte pas sur moi. Ça suffit comme ça.

– Mais enfin, on ne va pas le laisser agir ainsi! Tu n'es sûrement pas sa première victime et pas la dernière. Il faut l'empêcher de sévir. Tu pourrais donner un signalement de lui. Tu serais capable de le reconnaître?

– Oui, cela m'étonnerait qu'il soit du coin et le retrouver dans Rio, tu parles!

Les des Olivarès ne portèrent donc pas plainte. Le mari de Maria-Candida déchira la robe et fit supprimer sa petite annonce dans le journal. Avec sa femme, il essayait d'oublier, quand un jour il lut un fait divers relatant le viol d'une jeune mariée dans sa robe nuptiale.

– Tu vois, dit-il à sa femme, il continue. Tu l'as encouragé.

– Tu sais, il en avait eu d'autres avant moi. Ce n'était pas son coup d'essai.

– Puisqu'il y en a une qui a eu le courage de porter plainte, tu pourrais en faire autant?

– Tant qu'il ne sera pas arrêté, non.

La violée n'avait que dix-huit ans. L'homme l'avait menacée d'un couteau, cette fois. Il avait même lacéré les vêtements qu'elle portait parce qu'elle ne se déshabillait pas assez vite à son gré. Il l'avait contrainte à se travestir et l'avait possédée.

Les policiers, lorsqu'ils recueillirent la déposition de la jeune femme, avaient plus envie d'en rire qu'en pleurer, mais le mari leur paraissait si déterminé à régler son compte lui-même qu'ils lancèrent un appel à l'intention des vendeuses de robes de mariée d'occasion. Mais ils avaient compté sans l'analphabétisme de trop de Brésiliennes. Et le violeur poursuivit sa prospection...

Un samedi après-midi, il se présenta au domicile de Ghisella Mondana, une Carioca de vingt-cinq ans. Il lui avait téléphoné auparavant pour prendre rendez-vous. La jeune femme s'était faite belle : une blouse blanche largement décolletée qui découvrait le caramel de ses épaules et une mini jupe bleu ciel. Elle avait disposé sa robe de mariée sur la table de sa salle à manger. Lorsqu'il sonna à la porte, elle se précipita pour lui ouvrir. « Pourvu qu'il me la prenne! » se dit-elle.

L'homme contempla la robe, la soupesa.

– Vous vendez les dessous avec? demanda-t-il.

– Je n'avais pas prévu...

– Vous les avez encore?

– Oui, je les ai rangés quelque part. Il faut

que je cherche où ils sont. Vous les voulez aussi?

– S'ils sont en bon état, oui.

Ghisella revint avec un soutien-gorge à coupelles, une petite culotte de soie blanche avec un cœur rouge brodé à l'endroit du pubis, de longs bas blancs et des jarretières roses ornées de rubans.

– Combien le tout? demanda-t-il.

– Pour la robe, je voulais huit cents cruzeiros. Pour le reste, je n'ai aucune idée de ce que cela peut valoir.

– De toute façon, vous ne vous en servez pas. Alors, que ces dessous soient au fond du tiroir ou que je les emporte, c'est pareil. Huit cents pour le tout, ça vous va?

– Oui, mais vous serez peut-être déçu. Ils ne sont pas forcément à la taille de votre fiancée. Une robe, ça se retaille à la rigueur mais pas la lingerie.

– Est-ce que je pourrais juger sur pièces, pour me rendre compte?

– Que voudriez-vous?

– Que vous passiez tout cela comme le jour de votre mariage.

– Vous y tenez vraiment?

– Enormément.

– Très bien, je vais me changer, dit Ghisella en emportant ses vêtements. Je reviens tout de suite.

Elle lui allait très bien, cette robe, avec son haut de guipure. Tombant droit jusqu'à ses pieds, très serrée à la taille, elle faisait ressortir les hanches en amphore.

– Vous êtes habillée aussi dessous? demanda-t-il.

– Oui, tant qu'à faire, j'ai tout remis.

– On peut voir?

– Bien sûr que non!

– Si vous ne montrez pas tout, je n'achète rien.

– Vous voulez que je m'exhibe? C'est pour cela que vous êtes venu? Vous n'êtes qu'un voyeur et les voyeurs, moi, je les chasse de chez moi...

– Tout doux, tout doux, ma belle! Tu vas faire exactement ce que je vais te dire, sinon je te fais ta fête.

Ghisella regarda, éberluée, le canon de l'arme pointée vers elle.

– Relève ta robe. Fais voir tes jambes.

Elle prit l'ourlet de la jupe et remonta celle-ci jusqu'à ses genoux.

– Plus haut, ordonna-t-il.

Elle découvrit ses cuisses à la hauteur des jarretières. Il lui fit signe d'amplifier son mouvement. La petite culotte et son cœur rouge apparurent.

– Tourne-toi, dit-il.

Elle virevolta sur elle-même. La dentelle épousait les globes des fesses.

– Vous me direz quand ce sera fini...

– Enlève ta culotte, maintenant.

– Ça suffit, assez rigolé comme ça! dit-elle en laissant retomber sa robe.

Elle sentit quelque chose de dur s'appuyer au creux de ses reins.

– Tu sais ce que c'est, ça? Des fois ça part

tout seul. Puisque tu ne veux pas faire ce que je te dis, eh bien, je vais m'en charger.

Elle avait la chair de poule quand il commença à déboutonner sa robe, dont le haut tomba en corolle à sa taille. Elle rentra les épaules quand il dégrafa le soutien-gorge.

– Qu'est-ce que vous allez me faire?

– Ne sois pas aussi impatiente, répondit-il en remontant ses mains sous le vêtement. Tu ne perds rien pour attendre...

Quand il eut roulé en boule le chiffon de soie, il la fit s'appuyer contre la table, bras écartés. Il releva la robe, lui écarta les cuisses.

– Je vais te baiser, dit-il. Comme tu ne peux pas me voir, tu n'auras qu'à imaginer que c'est ton mari. Il t'a déjà prise comme ça?

– Non, je vous en prie, je vous donne ma robe, mais laissez-moi! Je vous donnerai tout ce que vous voudrez...

– C'est toi que je veux. Toi en mariée. Tu étais vierge le jour de tes noces?

– Oui.

– Tu n'as jamais eu d'amants? Ni avant ni après?

– Non, jamais.

– Je tombe bien alors. Détends-toi...

Ses cuisses heurtèrent le bois de la table quand il la pénétra. Ses mains pesaient sur son dos et ses seins étaient écrasés sur le plateau. Elle était littéralement labourée, laminée par lui. Chacun de ses coups de boutoir provoquait une véritable brûlure en elle. Il râlait. Quand il se retira, elle se releva et courut jusqu'à la porte en hurlant. Il voulut la rattraper mais elle courait plus vite que lui. Tout en rajustant sa robe, elle dévala les escaliers toujours en criant. Dans la rue, elle prit par le bras le premier passant qu'elle rencontra.

– Venez vite, lui dit-elle. L'homme qui me poursuit vient de me violer.

Il fut ceinturé immédiatement mais il fallut l'arracher des mains de Ghisella Mondana : elle l'aurait lynché sur place. Au commissariat, Heraldo Barrozo Madureira, trente-sept ans, reconnut non seulement le viol de Ghisella mais cinq autres qui avaient fait l'objet de plaintes. En vérifiant son identité, les policiers découvrirent qu'il s'était enfui, il y a quatre mois, d'un hôpital psychiatrique où il était en traitement depuis un an.

– Combien de femmes as-tu violées? lui demanda un inspecteur.

– Je n'en ai aucune idée, répondit-il, il faudrait reprendre toutes les petites annonces et il y en a tellement...

– Pourquoi seulement celles qui voulaient vendre leur robe de mariée?

– Parce que ma femme a un amant.

– Je ne vois pas le rapport.

– Si : il l'oblige à s'habiller ainsi quand il lui fait l'amour...

Madureira a été reconduit à l'asile après avoir été inculpé de viol avec violences, mais cette fois il est dans un cabanon et sous surveillance policière.

CHERCHE FEMME UNIQUEMENT

Patricia Baron s'ennuyait ferme en ce début de mois d'août. Toutes ses amies étaient en vacances et elle venait de rompre avec son dernier amant. Elle avait bien des dérivatifs sur cette Côte d'Azur où elle résidait depuis sa toute jeunesse, mais la plage, la mer, au plus chaud de l'été, c'était bon pour les touristes, les vacanciers. Très peu pour elle qui pouvait en profiter toute l'année. Elle, c'était plutôt la montagne qui l'aurait attirée.

Grande et belle brune de trente-cinq ans, la taille mannequin et des formes, elle cherchait surtout l'insolite, quelqu'un ou quelqu'une – pourquoi pas – qui lui permette de fantasmer par Minitel interposé.

Le réseau rose, elle l'avait découvert quelques semaines plus tôt, grâce à une copine qui lui avait dit :

– Qu'est-ce que je peux me faire rigoler avec ce truc! Tu tombes sur des garçons et des filles marrants. De gentils dingues qui doivent prendre leur pied en correspondant avec toi. Tu devrais essayer...

– Et ça me donnera quoi?

– Je te dis que c'est amusant. Ça coûte cher, mais ça vaut la peine. De toute façon, moi je n'y joue qu'au bureau. C'est le patron qui paie les communications.

Qu'est-ce qu'elle risquait, après tout? Elle travaillait dans une agence de voyages de Nice. Elle y était souvent seule et s'attardait après les heures d'ouverture pour passer ses coups de fil personnels. Un soir, elle brancha son poste et s'annonça sans autre précision qu'un prénom – « Bilitis » – pour pouvoir avoir accès à la messagerie. Elle n'aurait jamais imaginé qu'il y aurait autant de monde branché : plus d'une centaine d'interlocuteurs. Davantage d'hommes que de femmes, naturellement, il fallait s'y attendre. Et des messages qui la laissèrent rêveuse.

« Claudia » avait un pedigree : *22. Blonde en haut. 1 m 60. 44 kilos. 90.60.80. Esthéticienne. Spécialiste soins de beauté du corps. Lesb. Exhib. Très libre. Cherche J.F. soumise ayant besoin maîtresse.*

Elle tapa le numéro et attendit. Claudia posa la première question.

– Qui es-tu? H ou F?

– F.

– Décris-toi.

C'était le piège, elle n'avait pas prévu ces détails. Elle répondit au hasard.

– Patricia, 25. 1 m 70. 60 kilos. 95.65.85.

– Pilule?

– Minidril.

– As-tu déjà été soumise?

C'était un jeu pour la néophyte qu'elle était. Elle pianota « Oui ».

– Un H ou une F?

– F, amie mère.

– Raconte. Que te faisait-elle?

Ça se corsait... Qu'allait-elle inventer?

– Elle m'avait surprise dans la salle de bains alors que je me masturbais. Ma mère n'était pas là. Elle m'a fait lever et m'a fouettée avec une serviette mouillée...

Elle n'avait pas fini de taper que Claudia annonçait un autre message. Elle lui laissa l'écran.

– Et après que s'est-il passé?

– Elle m'a menacée de tout dire à ma mère si je ne faisais pas tout ce qu'elle voulait.

– Quel âge avais-tu?

– Dix-sept ans.

– Vierge?

– Oui, c'est elle qui m'a dépucelée.

– Avec quoi?

– Elle appelait ça un gode.

– Et puis?

Patricia puisa dans son imagination. Tant qu'à fantasmer, autant lui en donner pour son argent.

– Comme mon minou l'intéressait, elle l'a rasé pour que je fasse plus petite fille et elle le faisait chaque fois que nous étions ensemble, chez mes parents ou chez elle. Je devais tout accepter : les attaches, les coups... mais elle savait être tendre. J'aimais, quand elle me masturbait, me léchait. J'étais devenue sa servante, son esclave.

– Actuellement, es-tu épilée?

– Non.

– Décris ta chatte.

– Brune, très fournie, de grandes lèvres,
– Comment es-tu habillée?
– Pantalon cuir, tee-shirt.
– Dessous?
– Rien.
– Salope, hein? Enlève tout.
– Oui, c'est fait.
– Où es-tu?
– Allongée sur moquette salon.
– Ecarte les cuisses.
– Pour quoi faire?

Je vais te raser tout de suite. Prête? Je passe la mousse. Tu deviens toute douce. Je pince ton clito. J'adore. Le mien est déjà tout dur. Tes grandes lèvres sont très brunes. La lame court sur ton pubis. Je m'arrête à la fente. Alors?

– Ça s'en va très vite.

– Je fais les aines, je glisse sur les lèvres, je les tire pour ne pas les couper.

Si elle n'avait pas été à son bureau, Patricia se serait fait jouir, parce que c'était terriblement excitant...

– Oui, oui, dactylographia-t-elle.

– Tu sens le crissement sur ta peau fine? Bon, c'est fini. On se voit quand?

– Quand tu veux.

– Samedi à la Défense devant Habitat. A dix-huit heures. On se reconnaîtra. Moi pantalon et blouson cuir noir. Toi, mets une jupe et un chemisier sous un manteau. Rien d'autre. Ni S.G. ni slip.

– Manteau bleu.

– O.K. J'ai besoin d'une soubrette pour servir chez moi. Il y aura une dizaine de personnes, des amis célibataires triés sur le volet. Je

t'habillerai avec des hauts talons, des bas, un porte-jarretelles et un petit tablier. Mes amis disposeront de toi en tout.

– Rien d'autre?

– Non. Tu serviras à table cul nu. Le reste du temps, tu seras entravée et fouettée. Tu resteras en vue de tout le monde. Il y aura cinq hommes et cinq femmes.

C'en était assez, c'en était même presque trop. Patricia coupa la communication. Si elle n'avait pas été aussi éloignée de cette Claudia, elle se serait rendue au rendez-vous, pas pour connaître la suite, mais pour voir à quoi elle ressemblait.

« Et si j'essayais un mec? » se dit-elle. Elle actionna à nouveau le bouton d'accès et consulta la liste. « Wolfen » était en attente. Elle l'appela.

– Tu cherches un maître? demanda-t-il.

– Tu pourrais? Tu saurais?

– Mon rêve ce serait d'avoir une esclave. Pour le reste, ça dépend de ce que tu acceptes.

– Tout. Propose...

– D'abord, décris-toi.

Patricia se souvenait encore de ses mensurations. Elle les redonna.

– Bien, que fais-tu en ce moment?
– Je sors de la douche. En peignoir.
– Maso?
– Oui. Wolfen, ça veut dire quoi?
– Loup.
– Non, loups. Pluriel, pas singulier. Vous êtes plusieurs?
– Tu es douée. Réponds à mes questions.

– Oui.
– As-tu un gode près de toi?
– Non, juste un rasoir.
– Pourquoi?
– Devine.
– *Ich weib nicht.*
– *Weib?* Femme? *Ich weiss nicht.* Mauvais.
– Merci de la précision, mon allemand est si loin. Mais je ne vois pas le rapport.
– *Ach so, Kamerad!* Je suis très naturiste.
– Tu te rases, et alors? Tu ne serais pas un mec.
– Pas la barbe, pas celle-là, rigolo.
– Sois polie, tu te rases la chatte?
– Pas moi, une amie. J'aime. Pas toi?
– On peut se rencontrer, *Liebe*?
– Oui, pas de problème.
– Tu sais, j'adore les femmes épilées qui ont une forte poitrine.
– Tu saurais me raser?
– J'adorerais. Quand veux-tu?
– Moi très libre. Tu as déjà rasé des femmes?
– Non, jamais.
– C'est ennuyeux parce que c'est tout un apprentissage. A moins que tu ne préfères que je le fasse, moi?
– Oui, c'est ça. Ainsi je pourrai voir ta jolie chatte quand j'arriverai. Quand alors?
– Ou bien je le fais devant toi. Comment t'appelles-tu? Ton âge? Profession?
– Pascal, 25, responsable service. Chez toi cet après-midi?
– Et chez toi, non?
– Oui, possible, je suis tellement excité.

– Quinze heures alors. Tu as un rasoir?
– Non.
– Tu ne te rases jamais?
– Non, suis barbu. Comment viens-tu?
– En voiture, où?
– Seine-et-Marne, tu viens de Paris?
– Je viens par où il faut, dis.
– Aéroport de Gaulle. Tu connais?
– Un peu, oui.
– Donne ton tél et ton adresse.
– C'est moi qui viens chez toi. Et puis discrétion oblige.
– Moi aussi très discret et te demande de l'être.
– Ton tél?

Il le donna, Wolfen, et elle ne l'appela pas parce qu'il ne l'avait ni excitée, ni amusée. Et puis un barbu, ça devait faire sale! Mais quelle idée lui était passée par la tête quand elle avait parlé d'épilation, ensuite de rasoir... Bien sûr, elle fantasmait depuis son enfance avec ça, depuis qu'au lycée où elle était pensionnaire une surveillante l'avait débarrassée de son duvet naissant. Mais c'était la seule fois où elle s'était laissé faire. Par la suite, elle s'était transformée à l'occasion pour son plaisir et, chaque été, elle éliminait les poils follets qui dépassaient de son maillot de bain. Mais pas plus.

La nuit suivante elle fit plusieurs rêves. Avec des femmes, avec des hommes qui la soumettaient à leurs caprices, l'humiliaient, la dominaient. Elle s'était même masturbée au petit matin pour que la réalité dépasse la fiction. Elle avait raison, sa copine, c'était jouissif. Elle avait hâte d'être à l'heure du déjeuner pour

s'isoler et communiquer. Mais il lui fallait s'inventer un pedigree. Elle y passa toute la matinée entre deux clients et cela donna :

Patricia. 25. Brune. 1 m 70. 60 kilos. 95.65.85. Maso. Soumise. Aime fantasmer sur MTL. Accepte tout si partenaire inventif et imaginatif. Ne peut recevoir. Rencontre possible et souhaitée si affinités.

Elle n'aurait jamais cru que son annonce aurait autant de succès! Des femmes dominatrices, des hommes sadiques, il y en avait des dizaines. Des pseudos incroyables : Dressage, Education anglaise, Anne O., Poker, Soubrette, Attachée, Abusée, Vendue, Maître sévère, Toubib, Gynéco, etc.

« Gynéco » se présenta : *Marc 06. Grand, brun. 28. 1 m 80, 75 kilos, gynécologue, cherche femme uniquement pour examen.*

– Lu ton C.V., m'intéresse. Qu'aimes-tu?

– Tout ce qui me permet de m'éclater en amour.

– Accepterais-tu d'être dominée, un mélange de tendresse et de violence mais sans brutalités?

– Dites.

– Je te soumettrai à ma volonté. Je t'obligerai à faire tout ce que je veux.

– Précisez. Vous devez avoir un scénario tout prêt?

– Quand tu seras chez moi, je te ferai mettre entièrement nue et je te ferai étendre sur ma table d'examen. Puis je te ferai la palpation des seins. Je prendrai un speculum pour ouvrir ton vagin au maximum. Je procéderai à un frottis vaginal. Enfin, je dilaterai ton anus.

– Cela doit faire mal?

– Non, c'est mon métier et je suis un tendre.

– Et encore?

– Aimes-tu le cunnilingus?

– J'adore.

– Si je le fais bien, j'aurai droit à une fellation?

– Oui, motivez-moi.

– Tu sais, en domination tout est cérébral. Tout est affaire de situation; pour que le plaisir soit intense, il faut ménager la surprise, le suspense. Que fais-tu dans la vie?

– Hôtesse de l'air.

– Tu dois avoir eu beaucoup d'aventures?

– Pas mal.

– Où es-tu en ce moment? Comment es-tu vêtue?

– Chez moi, survêtement rose. C'est tout.

– Rien d'autre?

– Non.

– Déshabille-toi et décris-toi.

– Seins ronds en pomme. Taille fine, fesses rebondies.

– Devant?

– Ventre plat. Toison très dense taillée en triangle.

– Tu aimes t'exhiber?

– Oui.

– Tu aimes les bijoux?

– Oui, pourquoi?

– Parce que je peux t'en offrir pour te récompenser. Mais tout le temps que tu resteras avec moi, tu devras obéir. Tu es d'accord?

Elle hésita un instant avant de répondre. Le lendemain, c'était le 15 août, le jour le plus creux de l'année pour elle. Pourquoi n'essaierait-elle pas d'aller plus loin, au contact?

– Alors, tu es devenue muette? Tu as peur tout d'un coup.

– Non, non, je réfléchissais.

– Quand peut-on se voir?

– Je suis libre demain.

– Note mon adresse. Je t'invite à déjeuner.

Il habitait rue Gounod, un quartier chic.

– A quelle heure dois-je être là? demanda-t-elle.

– Midi, ça te va? Comment seras-tu habillée?

– Pantalon et blouson de cuir, bottes.

– Non, je te veux en femme avec des dessous sexy. Tu en as? Bas, porte-jarretelles.

– Oui.

– Tu es toujours toute nue?

– Oui.

– Allonge-toi, caresse-toi et dis-moi ce que tu ressens.

– Je préférerais que ce soit vous.

– Demain, c'est la première chose que je te ferai, mais je veux que tu le fasses déjà maintenant. Alors, raconte...

– J'ouvre mes grandes lèvres, je les écarte d'une main, j'enfonce doucement un doigt, je masse mon clitoris. Il s'érige. Je le pince. C'est bon. Oui, je vais jouir...

– Déjà?

– Oui, ça y est, tapa-t-elle après une brève interruption. Vous m'avez tellement excitée, j'étais impatiente.

– C'est un bon début. A demain midi, Patricia, tu vas prendre ton pied comme jamais.

Patricia Baron connut encore une nuit très agitée à l'idée de se livrer à un homme qui avait réussi à la persuader de découvrir des plaisirs plus sophistiqués que ceux qu'elle avait connus jusque-là. Comment était-il? Il avait l'air d'être bel homme et il devait savoir jouer avec un corps de femme, lui dont la profession était de les soigner. Comment allait-il s'y prendre avec elle? Etre dominée, elle l'avait toujours été par ses nombreux amants, mais cette soumission s'était toujours limitée à des fantaisies sexuelles. Celui-là semblait avoir un programme très précis.

Le lendemain, elle se leva de bonne heure. Sous la douche, elle frissonna. « Est-ce que je fais bien d'aller là-bas? se demanda-t-elle. Il a l'air tellement sûr de lui, surtout que je l'ai plutôt encouragé... Et puis, zut! ça m'occupera au moins un après-midi. »

Pour s'habiller, elle commença par enfiler ses bas, des seize deniers qu'elle ne se rappelait pas avoir mis. Elle les lissa sur ses mollets et ses cuisses, et vérifia que la couture était bien droite, puis les attacha à sa ceinture porte-jarretelles. Elle choisit un minislip blanc transparent, un soutien-gorge presque aussi arachnéen. Pour les escarpins, elle opta pour les plus hauts talons qu'elle possédait. Une jupe blanche et une chemisier rose complétèrent sa tenue.

Lorsque l'ascenseur s'arrêta à l'étage, elle

resta dans la cabine. Elle n'osait plus en sortir, elle se sentait en sécurité dans cette cage. Elle eut envie d'appuyer sur le bouton de l'entresol mais se ravisa.

« J'ai fait le plus dur, se dit-elle. Ce n'est pas le moment de flancher. Allons-y! »

Gérard, alias « Marc 06 », lui ouvrit quand elle eut sonné. Il avait quarante ans : il s'était rajeuni au fil, mais ce n'était pas grave. Elle l'avait fait, elle aussi. C'était vraiment un homme en blanc. Il était vêtu d'un blouson à col Mao et d'un pantalon blanc. Tête au carré. Des yeux brillants derrière des verres de lunettes cerclées d'or.

– Je ne consulte jamais les jours fériés, dit-il en la faisant pénétrer dans le vestibule, mais j'ai fait une exception pour vous parce que le peu de personnalité qui se dégage de vous, d'après ce que j'ai pu en juger par Minitel interposé, m'a fait supposer que nous devrions bien nous entendre sur le plan sexuel. Qu'en pensez-vous?

– Je ne sais pas, docteur.

– C'est que je ne suis pas un médecin comme les autres...

– Je crois l'avoir bien compris.

– Dans ces conditions, il n'est pas nécessaire de se perdre en préliminaires. Vous savez ce qui vous attend?

– Oui, docteur.

– Nous allons donc nous rendre dans mon cabinet. Il faut que je vérifie si vous êtes en bonne santé.

Patricia le suivit dans une grande pièce uniquement meublée d'une table et d'une armoire métalliques.

– Vous allez vous mettre entièrement nue et vous étendre.

Il semblait avoir pris ses distances avec elle. Il ne la tutoyait pas. Elle en était presque gênée et elle lui tourna le dos pour se déshabiller. Il l'aida à s'allonger et coinça ses talons dans des étriers.

– Je vais vous attacher également les bras, dit-il, pour vous éviter des mouvements brusques.

– Mais je vous promets que je ne bougerai pas...

– Je n'en suis pas aussi sûr que vous, ajouta-t-il en lui passant un collier autour du cou et une ceinture à la taille. Maintenant, vous ne pouvez qu'être docile.

Ses deux mains effleurèrent ses seins, jouant avec les pointes qui s'érigèrent aussitôt.

– Sensible, hein? dit-il en les faisant rouler entre ses doigts.

– Aïe, vous me faites mal!

– Mais non, ce n'est rien.

Elle cria à nouveau quand il pinça la peau.

– Tu n'es guère obéissante. Je vais t'apprendre à être soumise, moi. Je ne veux pas t'entendre te plaindre. Sache que tu es à ma merci et que je peux faire ce que je veux de ton corps.

Ses mains descendirent sur ses hanches, son ventre et se posèrent sur son pubis. Il tira d'un coup sec sur ses poils, dont il arracha une touffe. Elle hurla.

– Ma parole, ils viennent tout seuls. Tu te fais souvent épiler?

– Non, jamais, mentit-elle.

Elle s'arqua quand il introduisit un doigt dans son sexe.

– Tu te branles souvent? demanda-t-il.

– Non plus.

– Et hier, alors?

– C'était un jeu!

– Sale petite menteuse, dit-il en la giflant.

Il était en train d'ouvrir ses lèvres. Ce n'était plus un doigt mais sa main tout entière qui la pénétrait.

– Tu connais ça? C'est le *hand-fuck*. Tu es plus réceptive que je ne pensais...

Elle avait l'impression que c'était avec son bras qu'il la masturbait. Ce n'était plus une caresse mais une véritable perforation. Elle gémissait.

– Tu aimes?

– Non, c'est trop.

– Qu'est-ce que tu diras tout à l'heure!

Effarée, elle le vit prendre le speculum et l'engager dans son vagin. Il l'écartela.

– Quelle profondeur! dit-il en reprenant sa masturbation.

Ficelée comme elle l'était, elle ne pouvait que le subir et elle râla quand il lui donna du plaisir.

– Tu vois que tu as bien joui!

Il se pencha sur elle et sa bouche remplaça sa main. C'était ça, la tendresse après la violence. Il la butinait avec douceur. Sa langue s'enfonçait en elle, suivait le contour de sa fente. Ses dents mordillaient sa toison. Cette

fois, elle jouit vraiment. Il vint se camper près de son visage et lui détacha une main.

– A toi maintenant... dit-il en abaissant le zip de son pantalon.

Sa virilité était hors du commun. Ses doigts lui firent un fourreau et elle commença son va-et-vient.

– Tu vas me sucer jusqu'au bout, ordonna-t-il en forçant la barrière de ses lèvres. Et tâche de bien t'y prendre...

C'était prévu. Elle s'activa comme il le souhaitait. Il était entièrement engagé, elle le sentait jusqu'au fond de sa gorge. Et elle faillit suffoquer quand il explosa.

– Maintenant il faut voir si tu es aussi accessible par-derrière, dit-il en lui relevant davantage les jambes.

Elle avait les genoux repliés sur la poitrine quand il lui écarta les fesses. Son sphincter se contracta sous la poussée d'un objet cylindrique.

– Tu te fais souvent sodomiser? demanda-t-il.

– Non.

– Tu le seras...

A cet instant, c'est la violence qui reprenait le dessus. C'était un viol mécanique.

– Quand nous ferons l'amour, je te prendrai partout, partout, dit-il, mais nous allons arrêter ce petit jeu car nous commençons à mieux nous connaître. Nous allons déjeuner.

Elle se massa les poignets, les chevilles, en se relevant. Elle se dirigeait vers le tas de ses vêtements mais il l'arrêta.

– Tu ne te rhabilles pas, tu restes comme

ça... Ne remets que tes souliers. Avant de nous mettre à table, on va boire un verre. Après nous sortirons...

C'était la première fois qu'elle mangeait nue, face à un homme qui la fixait intensément.

– Vous recevez souvent des femmes ici? lui demanda-t-elle.

– Presque toutes les semaines, oui. Pourquoi?

– Elles sont toutes consentantes?

– Comme toi, oui. Je crois qu'elle viennent par curiosité, pour éprouver des sensations fortes. C'est ce que tu souhaitais, non?

– Vous me faites un peu peur.

– Mais non! Tu as déjà gagné ton bijou.

Elle avait la tête lourde, Patricia. Pourtant elle n'avait bu que quelques gorgées du verre qu'il lui avait servi. Par moments elle voyait double. A la fin du repas, elle titubait un peu quand il la fit se lever. Il la conduisit dans sa chambre et la poussa à plat ventre sur le lit. Elle voulut se retourner mais il était déjà sur elle. Il avait pris ses hanches pour hausser sa croupe; il la posséda brutalement et elle connut un violent orgasme.

– C'était bon? demanda-t-il.

– Ça manquait un peu de fantaisie, c'est tout.

– La fantaisie, c'est pour plus tard.

Une heure plus tard, elle le suivit dans une bijouterie, où il ne lésina pas sur la dépense. Il acheta des anneaux et des chaînettes en or, qu'il avait choisis lui-même.

– C'est moi qui te les mettrai en rentrant. Je vais te faire belle comme tu n'as jamais été...

De retour dans l'appartement, il la fit mettre nue.

– Les choses sérieuses vont commencer, annonça-t-il.

– Qu'est-ce que vous allez encore inventer?

– Je vais te mettre en condition.

– Je veux savoir...

– Tu as demandé à être dominée? tu vas l'être. Avant toute autre chose, tu vas boire ceci.

– Qu'est-ce que c'est?

– Les questions, c'est moi qui les pose. Bois, c'est un ordre, répondit-il en levant la main.

Elle avait déjà reçu une gifle. Elle préféra lui obéir. Mais que pouvait bien contenir ce breuvage? Elle se sentait à nouveau toute drôle. Elle le voyait à travers un voile. Quand il lui attacha les mains derrière le dos, elle ne protesta pas.

– Je vais te dresser, dit-il.

Elle reçut le premier coup de fouet au creux des reins et hurla.

– Ça, c'est l'éducation anglaise. Il faut toujours briser le sujet avant de l'amener à résipiscence. Ton corps a besoin d'être châtié.

– Non, s'il vous plaît, ne me frappez pas! Je ferai tout ce que vous voudrez...

Il devait aimer être supplié car il la fouetta plus fort. Elle courait dans l'appartement pour lui échapper mais il la poursuivait. Le dos lui brûlait quand elle tomba sur le plancher. Il la tira par les cheveux pour la remettre debout. Elle flageolait sur ses jambes, sa tête tournait, elle tombait sur la poitrine... Il la redressa d'une paire de gifles.

– Regarde-moi quand je te parle! vociféra-t-il. Tu n'es plus qu'une marchandise pour moi. Viens, je vais te préparer à ma façon...

Poussée dans le dos, Patricia dut enjamber la baignoire de la salle de bains où il l'aspergea d'eau froide. A demi inconsciente, elle le regarda d'un œil terne lui savonner le bas-ventre et la raser entièrement.

– C'est pour qu'on voie mieux tes jolis bijoux, dit-il.

La suite, Patrica Baron ne devait la réaliser que trente-deux heures plus tard, lorsqu'elle se réveilla d'un coma prolongé... Non seulement son sexe était glabre, mais deux anneaux reliés entre eux par une chaînette transperçaient ses grandes lèvres. Elle y porta la main : elles étaient suturées. Ses seins également étaient percés. De ses oreilles pendaient des bijoux. Les plaies étaient toutes fraîches. Et lui, il était là, près d'elle, un sourire ironique plissait sa bouche.

– Tu ne t'attendais pas à tout ça? dit-il. Je t'avais prévenue que tu ne reconnaîtrais pas ton corps... Eh bien, c'est fait. Qu'est-ce que tu en penses? Tu voulais fantasmer, c'est réussi...

– Quel jour sommes-nous? demanda-t-elle.

– Quelle importance? Tu n'es pas bien ici?

– Je dois aller à mon travail.

– Tu as encore le temps, nous ne sommes que samedi.

– Je veux rentrer chez moi...

– Le week-end n'est pas terminé, ma belle.

Le dimanche et les jours suivants, Patricia les passa presque toujours attachée. Son tortionnaire la frappait avec des fils électriques noués à leur extrémité. Il la sodomisait, puisqu'il avait condamné son sexe sous le prétexte qu'il ne voulait pas la voir aller consulter un autre médecin.

Son calvaire devait jurer jusqu'au mercredi, où elle profita d'un relâchement de la surveillance qu'exerçait sur elle son bourreau. Elle courut jusque chez elle et appela son amie.

– Tu me la copieras, lui dit-elle. Si tu voyais comment je suis arrangée!...

– Qu'est-ce qui t'est arrivé?

– Ton Minitel de merde, je ne suis pas près de l'oublier.

– Raconte, ma chérie.

– Un maniaque, un sadique, une bête, un obsédé.

– Arrête!

– Ah ça, on peut dire que tu as eu une riche idée... et que j'en ai eu pour mon argent.

– Tu as eu un contact?

– Plusieurs, tu veux dire, si tu voyais mes fesses et le reste...

Epouvantée, elle fut la copine, quand elle lui montra ses marques, ses infibulations, ses ligatures.

– Mais tu ne peux pas rester comme ça! Il faut voir un médecin. Ne bouge pas, je me charge de tout.

– Merci, j'en sors...

Le soir même, le faux Marc mais le vrai Gérard était interpellé à son domicile. C'était un soi-disant organisateur-conseil au chômage qui joua les étonnés lorsqu'on lui mit les menottes.

– Je n'ai jamais forcé cette jeune femme à venir chez moi, déclara-t-il. C'est elle qui a voulu faire ma connaissance. La meilleure preuve, c'est qu'elle est restée cinq jours. Si elle n'avait pas été consentante, elle n'aurait pas fait durer le plaisir aussi longtemps.

Malheureusement pour lui, les enquêteurs découvrirent chez lui tout un matériel médical, des médicaments, des tranquillisants. Et contre lui, il y avait un certificat accablant, prescrivant une incapacité de travail de plus de trois semaines, et un casier judiciaire faisant état d'une condamnation à cinq ans de prison pour des faits similaires à Auxerre.

A Nice et dans sa région, Gérard aurait établi plus d'une centaine de contacts, dont vingt réussis. Mais à part Patricia, aucune de ses victimes n'a porté plainte jusqu'à maintenant. Il a été inculpé de viol, attentat à la pudeur, actes de barbarie, tortures et séquestration.

FASCINANTE DANSEUSE ÉGYPTIENNE

Si vous voulez goûter aux charmes de l'Orient, rêver, vous évader de votre univers quotidien, venez voir Yasmina, la superbe almée égyptienne qui dansera pour vous, rien que pour vous. Elle danse pour les messieurs courtois. Elle se laisse photographier. Sa danse du ventre est d'un érotisme que vous ne trouverez nulle part ailleurs en Europe.

Ecrire à Yasmina Abdala, boîte postale 55, 24000 Valence. Joindre dix timbres au tarif normal pour la réponse et la documentation. Discrétion assurée.

La petite annonce paraissait régulièrement dans le journal gratuit *24*. Elle était alléchante. A part les restaurants à couscous qui s'étaient ouverts dans le chef-lieu de la Drôme, il n'y avait, en effet, pas tellement d'occasions de se croire au-delà de la Méditerranée, et Hassam Abdala, son mari, se frottait les mains quand il récupérait son courrier à la recette des P.T.T.

Des timbres, il ne savait plus quoi en faire. Il en avait des centaines, qu'il essayait de revendre à la sauvette par-ci, par-là. De l'argent – par

mandats-lettres, par C.C.P. ou par chèques bancaires –, il en recevait en veux-tu en voilà, contre l'échange d'une photo déshabillée. Un pactole que n'aurait jamais imaginé cet employé du tri postal de Paris-Saint-Lazare. Car Hassam Abdala opérait très loin de ses bases, mais c'était un homme de... lettres.

Si Yasmina n'était pas égyptienne, Hassam, lui, l'avait ramenée d'Algérie quand il s'était fixé en France et s'était fait naturaliser. C'était une très belle femme, bien en chair. Des seins opulents, des cuisses pleines, une croupe saillante. Un ventre légèrement bombé, lisse comme ceux de toutes ses congénères. Des cheveux, largement teints au henné, complétaient la silhouette.

D'autres annonces plus sophistiquées paraissaient dans d'autres périodiques :

Valence 07. Katy, 25 ans, et Hassam, 41, vous attendent à leurs soirées intimes en appartement de cinq pièces à Valence ou en pavillon à Soyons. Spectacle, lunch ou couscous, champagne, jeux. Renseignements et calendrier des prochaines soirées contre deux timbres. Photocopie de photos exigée (retournée). ECLATONS-NOUS.

Ou encore celle-là :

Valence. Katy, modèle photo 25a., distinguée et racée, buste et chevelure d'exception, pose tous styles ou s'exhibe (avec ou sans son mari) devant H., F., couple attentionnés. Serait également F. sévère pour H., F., couple soumis. Renseignements + mon tél + 11 photos couleur grand format 13 × 18, très belle qualité, contre 220 F ou 120 F. Chèque exclusivement.

Le programme qu'offrait Hassam Abdala

dans ses polycopiés était très varié, car c'est toute la panoplie de l'obsédé sexuel qu'il mettait à la disposition des amateurs. D'abord, il y avait toute une série de photos de Yasmina dans sa danse des sept voiles et de quelques masseuses orientales qui prodiguaient leurs soins corporels. Il y avait aussi des dominatrices armées de leurs instruments de torture. Enfin, une fois par semaine, l'appartement était réservé aux couples échangistes. Les tarifs étaient les suivants : la danse-exhibition était facturée cent cinquante francs; chaque photo cent; le massage deux cent cinquante, mais, s'il était appuyé, il pouvait revenir à cinq cents selon la prestation fournie.

Yasmina était la maîtresse des lieux. C'était elle qui ouvrait la porte, vêtue d'une djellaba rouge comme ses cheveux, car Hassam ne pouvait la rejoindre que le week-end. Elle s'inclinait devant son visiteur et le faisait passer au salon, où il était invité à feuilleter un album indiquant tous les services mis à sa disposition pendant qu'une ravissante hôtesse en minijupe lui servait à boire.

En général, l'hôte choisissait la danse. Celle-ci avait lieu dans une pièce tendue de toile grossière, comme celle de la tente d'un douar, que meublaient des poufs et des tapis. Un brûle-parfums distillait de l'encens. Des haut-parleurs diffusaient de la musique arabe. Pendant que Yasmina se préparait, deux jeunes musulmanes se trémoussaient, vêtues de sarouals et de caracos découvrant largement les hanches et le ventre. Un intermède des plus banals mais qui mettait le spectateur dans

l'ambiance avant l'apparition de la danseuse maison.

Yasmina était voilée des pieds à la tête de tissus de couleurs différentes, qui formaient comme une carapace imperméable sur son corps. Lentement d'abord, elle faisait l'abandon du premier, puis, au fur et à mesure que le rythme des instruments s'accélérait, elle se débarrassait des autres. Le dernier ne cachait pratiquement rien. Elle se tournait pour l'enlever et faisait rouler sa croupe à quelques centimètres seulement du spectateur. Quand elle faisait volte-face, elle dissimulait son pubis épilé de la paume de ses deux mains. Quand elle écartait les bras tout en projetant son ventre en avant, les yeux du voyeur s'écarquillaient.

Chaque fois le spectateur voulait toucher, mais, féline, elle esquissait un mouvement de recul. Et c'était la frénésie de la danse proprement dite. Il se dégageait de Yasmina une extraordinaire sensualité. Elle se donnait comme si elle faisait l'amour.

Ce jour-là, le client était un directeur de banque B.C.-B.G., la cinquantaine avancée. Quand Yasmina se laissa tomber à terre, ruisselante de sueur, il s'approcha d'elle et l'aida à se relever.

– Ça t'a plu? lui demanda-t-elle.

– Beaucoup, répondit-il, mais tu sais ce que j'aimerais?

– Non, mais je devine.

– Oui, si tu voulais, je te donnerais ce que tu veux.

– Moi, je ne fais que danser et je serais trop

chère pour toi, mais ici tu n'as que l'embarras du choix. Tiens, choisis une de ces deux-là, dit-elle en désignant les filles qui étaient restées accroupies.

– Non, toi... Je n'ai jamais fait l'amour avec une femme épilée.

– Elles le sont aussi. Toutes les Orientales le sont. Tu veux voir?

– Oui.

– Sarah, Mamouna! vous avez entendu?

Les filles se mirent nues et vinrent vers l'homme. Leur pubis était glabre.

– Tu viens avec moi ou avec elle? demanda Sarah.

– Avec toi.

– Ce sera deux cent cinquante de plus, dit Yasmina. Tu me donneras tout ça après.

Sarah prit l'homme par la main et l'entraîna dans une pièce au milieu de laquelle se trouvait une table métallique recouverte d'une toile cirée.

– C'est ça, ton lit? s'étonna-t-il.

– Non, c'est pour le massage. Tu ne veux pas?

– Si, mais c'est toi qui m'intéresses.

– Tu auras tout ce que tu désires. Déshabille-toi et étends-toi sur le ventre, les bras le long du corps.

Il frissonna quand elle l'enduisit de crème. Les mains étaient douces. Elles pincèrent légèrement les muscles des épaules, flattèrent les flancs, survolèrent les fesses, les cuisses.

– Je vais te faire du *body-body*, dit-elle. Tu connais?

– Non.

Elle monta sur la table et s'assit au creux de ses reins. Elle plia ses jambes et joua avec ses orteils qu'elle retourna, tout en faisant aller son sexe de son cou à ses fesses. Elle écarta celles-ci. La caresse se précisait. Ses doigts s'inflitraient entres les cuisses de l'homme, à la recherche des zones érogènes. Il poussa un long soupir.

– Maintenant, tu vas te retourner.

Elle reprit son massage, écartelée sur lui, faisant courir son sexe de bas en haut. Il voulut la prendre par les hanches, toucher ce pubis qui lui sautait aux yeux. Elle lui tapa sur les mains.

– Pas touche! Plus tard...

Cette fois, Sarah se mit sur sa poitrine, lui tournant le dos. Ses mains s'emparèrent de son sexe et elle entreprit une lente masturbation.

– Tu ne vas pas me faire jouir comme ça? demanda-t-il.

– Non, c'est juste pour t'exciter un peu.

Il se laissait aller quand elle changea de position pour s'empaler sur lui. Ses deux mains s'étaient plaquées sur son ventre et éprouvaient le poli du pubis. C'était une sensation inimaginable : il avait l'impression de posséder une adolescente.

– Quel âge as-tu? lui demanda-t-il.

– Vingt ans.

– Tu ne les fais vraiment pas.

– C'est à cause de ça, répondit-elle en regardant son sexe.

– Vous êtes beaucoup ici?

– Une vingtaine, mais pas toutes en même temps.

– Toi, tu ne fais que des massages?

– Oui, mais il y en a d'autres, des Françaises, surtout pour la domination.

– C'est vrai, j'avais oublié.

– Tu veux essayer?

– Trop tard, dit-il en s'échappant. Ce sera pour une autre fois...

– Je te conseille Patricia. Elle est formidable.

– J'aimerais voir d'abord.

– Tu sais, ce n'est pas gratuit.

– Combien?

– Deux cents francs.

– Vous n'êtes vraiment pas données, vous autres.

– Il faut bien vivre, non?

Le « manège » – comme Yasmina l'appelait – était une grande salle où se trouvaient réunis une foule d'instruments de torture : cheval d'arçons, bicyclette sans selle, croix de bois, chaînes, anneaux, fouets, menottes, entraves de toutes sortes. Présentement un client, le cou serré dans un carcan, la taille comprimée dans une ceinture de cuir, les chevilles fixées au sol, était suspendu à une poulie. Une femme le flagellait avec un chat à neuf queues dans le dos, tandis qu'une autre le masturbait. Les fesses zébrées, il râlait sous les coups et aussi sous la caresse.

Sarah se lova contre son partenaire du moment et prit son sexe en main.

– Je te branle ou je te suce? demanda-t-elle.

– Comme tu voudras, si tu peux arriver à quelque chose, car je ne crois pas...

C'est à cet instant que Yasmina, qui avait remis sa djellaba, entra dans la pièce.

– Ça marche vous deux? demanda-t-elle.

Il n'avait pas besoin de cette diversion, l'homme. Déjà qu'il n'arrivait pas à retrouver sa virilité, l'arrivée inopinée de Yasmina lui coupa tous les moyens que Sarah tentait avec beaucoup d'efforts et de patience de ranimer. Il préféra aller se rhabiller. L'addition se montait à six cents francs. Cher malgré la qualité des prestations.

– Tu reviendras? demanda Yasmina. Je te ferai un prix.

– Dans ces conditions, c'est d'accord.

– Je te ferai même une fleur. Si ça te dit, je t'offrirai Patricia en prime. Si tu es un peu maso, tu te régaleras. Et parle un peu de nous autour de toi. Le bouche-à-oreille, c'est notre meilleure publicité.

Il en parla beaucoup, M. Monteux. Trop même... car les policiers de la Brigade des Mœurs reçurent une commission rogatoire d'un juge d'instruction pour enquêter sur la personnalité de Hassam et de Yasmina. Installés dans une camionnnette banalisée, en l'occurrence portant la raison sociale d'une entreprise de plomberie-zinguerie, ils filmèrent et photographièrent toutes les allées et venues dans l'immeuble.

– Que du beau linge là-dedans! dit un inspecteur. Qu'est-ce que ça peut bien cacher?

– On le saura quand on ira voir, répondit un autre.

Le développement des clichés fut très instructif. Une cinquantaine de clients épisodiques furent identifiés. Une trentaine de femmes, la plupart orientales également. Ponctuel mais le plus souvent absent, Hassam Abdala, qui ne pénétrait dans l'immeuble que le samedi matin pour en ressortir le dimanche soir.

Les policiers n'attendaient plus que le feu vert pour intervenir, lorsqu'un soir ils constatèrent une affluence inhabituelle.

– Ça va être la fiesta, dit l'un d'eux. La grosse partouze... Qu'est-ce qu'on fait?

– Rien, répondit leur chef de groupe. On n'a pas de mandat.

– On pourrait peut-être en demander un?

Ce fut un motard qui l'apporta. Seul, le chauffeur resta au volant du véhicule. Ses cinq passagers bondirent sur la chaussée. Ils grimpèrent quatre à quatre les escaliers et sonnèrent à la porte de l'appartement de Hassam Abdala. Yasmina leur ouvrit, tout sourire.

– Vous vous êtes trompés de jour, leur dit-elle. C'est une soirée privée.

Quand un inspecteur lui exhiba sa carte de police sous le nez, elle pâlit, mais fut aussitôt bousculée par le petit groupe. Dans le salon, il y avait plusieurs couples entièrement nus. Toutes les autres pièces étaient occupées. En tout, ils étaient quarante à s'échanger, à se faire masser ou fouetter.

– Très réussi comme lupanar. C'est difficile de faire mieux, commenta un policier. Allez, on se rhabille et on présente ses papiers! Après,

on aura sûrement quelques petites questions à vous poser au commissariat.

Les clients n'étaient pas très fiers. Certains usèrent de leur qualité. Yasmina se fit véhémente.

– J'ai quand même bien le droit d'organiser des parties chez moi? protesta-t-elle. Je ne gêne personne. Tout le monde est consentant. L'échangisme n'est pas interdit, que je sache!

– Et les putes? répliqua l'inspecteur. Elles font ça au béguin?

Par crainte du scandale, les hommes reconnurent qu'il y avait quelques prostituées parmi les femmes présentes; les femmes légitimes assurèrent qu'elles n'y voyaient aucun inconvénient. Il fallut deux « bétaillères » – des cars de police dans le jargon de la Grande Maison – pour embarquer les participants de la soirée. Mais après une fin de nuit dans la « cage », ils étaient tous libérés – à l'exception de Hassam Abdala, qui a été inculpé de proxénétisme aggravé, de tenue de maison de débauche, d'incitation à la prostitution et d'infraction à la réglementation sur la vente de boissons alcoolisées.

TABLE

COLLECTION DOSSIERS MŒURS
ANDRÉ BURNAT

Derniers titres parus

COLLECTIONS PRIVÉES
DIVINE LOVE
SURPRISE-PARTIE
JEUX PERVERS
SEX-SYMBOL
PHOTOS SPÉCIALES
CRÉATURES DE RÊVE
SEX STARS
PIÈGE D'AMOUR
ANDRÉA
BETTINA
CLÉA
DORA
ÉRIKA
FABIOLA

SÉRIE CÉCILE ET JEAN

Derniers titres parus

79 CÉCILE ET JEAN : LE CARNAVAL DES AMOUREUX
80 CÉCILE ET JEAN : LA FILLE PUDIQUE
81 CÉCILE ET JEAN : LA NUIT DU GORILLE
82 CÉCILE ET JEAN : LA CLEF DES CHAMPS
83 CÉCILE ET JEAN : LA FIANCÉE D'IRLANDE
84 CÉCILE ET JEAN : LES PARFUMS DE L'ORIENT
85 CÉCILE ET JEAN : L'AMOUR DANS LES ROCHEUSES
86 CÉCILE ET JEAN : ESCLAVES DU PLAISIR
87 CÉCILE ET JEAN : L'ÎLE SOUS LES PLAISIRS
88 CÉCILE ET JEAN : JEUX IMPUDIQUES
89 CÉCILE ET JEAN : SARABANDE MEXICAINE
90 CÉCILE ET JEAN : LES BELLES INCONNUES
91 CÉCILE ET JEAN : EXTASES CALIFORNIENNES
92 CÉCILE ET JEAN : LES FEUX DE L'HIVER
93 CÉCILE ET JEAN : LES SIRENES DE GUYANE
94 CÉCILE ET JEAN : LA BONNE ET LE TRUAND
95 CÉCILE ET JEAN : LE BAISER DU DIABLE
96 CÉCILE ET JEAN : LE PRINCE DE DELHI
97 CÉCILE ET JEAN : LA DÉVERGONDÉE
98 CÉCILE ET JEAN : NUITS CHAUDES EN LOUISIANE
99 CÉCILE ET JEAN : L'AMOUR EN COULISSES
100 CÉCILE ET JEAN : L'ESCLAVE DE CHAIR

COLLECTION JACQUES DE SAINT-PAUL

Derniers titres parus

69	LES CHAINES DU DÉSIR	P. DARLE
70	LA SAISON DES AMOURS	N. VORIEL
71	LES FLEURS DU PÉCHÉ	J. LECRIC
72	LA PETITE VERTU	N. VORIEL
73	LES FRISSONS DES ILES	L. VAUGIER
74	CAVALE D'AMOUR ET DE SANG	A. NAVLIS
75	L'AMOUR CANNIBALE	MARC AIMÉ
76	AMOURS ILLÉGITIMES	A. NAVLIS
77	LES AMANTS DÉCHAÎNÉS	C. VERNON
78	LES BONHEURS DE SOPHIE	LIONEL
79	SECRETS D'ADOLESCENTES	CH. PETERS
80	LA VOLEUSE DE PLAISIR	ESPARBEC
81	COUP DE CŒUR À ISTANBUL	LIONEL
82	LE DEMON DE MIDI	N. VORIEL
83	LES CHÉRIES FONT LA LOI	M. AIMÉ
84	LA FILLE AU COLLIER DE CHIEN	ESPARBEC
85	TU SERAS PUNIE KLOË	K. CARMANTEL
86	JAVA D'AMOUR POUR UN VOYOU	P. O'NAVARAC
87	ADORABLE VICIEUSE	J. LECRIC

COLLECTION
HISTOIRES ÉROTIQUES
DE L'HISTOIRE DE FRANCE

Titres disponibles

1 - LA LOUVE ROUGE
2 - L'ÉDUCATION LIBERTINE
3 - LIANE LA FOLLE
4 - L'ÉCHIQUIER DE LA REINE
5 - LA CHAMBRE DE LA DUCHESSE
6 - LES AMOURS FOLLES
7 - LES MOUSQUETAIRES DE L'AMOUR
8 - LES FAVEURS DE MARIANNE
9 - LA MARQUISE DES PLAISIRS
10 - LA BELLE AMAZONE

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
58, rue Jean Bleuzen - Vanves.
Usine de La Flèche, le 05-11-1986.
6816-5 - Dépôt légal 3020, novembre 1986.
57.16.6919.01
ISBN : 2 - 86564 - 220 - 8

Connaissez-vous l'histoire de ce couple américain qui participe à un concours d'exhibitions érotiques? Ils gagnent le premier prix... mais sont inculpés de sodomie!

Connaissez-vous l'histoire de cette jeune femme qui drague au minitel? Quand elle décide de rencontrer un de ces interlocuteurs elle tombe sur un sadique qui l'enferme pendant une semaine en lui faisant subir les pires outrages.

Connaissez-vous JESSICA, le dernier volume de la collection DOSSIERS MŒURS?

JESSICA, 10 histoires classées «X» de la Brigade des Mœurs.

PHOTO SERGE JACQUES



Réservé aux adultes
57 6919 5